MÉMOIRES DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE. — TOME XXIV.

MÉMOIRES

PRÉSENTÉS

A L'INSTITUT D'ÉGYPTE

ET PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES

DE

SA MAJESTÉ FOUAD Ier, ROI D'ÉGYPTE

TOME VINGT-QUATRIÈME

LES INSCRIPTIONS PROTOSINAÏTIQUES

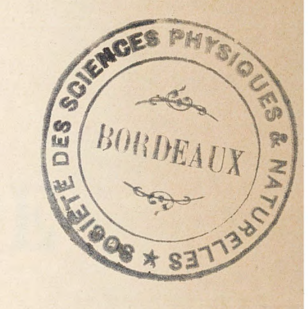
PAR

J. LEIBOVITCH

(avec 6 planches hors texte)

LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1934



MÉMOIRES

DE

L'INSTITUT D'ÉGYPTE

TOME VINGT-QUATRIÈME

MÉMOIRES

PRÉSENTÉS

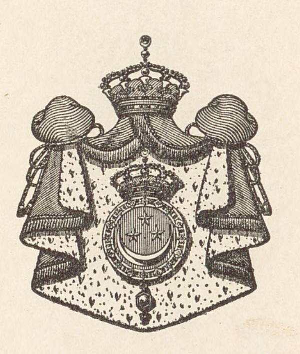
A L'INSTITUT D'ÉGYPTE

ET PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES

DE

SA MAJESTÉ FOUAD IER, ROI D'ÉGYPTE

TOME VINGT-QUATRIÈME



LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1934

LES INSCRIPTIONS PROTOSINAÏTIQUES

PAR

J. LEIBOVITCH

A

À MA MÈRE

AVANT-PROPOS.

L'étude des inscriptions protosinaïtiques que je soumets aux lecteurs est le développement de la communication que j'ai eu l'honneur de faire le 4 décembre 1933 à l'Institut d'Égypte.

Qu'il me soit permis d'adresser ici mes meilleurs remerciements à la direction du Service des Antiquités qui m'a accordé les plus grandes facilités pour l'accès aux inscriptions protosinaïtiques qui sont déposées au Musée égyptien, et tout spécialement à M. H. Gauthier, Président de l'Institut d'Égypte, de m'avoir encouragé à terminer ce travail qui est le fruit de plusieurs années de recherches. Je m'estimerai heureux si grâce à cette étude j'aurai contribué à éclaircir un peu le mystère de ces inscriptions, car je suis encore bien loin de prétendre avoir donné à cette question une solution définitivement satisfaisante.

INTRODUCTION.

Les inscriptions protosinaïtiques furent découvertes par Sir Flinders Petrie en 1904/5 sur le plateau minier qui s'étend entre Wady Maghara et Serabit el-Khadem tout près de la côte occidentale de la péninsule sinaïtique à environ mi-chemin entre Suez et le cap Ras Mohamed. On leur donne maintenant le nom de «*protosinaïtiques*» pour éviter de les confondre avec les inscriptions «*sinaïtiques*» par lesquelles on désigne généralement les inscriptions «*protoarabes*» et principalement «*nabatéennes*» qui se trouvent au Sinaï et surtout au Wady Mokatteb. Ces dernières sont de très basse époque et sont dues aux Bédouins qui faisaient le traffic par caravanes pour desservir la ligne de communication allant de la mer Rouge à la Syrie. Les inscriptions protosinaïtiques par contre sont dues à des ouvriers qui étaient engagés à exploiter les mines du Sinaï pour le compte des pharaons au début du Nouvel Empire égyptien. Ces inscriptions sont peut-être des exclamations, des appellations aux dieux (de la mythologie égyptienne) en faveur du pharaon, probablement en reconnaissance d'un bienfait qui leur aurait été fait par ce dernier, ou pour toute autre raison possible.

Le nom que portait la région minière du Sinaï à l'époque pharaonique, n'a pas encore été définitivement établi. Le mot *bâa* désignait généralement la mine, ou carrière (au pluriel : *bâaou*). Ce mot servait aussi à désigner la région minière par excellence, le Sinaï : , (Gauthier, *Dictionnaire géographique*, II, 12; Gardiner et Peet, *Inscriptions of Sinaï* n°s 53 et 90; Gardiner, *Journal of Egyptian Archaeology*, IV, p. 35-36). Il a servi à former les expressions suivantes :

1° *bâa n âti* que Golénischeff place aux environs du pays de *Pount* dans le texte du *Conte du Naufragé*.

2° *bâa n neb-â* d'après la nouvelle lecture de Gardiner et Peet, et que R. Weill, Max Müller et Breasted ont lu : . Gauthier traduit ce terme par : «*la mine de mon maître*», en d'autres termes «*la mine du roi*» et il considère cette expression comme synonyme de la précédente, ce qui tend à détruire la localisation faite précédemment par Golénischeff. Dans son *Dictionnaire géographique* (II, p. 13), Gauthier donne à l'interprétation suivante : «Région minière certainement située dans la péninsule du Sinaï et dans le Serabit el-Khadem». Il en résulte que deux termes génériques servaient autrefois aux anciens Égyptiens à désigner les régions des mines : l'un (Lettre de Pepi II à Ḥerkhouf) qui désignait probablement les mines de l'Etbaye ou celles qui longent la côte africaine de la mer Rouge, et l'autre : «*les mines du roi*» qui servait à désigner les carrières du Sinaï. Le texte du *Conte du Naufragé* dit qu'on accédait aux mines du roi par la mer : etc... «[ce qui m'est arrivé à moi-même] qui suis allé aux mines du roi, qui suis descendu vers la grande verte (la mer) dans un bateau etc...».

Le texte de l'inscription sinaïtique (XIIe dynastie) est, dans tous les cas assez explicite : «Ce chancelier divin, il dit : je suis venu aux mines du roi...» c'est-à-dire au Sinaï. Le nom de «*Mines du roi*» est très important pour l'interprétation des inscriptions protosinaïtiques qui parlent surtout du roi, comme nous le verrons dans les essais de déchiffrement, sous la désignation d'un équivalent de , *le pharaon*, désignation en vogue dans les pays du Sud (aux basses époques).

Les termes que j'ai cités plus haut, ne sont que génériques et s'étendent à toute la péninsule qui avait d'ailleurs d'autres noms aussi, comme «*Mafkat*» par exemple, «le pays de la turquoise». Il paraît cependant qu'un nom spécial ait été donné à Serabit el-Khadem : «*âa n Kiout*», qui se traduit probablement par : «*la porte de Kiout*». (Gauthier, *D. G.*, IV, 212, V, 196; Gardiner et Peet, n° 54, XIIe dynastie; R. Weill, *Sphinx*, IX, p. 8). Mais aucun de ces noms anciens semble avoir des rapports, avec le nom actuel de : «*Serabit el-Khadem*» qui a reçu différentes interprétations. Beaucoup de voyageurs anciens et modernes passèrent près de Serabit el-Khadem, mais ce n'est qu'en 1774 que Carlsten Niebuhr reconnut cette région comme un site historique au moment où il allait à la recherche du Djebel Mokatteb. Mais Niebuhr ne se rendit pas compte du véritable sens des antiquités de

Serabit; il croyait qu'il s'agissait d'un cimetière et cette impression demeura assez longtemps, dans l'esprit de ceux qui ont fait des recherches au Sinaï. Plusieurs voyageurs visitèrent encore le plateau de Serabit après Niebuhr, comme le colonel Boutin, Burckhardt, etc., mais ce n'est qu'en 1822 qu'Edouard Rüppell reconnut le sens réel de ces antiquités. Malgré cela, de Laborde et Linant, dans leur « *Voyage dans l'Arabie Pétrée* » (1830) considèrent Serabit el-Khadem comme étant un cimetière, et en 1862 encore Forster parle du cimetière de Serabit (dans « *Sinai photographed* ») et en donne même la description, croyant que c'était l'emplacement de Kibroth-Hattaavah mentionnée dans la *Bible* comme lieu de sépulture (*Num.*, XI, 34, XXXIII, 16; *Deut.*, IX, 22). Le fait est, qu'un petit cimetière arabe doit se trouver dans le voisinage de Serabit el-Khadem, Petrie parle d'un cimetière dans « *Researches in Sinai* » à Wady Nasb (p. 28) et plus loin à Wady Sidreh (p. 53). W. J. Beamont dans son petit livre « *Cairo to Sinai and Sinai to Cairo* » (p. 43) parle d'un cimetière (« *cemetery of Sheikh Ahmed* ») qui est d'ailleurs mentionné dans sa carte géographique tout près de Serabit el-Khadem. Des interprétations très variées, ont été données pour expliquer le sens de Serabit el-Khadem. Ce serait déplacé de les mentionner toutes ici, mais j'en citerai cependant quelques-unes, qui sont assez curieuses, et d'autres assez intéressantes.

En 1858, Horatius Bonar écrit le nom du plateau de la manière suivante : « *Surabit el-Khâdim* ». Il confond Khâdim avec Kadîm, car il l'appelle autrement : « *Surâbit the ancient* ». Il écrit Surâbit avec le ص qui est généralement transcrit par l'hébreu צ et Surabit devient alors d'après lui : « *Tsurabit* » qu'il fait correspondre en hébreu à

« *Tsarephath* » ou « *Zarephath* » nom d'une ville phénicienne qui selon le *Livre des Rois* appartenait aux Sidoniens.

W. J. Beamont (en 1861) appelle la montagne Sarbut ou « *Sarabeet el-Khadem* » : l'entrée ou les entrées de l'esclave.

Palmer traduit le nom par : « *colline de l'esclave* ». Il dit que les Arabes expliquent ce nom par la présence en cet endroit d'une statue noire représentant un serviteur ou un esclave. Ils disent que cette statue aurait été enlevée par les Français après la conquête de l'Égypte; Palmer dit que cette statue se trouve au Musée du Louvre.

Georg Ebers croit que cette histoire concernant la statue n'est qu'une pure invention des Arabes et qu'il s'agit d'une des légendes qui ont été créées en Égypte pendant la campagne de Napoléon Ier. Il suppose que Khadem dérive de « *Khetem* » qui existe en ancien égyptien, en copte et en hébreu et qui signifie : « l'endroit fortifié ou fermé, la citadelle ». Sarbat ou Sarbout, dit-il, est un mot dont se servent les Bédouins pour désigner une colline. Le nom entier signifierait donc d'après lui : « *la colline fortifiée* ».

John Ball, dit dans son livre : « *The Geography and Geology of West Central Sinai* » : « A few columns in the temple have Hathor capitals, and these probably account for the arabic name of the place : *Sarabit = pillars, Khâdim = a woman slave* ».

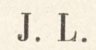
Il serait difficile de dire laquelle de ces explications est la plus exacte.

* * *

Grâce à sa composition géologique, le plateau de Serabit constitue un district minier assez important qui n'a même pas fini aujourd'hui,

de livrer ses richesses. Il est inutile de s'étendre sur la nature et l'exploitation de ces ressources métallifères, une bonne description en a déjà été faite par A. Barrois dans la *Harvard Theological Review* (vol. XXV, n° 2, 1932). Les monuments inscrits qui sont restés sur le plateau les témoins d'une activité intense, attestent que les rois égyptiens exploitaient la région du plateau depuis l'époque de la Ire dynastie. La structure de cette région semble faire avec la côte orientale de l'Afrique un échelon interrompu par le golfe héroopolitain. Les plus anciennes inscriptions du Wady Maghara datent, en effet, de l'époque des rois Semerkha, Zoser, Senefrou et Chéops. A Serabit el-Khadem par contre, il semble que l'industrie n'y fit son apparition que sous la XIIe dynastie, époque à laquelle l'exploitation a subi aussi à Wady Maghara une impulsion beaucoup plus intense. Cette exploitation fut ensuite complètement abandonnée sous le règne des Hyksos. Ce n'est qu'avec le début du Nouvel Empire que les travaux furent repris avec une intensité presque égale à celle de la XIIe dynastie. Afin de pouvoir maintenir sous leur sceptre les conquêtes qu'ils firent en Asie Mineure, c'est au poids d'or que les rois égyptiens de la XVIIIe dynastie devaient payer la paix et l'amitié des roitelets qui étaient probablement au courant des ressources minières que possédait l'Égypte en Nubie et au Sinaï. Les inscriptions protosinaïtiques nous révèlent alors que les rois égyptiens du début du Nouvel Empire avaient engagé des spécialistes pour exploiter les mines du Sinaï. Ces experts étaient recrutés parmi les habitants d'une région punite qui fournissait l'or et l'argent en abondance ainsi que des pierres précieuses. C'est grâce aux nouveaux matériaux que nous a apportés l'expédition de 1930 que nous pouvons identifier les auteurs

des inscriptions protosinaïtiques, et nous pouvons par conséquent aussi nous faire une idée de ce que devait être la langue de cette tribu purement africaine, qui fut constamment en contact avec les Égyptiens.



J. L.



BIBLIOGRAPHIE.

1878. BURTON (Richard F.), *The Gold Mines of Midian and the ruined midianite Cities*, London. Reproduit l'inscription énigmatique, p. 209.

1902. MASPERO (G.), *Sur un fragment de statue portant une inscription non-égyptienne* (livre d'entrée du Musée, n° 35562), *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, III, p. 96.

1904-1905. Découverte des premières inscriptions protosinaïtiques par Sir Flinders Petrie.

1906. PETRIE (Fl.), *Researches in Sinai*, London, avec chapitre du Dr Currelly.

1907. WEILL (Raymond), *Recueil des inscriptions égyptiennes du Sinaï*, Paris. Contient l'inscription n° 348 d'après un estampage du British Museum n° 47 et PALMER, *Notebook*, p. 29.

1908. BALL (C. A.), *A phœnician inscription of 1500 B. C.* in *Proceedings of the Society of Biblical Archeology*, XXX.

1908. WEILL (Raymond), *La presqu'île du Sinaï. Étude de Géographie et d'Histoire*, Paris, Bibl. de l'École des Hautes-Études.

1909. CASTELLS, A. K. C. (Rev. F. de P.), *The earliest hebrew script* dans *Expository Times*, vol. XX, n° 9, p. 429.

1911. BRUSTON (Charles), dans *Revue de Théologie de Montauban*, XX.

1916. GARDINER (A. H.), *The origin of the Semitic Alphabet* dans *Journal of Egyptian Archaeology*, III, p. 1.

1916. COWLEY (A.), *The origin of the Semitic Alphabet* dans *Journal of Egyptian Archaeology*, III, p. 17.

1916. SETHE (Kurt), *Der Ursprung des Alphabets* dans *Nachrichten der Göttinger Gesellschaft der Wissenschaften*.

1917. —— *Die neuentdeckte Sinaischrift und die Entstehung der Semitischen Schrift* dans *Nachrichten der Göttinger Gesellschaft der Wissenschaften*.

1917. GARDINER (A. H.) et PEET (T. E.), *The inscriptions of Sinai. Egypt Exploration Fund.*

1917. RONZEVALLE (Seb.), *Langues et écritures en Israël*, Alexandrie, p. 408-414.

1917. DARESSY (G.), *La statue n° 35562 du Musée du Caire* dans *Annales du Service des Antiquités*, XVII, p. 81.

1918. BAUER (H.), *Zur Entzifferung der neuentdeckten Sinaischrift*, Leipzig.

1918. RONZEVALLE (Seb.), *Note sur les statues nos 31919 et 35562 du Musée égyptien* dans *Annales du Service des Antiquités*, XVII, p. 265.

1919. EISLER (Rob.), *Die kenitischen Weihinschriften der Hyksoszeit im Bergbaugebiet der Sinaihalbinsel.*

1919. Hermann (E.), *Der Ursprung des Alphabets* dans *Deutsche Literaturzeitung*, 27, 51.
1919. Haupt (Lehmann), *Zur Herkunft des Alphabets* dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*.
1920. Bissing (F. W. v.), *Die Datierung der Petrie'schen Sinai-inschriften* dans *Sitzungsberichte der bayrischen Akademie der Wissenschaften*.
1920. Kalinka (E.), *Der Ursprung der Buchstabenschrift* dans *Klio*.
1920. Sayce (A. H.), *The origin of the semitic alphabet* dans *Journal of the Royal Asiatic Society*.
1921. Bruston (Ch.), *Les plus vieilles inscriptions cananéennes* dans *Revue Archéologique*, série V, XIV.
1921. Lidzbarski (M.), dans *Theologische Literatur-Zeitung*, p. 49.
1921. Littmann (E.), *Die altsinaitischen Inschriften* dans *Internationale Monatschrift*, XV, 248-262.
1922. Bisson de la Roque (F.), *Voyage au Djebel Shaïb*, *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Égypte*, p. 113.
1923. Gardiner (A. H.), *Der ägyptische Ursprung des semitischen Alphabets* dans *Z. D. M. G.*, Bd. 2 (77), Heft 1. Traduction de son article de 1916 (*J. E. A.*).
1923. Grimme (H.), *Althebräische Inschriften vom Sinai*, Hannover.
1924. Völter (D.), *Die althebräische Inschriften vom Sinai und ihre historische Bedeutung*, Leipzig.
1925. Sethe (Kurt), *Die wissenschaftliche Bedeutung der Petrie'schen Sinaifunde und die angeblichen Moseszeugnisse*, lu à la Vorderasiatische Aegyptische Gesellschaft, Berlin, et publié dans *Z. D. M. G.* neue Folge, Bd. 5, Heft 1.
1925. Grimme (H.), *Hjatšepšu und die Sinaischriftdenkmäler* dans *Z. D. M. G.*, Bd. V, Heft 2.
1925. Sethe (Kurt), *Nachwort* dans *Z. D. M. G.*, Bd. V, Heft 2.
1925. Furlani (G.), *Yahu, Sapdu, e una presunta iscrizione di Mosé* in *Giornale della Società Asiatica Italiana*, Nouv. série, I, p. 1.
1925. —— *Di una iscrizione paleoebraica Sinaitica del Museo Egiziano del Cairo* dans *Rivista degli Studi Orientali*, X, p. 593.
1925. Schaumberger, *Die angeblichen Inschriften vom Sinai* in *Biblica*, VI, p. 26, 156.
1925. Zoller (I.), *Sinaischrift und griechisch-lateinisches Alphabet. Ursprung und Ideologie*, Trieste.
1925. Savignac (R.) dans *Recensions. Revue biblique*, p. 597, à propos de l'ouvrage de Grimme, *Althebräische Inschriften vom Sinai*.
1925. Gressmann, *Recension* dans *Orientalistische Literaturzeitung*, p. 310, à propos des ouvrages de Grimme et Völter.
1926. Contenau, dans *La civilisation phénicienne*, chapitre de l'alphabet, p. 309 etc.
1926. Grimme (H.), *Die Lösung des Sinaiproblems, die altthamudische Schrift*, Münster.
1926. Ronzevalle (Seb.), dans *Note sur le texte phénicien de la flèche de Roueisseh*, p. 345. *Mélanges de l'Université de Saint-Joseph*, Beyrouth.
1926. Smith (J. M. P.), *A new disclosure from Sinai* dans *Journal of Religion*.

1926. Zoller (I.), *Un'iscrizione votiva antico-sinaitica* dans *Studi e materiali di Storia delle Religioni*, vol. II.
1927. Ullmann, *The origin and development of the alphabet* dans *American Journal of Archaeology*.
1927. Expédition de la Harvard University, Prof. Lake et Blake.
1927. Ryckmans (G.), *La mention du Sinaï dans les inscriptions protosinaïtiques* dans *Le Muséon*, t. XL.
1927. Savignac (R.), dans *Recensions. Revue biblique*, p. 275 à propos de Grimme, *Die Lösung des Sinaischriftproblems*.
1928. Jensen (H.), *Das Problem der Herkunft der Semitischen Schrift und die Sinai-inschriften*, dans *Orientalistische Literaturzeitung*, p. 648-655.
1928. Hertz (Amalja), *Die Entstehung der Sinai-inschriften und des phönizischen Alphabets*, dans *Journal of the Society of Oriental Research*, XII, p. 131-145.
1928. Bruston (Ch.), *L'inscription du Jardin de Salomon*, Montauban.
1928. —— *Nouvelles inscriptions sinaïtiques*, Montauban.
1928. Lake et Blake, *Rediscovery of the Serabit inscriptions*, in *Harvard Theological Review*.
1928. Butin (R. F.), *The Serabit Inscriptions*, dans *Harvard Theological Review*.
1928. Expédition de l'Université d'Helsingfors sous la direction du professeur Arthur Hjelt.
1928. Bruston (Ch.), dans *Revue biblique*, p. 158. *Note sur le déchiffrement des inscriptions cananéennes du Sinaï*.
1928. Savignac (R.), *Explication* au sujet de la note précédente de Ch. Bruston, dans *Revue biblique*, p. 159.
1928. Jean (Charles J.), *Les Hyksos sont-ils les inventeurs de l'Alphabet?* dans *Syria*, t. IX, p. 278.
1928. Grimme (H), *Die Buchstabendubletten des Sinai-alphabets*, dans *Westfälische Studien*, dédiées à A. Bömer.
1928. Savignac (R.), dans *Recensions. Revue biblique*, p. 613, à propos de l'étude de Butin, *The Serabit Inscriptions*.
1928-1929. Zoller (I.), *Studi sull'alphabeto*, dans *Rivista di Antropologia*, XXVIII.
1928-1929. Gardiner (A. H.), *The Sinai script and the origin of the Alphabet*, d'abord lu le 29 août 1928 au Congrès International des Orientalistes à Oxford, et ensuite publié dans *Palestine Exploration Fund*. Quarterly statement
1929. Schaumberger (J. B.), *De Mosaicis quæ putabantur Inscriptionibus Sinaiticis*, in *Verbum Domini*, IX, p. 90-96, 124-128, 153-155.
1929. Bruston (Ch.), *The Serabit Inscriptions*, in *The Harvard Theological Review*, p. 175-180.
1929. Albright (W. F.), *A neglected hebrew inscription of the thirteenth century B. C.*, in *Archiv für Orientforschung*, V, 150-152.
1929. Grimme (H.), dans *Texte und Untersuchungen zur Safatenisch-arabischen Religion*, chapitre *Stellung der safatenischen Schrift innerhalb des semitischen Schriftwesens*, p. 16.

1929. Posener (Georges), dans *Revue des Études juives*, p. 92-96.
1929. Cowley (A.), *The Sinaitic Inscriptions*, dans *Journal of Egyptian Archaeology*, XV, nov., p. 200-218.
1929. Grimme (H.), *Die altsinaitische Felsinschrift*, n° 357, dans *Le Muséon*, t. XLII.
1929. —— *Die altsinaitischen Buchstabeninschriften*, Berlin.
1930. —— *Die südsemitische Schrift, ihr Wesen, und ihre Entwicklung*, in *Buch und Schrift*, IV, p. 18-27.
1930. Mallon (A.), *L'origine égyptienne de l'alphabet phénicien*, dans *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, XXX, p. 131-151.
1930. Zoller (I.), *Altsinaitische Schrift und Inschriften*, dans *Besprechungen* de la *Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums*, p. 309.
1930. Leibovitch (J.), *Die Petrie'schen Sinai-Schriftdenkmäler*, dans *Z. D. M. G.*, Bd. IX (84), Heft 1.
1930. *R. S.*, dans *Revue biblique*, p. 146. *Inscriptions sinaïtiques*, dans *Bulletin*.
1930. Nouvelle Expédition de la Harvard-Washington Catholic Joint Universities.
1930. Dhorme (P.), Remarque dans *Langues et écritures sémitiques*, p. 16.
1930. Butin (R. F.), entretient l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres au sujet de ses récentes découvertes au Sinaï, voir *Comptes Rendus*, séance du 30 mai 1930, p. 140.
1930. Barrois (A.), *Aux mines du Sinaï*, dans *Revue biblique. Chronique*, p. 578.
1930. Lodz (Ad.), Chapitre dans *Israël*, p. 87. *La Renaissance du Livre*.
1930. Taylor (W. R.), dans *Recent Epigraphic Discoveries in Palestine. A new Gezer inscription. Journal of the Palestine Oriental Society*, vol. X, n° 1, p. 17.
1930. —— dans la même revue, p. 79, *The new Gezer Inscription*.
1931. Butin (R. F.), dans *Miscellany; Catholic Historical Review*, vol. XVI, January.
1931. Sprengling (Martin), *The alphabet, its rise and development from the Sinai Inscriptions. Oriental Institute of the University of Chicago*.
1931. *R. S.*, dans *Revue biblique*, p. 631. *Les inscriptions sinaïtiques*, dans *Bulletin*. A propos de l'ouvrage de Sprengling.
1931. Groot (J. de), *De oorsprong van het Phœnicische letterschrift, bij het licht van nieuwe gegevens. Nieuwe Theolog. Studien*, p. 129.
1931. Sundwall (J.), *Die Entstehung des phœnikischen Alphabets und die kretische Schrift. Acta Academiæ Abœnsis*, Humaniora, VII.
1931. Meyer (Ed.), dans *Geschichte des Altertums*, II, 2, p. 67.
1931. Lindblom (Joh.), *Die Altsinaitische Inschrift*, n° 358, dans *Le Monde oriental*, XXV, p. 90-101.
1932. Leibovitch (J.), *Formation probable de quelques signes alphabétiques*, dans *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire*, t. XXXII, p. 83.
1932. Lindblom (J.), *Zur Frage der Entstehung des Alphabets. Bulletin de la Société Royale des Lettres de Lund*, III, 39-64.

1932. *The Serabit Expedition of 1930. Harvard Theological Review.* : Lake (Kirsopp), *Introduction*, p. 95; Barrois (A.), *The Mines of Sinai*, p. 101; New (Silva), *The temple of Hathor*, p. 122; Butin (R. F.), *The protosinaitic Inscriptions*, p. 130.
1932. Février (J. G.), *Compte rendu au sujet de Martin Sprengling, The Alphabet*, dans *Journal Asiatique*, p. 376, n° 2, avril-juin.
1933. Auerbach (E.), *Wüste und gelobtes Land*, Berlin. Chapitre sur *Die geistige Kultur der Aeltesten Israeliten*.
1933. Leibovitch (J.), *Sinai ve-Midian*, en hébreu. *Recueil d'Archéologie de Palestine*, Tel-Aviv.
1933. *R. S.*, dans *Revue biblique*, n° 2, p. 303-305. *Langues*.
1933. Leibovitch (J.), *Les inscriptions protosinaïtiques*, communication à l'Institut d'Égypte 4 décembre 1933.
1934. Bauer (H.), *Die Entstehung unseres Alphabets im Lichte der jüngsten Forschung*. Communication à la *Mitgliederversammlung de la Deutsche Morgenländische Gesellschaft*, 5 janvier 1934.

Les travaux suivants furent publiés au moment où ce Mémoire était sous presse :

1934. Grimme (H.), *Die neuen Sinaischrift-Denkmäler und ihr wissenschaftlicher Ertrag. Z. D. M. G.*, Bd. 12, Heft 3/4, p. 176-197.
1934. Leibovitch (J.), *A propos de quelques inscriptions indéchiffrables*. Communication à l'Institut d'Égypte.
1934. Margoliouth (D. S.), dans *Notices of recent publications. J. E. A.*, vol. XX, p. 115, au sujet de Sprengling, *The Alphabet, etc.*

LES INSCRIPTIONS PROTOSINAÏTIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

L'INSCRIPTION N° 369 DE LA COLLECTION SINAÏTIQUE.

Parmi les inscriptions découvertes par la Joint-Expedition en 1930, se trouve la statuette d'un personnage accroupi, portant le n° 369. Une reproduction photographique en a été publiée par A. Barrois[1] dans la *Revue biblique*, et R. F. Butin a étudié une partie de l'inscription[2] qu'il considère comme protosinaïtique. Le reste de l'inscription étant en égyptien, il incombait au Dr de Buck de Leyde d'en publier le texte et le déchiffrement ensemble avec les inscriptions provenant de Rod el-ʿAir. C'est donc grâce à l'amabilité du Dr de Buck et de la direction du Service des Antiquités d'Égypte qu'il m'est possible de publier le texte intégral de l'inscription n° 369. Après l'avoir minutieusement examinée, je crois pouvoir déclarer qu'elle est entièrement égyptienne. Comme la statuette n° 346 (Musée du Caire), le n° 369 est de style égyptien mais de main-d'œuvre étrangère; les deux monuments sont en grès rouge et furent trouvés à l'intérieur du temple dédié à Ḥatḥor à Serabit el-Khadem. Le cou du n° 346 est très long comparé à celui du n° 369 mais les deux sont pourvus d'une barbe liée et représentent des personnages accroupis à la manière des anciens Égyptiens. Les têtes sont petites par rapport à la hauteur totale et les deux statuettes portent des inscriptions dont l'une

[1] A. Barrois, *Revue biblique* «Aux mines du Sinaï» Chroniques 1930, p. 578.
[2] R. F. Butin, *Harvard Theological Review*, 1932, vol. XXV, n° 2, p. 196.

(n° 346) protosinaïtique, et l'autre (n° 369) égyptienne. Les coiffures sont un peu différentes l'une de l'autre, le socle du n° 346 est très prononcé tandis que le n° 369 n'en a pas du tout. Par contre, on distingue les bras croisés sur les genoux du n° 369.

Les deux inscriptions verticales qui se trouvent sur la face antérieure du n° 369 encadrent un petit bas-relief représentant une sorte d'emblème. Ce dernier est composé d'une tête de Ḥatḥor surmontée d'une chapelle. Le tout est supporté par un pilier. Les deux boucles latérales qui se trouvent de part et d'autre de la chapelle sont probablement les deux cornes de la vache Ḥatḥor comme dans l'hiéroglyphe [1]. L'emblème qui se trouve sur la statuette n° 369 est probablement une allusion au sistre égyptien qui est d'ailleurs l'emblème bien connu de la déesse Ḥatḥor et qui se rencontre sous les noms de *s šš·t* et *sḫm* et plus anciennement encore sous la forme . Le style de l'emblème est naturellement égyptien et rappelle les chapiteaux égyptiens comme ceux du temple de Ḥatḥor à Denderah qui sont beaucoup plus perfectionnés et stylisés. La coiffure de la déesse se termine en boucles arrondies et ne nous permet pas de fixer une date quelconque au monument. On peut cependant supposer que les piliers du temple de Serabit datant de Thoutmès III ont pu servir de modèle à notre emblème. Ces piliers sont en effet surmontés d'une tête de Ḥatḥor (fig. 1) dont la coiffure se termine en boucles arrondies. Fl. Petrie a trouvé à Serabit el-Khadem une quantité d'objets représentant la déesse Ḥatḥor ayant le même genre de coiffure; parmi ces objets il y a des supports (en anneau) pour vases, des plaques, des têtes de sistres, etc., datant pour la plupart de l'époque de Thoutmès III et de Ramsès II [2].



Fig. 1.

Par son aspect général l'emblème de notre statuette (fig. 2) ressemble beaucoup au chapiteau ḥatḥorique reproduit par M. Caillaud et qui fut relevé à Djebel Berkal (fig. 3) [3]. L'exécution de notre emblème est plutôt grossière

(1) K. Sethe, *Pyramidentexte*, n° 1096 *b*, formule n° 506.
(2) Fl. Petrie, *Researches in Sinai*, pl. 151, 152, 153.
(3) Cailliaud, *Voyage à Méroë*, pl. LXVIII, temple du mont Barkal.

et surtout, ne perdons pas de vue, que la statue est en grès rouge, actuellement très effrité.

Il existe au Musée du Caire un fragment de pierre rapporté du Sinaï par l'expédition de 1930. Ce fragment (fig. 4) représente la partie supérieure d'une tête de Ḥatḥor, toujours en grès rouge; le dessin est gravé, mais pas très profondément. Nous y reconnaissons la coiffure, le front et les yeux de la déesse. Les deux boucles latérales représentent les cornes de Ḥatḥor, et les traits verticaux de la coiffure remplacent probablement la couronne formée par les serpents uræus. Parmi les têtes que Petrie [1] a trouvées au Sinaï, il y en a qui ressemblent beaucoup à notre fragment; toutes ces représentations datent de la XVIIIe dynastie, et tout particulièrement du règne de Thoutmès III.

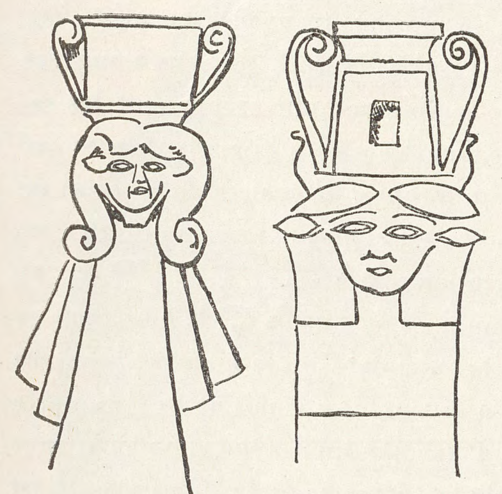


Fig. 2. Fig. 3.

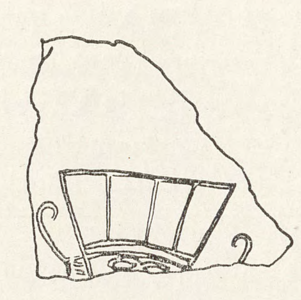


Fig. 4.

Fig. 5.

La statue n° 369 porte trois lignes d'inscriptions égyptiennes. Deux de ces lignes encadrent l'emblème et la troisième couvre l'angle à gauche de la statue.

L'inscription qui descend à gauche de l'emblème commence par le mot *mazai* suivi, comme nous le verrons plus loin, d'un nom propre. L'ethnique *mazai* est écrit assez correctement et l'orthographe se rapproche le plus de celle qui était le plus souvent en usage au cours de la XVIIIe

(1) Fl. Petrie, *Researches in Sinai*, pl. 152.

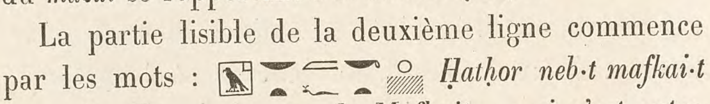
dynastie [1]. La manière d'écrire le est caractéristique du Nouvel Empire égyptien par opposition à qui appartient à la paléographie de l'Ancien et du Moyen Empire. Le déterminatif est dirigé en sens inverse à celui des autres hiéroglyphes.

L'ethnique *mazai* exige un nom propre que nous trouvons, en effet, immédiatement après. Ce nom n'est pas facile à lire, le Dr B. Gunn m'a suggéré la lecture *nen-khem-sen* qui semble remplir exactement les espaces et la disposition des signes hiéroglyphiques qui composent ce nom propre. Il ressemble à celui de qui nous est connu depuis le Moyen Empire (dans l'inscription :) où il s'agit d'un *oudepou* ou échanson [2]. Sur la statue n° 369 le nom *nen-khem-sen* est assez difficile à reconnaître, mais ce qu'il importe avant tout, c'est d'être sûr qu'il s'agit d'un nom propre. On ne peut pas affirmer si le déterminatif est exactement , il pourrait aussi être ou .

Le nom est suivi d'un signe qui n'est presque pas lisible. Il s'agit peut-être d'un *mr* mais je n'en suis pas convaincu. Ce signe pourrait se rapporter à un autre signe disparu du début de la ligne opposée, vu que l'espace qui précède le nom de Hathor pouvait facilement contenir un hiéroglyphe ou même deux. Le mot disparu pouvait donc être un titre du *mazai* se rapportant à la déesse Hathor.

Fig. 6.

La partie lisible de la deuxième ligne commence par les mots :



Hathor neb·t mafkai·t c'est-à-dire « Hathor la dame des Turquoises ou du Mafkait », qui n'est autre que la région minière du Sinaï. Cette manière d'écrire le mot *Mafkait* se rencontre souvent au Sinaï comme sur la stèle n° 85 du *Recueil* de R. Weill

---

(1) K. Sethe, *Urkunden der 18. Dynastie*, p. 993-995.

(2) Lange u. Schäfer, *Grab- und Denksteine des Mittleren Reichs. Catalogue général du Musée du Caire*, Stèle n° 20350.



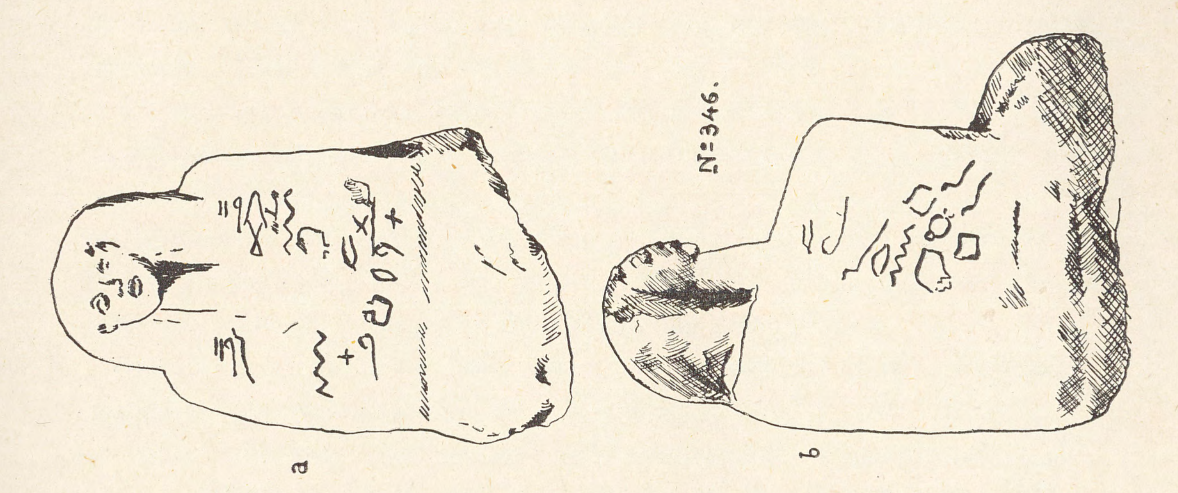
La statue n° 369.

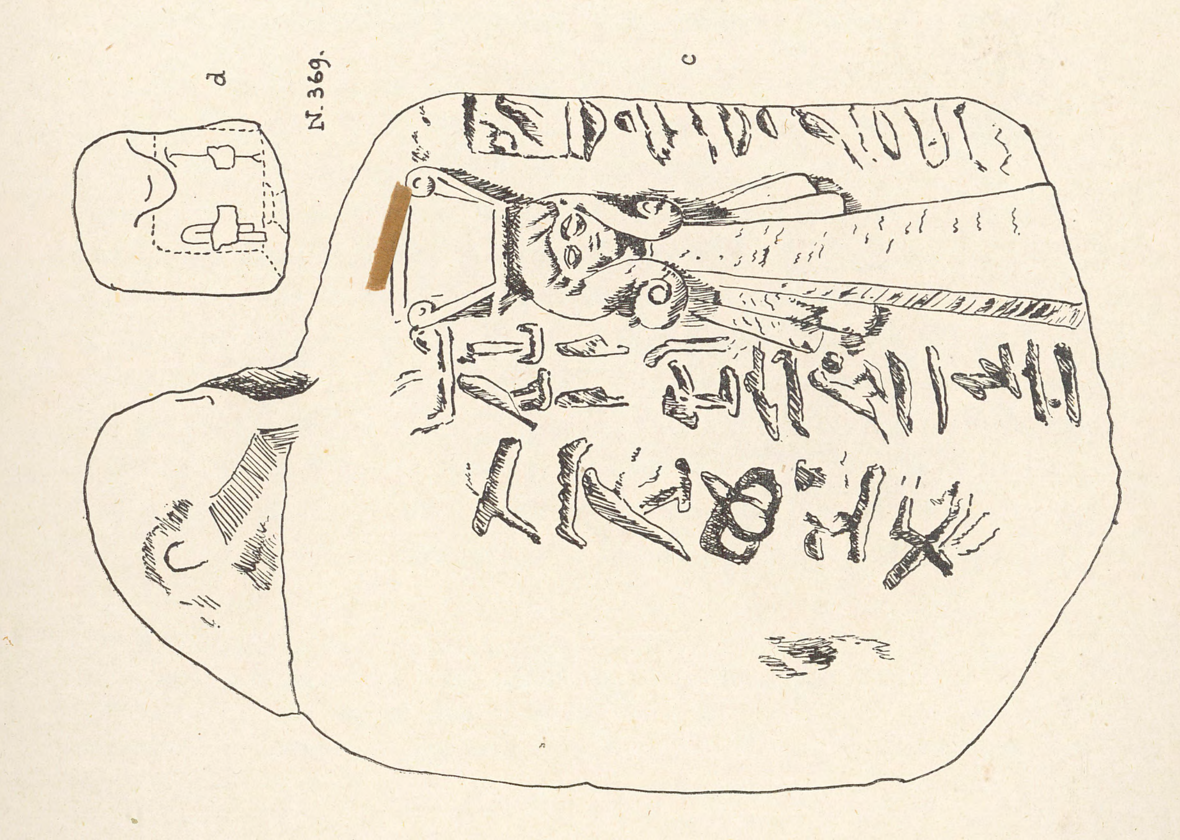
(En haut, la même statue vue de haut.)

EXPLICATION DE LA PLANCHE CI-CONTRE, N° II.

a) La statue n° 346 vue de face.
b) La même statue vue de côté.
c) La statue n° 369 vue d'une angle de 45°.
d) La même statue vue d'en haut (réduite).

COMPARAISON ENTRE LES STATUES N°s 346 ET 369.





(p. 195), sur le pilier ḥatḥorique n° 96 du même recueil (p. 203) appartenant à la XVIIIe dynastie [1], etc.

La suite de la ligne est difficile à lire. Le premier signe est un oiseau qu'on peut à peine distinguer *m* ou [2] *our* suivi des signes c'est-à-dire «chef de *Rṭn*» (ou : «de *Rṭn*»).

Il nous reste maintenant la dernière partie de l'inscription se trouvant sur l'angle gauche, que Butin a pris pour une inscription protosinaïtique. Elle ne contient, au fond, que la suite des attributs de notre *mazai*.

Le premier signe est très probablement *mer* et non comme on pourrait le croire d'après la photographie. Les titres ou fonctions précédés par sont très fréquents au Sinaï. Le groupe suivant est formé par *enti(ou)* qui est ici une construction défectueuse peut-être pour : «chef de ceux du...» ou aussi pour ou ». Le sens qui se déduit de l'expression entière est : «chef, celui qui est préposé à...»

Le groupe suivant est *per āa*. Cette manière d'écrire n'est pas régulière mais nous avons au Sinaï (exemple : à Wady Maghara). Le *mazai* était donc chef de ceux du grand palais, qui sont les serviteurs du palais royal. Cette fonction de serviteur se rencontre assez souvent dans les inscriptions sinaïtiques sous la forme , , etc., à différentes époques. Une seule variante est concevable pour *per-āa* et ce serait *per-hez*, mais ici, il est plus probable que ce soit un qui traverse le signe . Quant à la lecture, elle n'est pas nécessairement *per-āa*, elle pourrait aussi être (ⲗϩⲗⲗ), c'est-à-dire «écuries royales», car il se peut très bien que la statue appartienne à la XIXe dynastie [3]. La fonction suivante de notre *mazai* est probablement (chef de) «la chancellerie». On ne peut pas envisager ici la lecture *ḥtp*, vu que ce groupe s'écrit

Fig. 7.

---

[1] R. Weill, *Recueil des inscriptions égyptiennes du Sinaï.*

[2] C'est M. N. Giron qui a eu la bonté de me suggérer la lecture .

[3] Pour ce mot, voir : Chabas, *Mélanges égyptologiques,* IIIe série, p. 122. (*Correspondance des scribes Kaouisar et Bekenptaḥ, — Papyrus magique,* I, 348, Musée de Leyde) ainsi que *Voyage d'un Égyptien,* p. 23.

invariablement. La fonction du chef de la chancellerie se rencontre très souvent au Sinaï (sur un pylône de Thoutmès III). L'inscription se termine par le pronom démonstratif qui a ici la même valeur que le *pou* final, ce qui exclut définitivement la lecture *ḥtp* du groupe précédent. Mais si c'est *ḥtp* que l'auteur voulait écrire, c'est-à-dire : « paix ou repos », on devrait y voir une de ces bénédictions finales connues dans les inscriptions nabatéennes qui sont de basse époque. Il faut admettre que le déchiffrement de la 3e ligne de l'inscription est peu satisfaisant, et par conséquent je n'exclus pas : 1° une autre lecture égyptienne, et 2° l'opinion de Butin qui y voit une courte inscription protosinaïtique, mais dans ce cas, je ne suis pas d'accord avec sa transcription des signes.

L'inscription entière se lit donc : c'est-à-dire : « Le *mazai Nen-Khem-Sen* (ici un titre se rapportant peut-être à Ḥatḥor) Ḥatḥor, la dame du *Mafka-t*, grand de *Reṯen*, chef, ou celui qui est préposé au palais royal, et à la chancellerie, celui-là ».

Sur la face supérieure de la statuette (voir pl. II) on distingue les deux bras croisés du personnage, tenant d'une main le sceptre et de l'autre un linge plié.

Le style de la statuette n'est pas antérieur à la XVIIIe dynastie ou à la XIXe; ce style pourrait même descendre à des époques plus récentes. Il semble d'autre part qu'on puisse, écarter définitivement la date de la XIIe dynastie, puisque nous sommes en présence d'un *mazai* en qualité de chef et surveillant, ce qui est incompatible avec la situation des *Maziou* avant l'invasion des Hyksos, et avec la situation politique de l'Égypte à cette même époque. La citation des *Maziou* dans le texte des Admonitions se rapporte à une époque trop reculée, ce passage est d'ailleurs assez obscur : , de sorte que leur rôle n'est pas défini avec exactitude. Mais la situation s'éclaircit quand Amenemhat Ier dit à son fils Sanousarit Ier dans ses enseignements : « J'ai renversé les *Ouaouaîou*, j'ai conquis les *Maziou*,

[1] G. Maspero, *Les enseignements d'Amenemhat Ier à son fils Sanousarib Ier. Bibliothèque d'étude* (Institut français d'Archéologie orientale), p. 3.

j'ai agi sur les *Satatîou* si bien qu'ils vinrent comme des chiens[1] »... Mais d'après la tablette hiératique de Carnarvon qui date du roi nommé Kamôsis (fin de la XVIIe dynastie), où les circonstances du désordre décrit par les Admonitions se repètent, nous savons que les *Maziou* changent de rôle, ils sont employés par les égyptiens à combattre les Satiou, les ʿAmou, etc. Cette date et ce document sont très utiles pour expliquer la présence et les fonctions exercées par les *Maziou* au Sinaï aux environs du début de la XVIIIe dynastie. J'emprunte ici deux phrases à W. Budge[1] qui dit en parlant d'Amenemhat Ier : « In the papyrus which contains his account of the conspiracy against him and the attack upon his life, he tells that he conquered the Matchaiu, the Uauiu, the Satiu and the Ḥeriu-sha. The Matchiu were probably the most warlike of them all and we hear of them being employed as guards and policemen under later dynasties ».

[1] W. Budge, *The Egyptian Sudan*, p. 533, 1907.

CHAPITRE II.

LES MAZIOU ET LEURS PAYS D'ORIGINE.

Deux ou trois textes d'inscriptions égyptiennes suffiront pour nous fixer sur la provenance des *Maziou* :

1° « Beau Mazaou seigneur de Punt »[1]. . . « tu es comme un nègre, seigneur de Punt »[2]. . .

2° « Fait par le chef des pays de la région du Sud, fils royal dans le pays des Nubiens, chef des travaux dans la demeure d'Amon, grand du Maza Ani »[3]. . .

Ce même Ani est cité dans une autre inscription : « Fait par le fils royal de Koush Ani, des gens d'Héracleopolis »[4].

Les *Maziou* sont mentionnés très souvent dans les textes égyptiens. Nous les rencontrons, ainsi que la région de à Karnak dans la liste A de Thoutmès III, n° 78[5]. Nous rencontrons aussi la forme sur la stèle de Menephtaḥ à Amada[6], où cette région est citée avec Koush . Déjà sous l'Ancien Empire égyptien nous trouvons les Maziou parmi les habitants de Punt dans les contingents qui furent recrutés pour la guerre contre les peuplades asiatiques.

---

(1) Daressy, *La légende d'Ar-hems-nefer à Philæ*, dans *Annales du Service des Antiquités*, XVII, p. 76.

(2) Daressy, *ibid.*, p. 76-77.

(3) *Stèle d'Abydos* (*Journal d'entrée du Musée*, n° 34620) XIXe dynastie.

(4) A. Weigall, *A report on the Antiquities of lower Nubia*, p. 137 — relevé à Abou Simbel.

(5) K. Sethe, *Urkunden der 18. Dynastie*, p. 799.

(6) H. Gauthier, *Dictionnaire géographique*, III, p. 27, 65, 66.

Selon les textes du temple d'Amada[1], la région connue sous le nom de *Ta Mazai* se trouverait près de Ouaouat. L'une des plus anciennes mentions des Maziou date de la IVe dynastie où aussi, ils sont cités ensemble avec Ouaouat[2]. Nous pouvons donc affirmer qu'ils appartiennent à la famille de tribus originaires de Punt, c'est-à-dire de Koush, ils étaient donc des *Bnei-Ḥam*. Ils pratiquaient au Sinaï le culte de Ḥatḥor, à en juger d'après le bas-relief du n° 369, et nous pouvons peut-être aussi leur attribuer le culte de Thot, le dieu inventeur de l'écriture, d'après une inscription datant de l'époque de Ramsès II qui se trouve sur le socle d'une statue de ce même roi[3] trouvée au Sinaï. Fl. Petrie dit textuellement au sujet de cette inscription (fig. 8) :

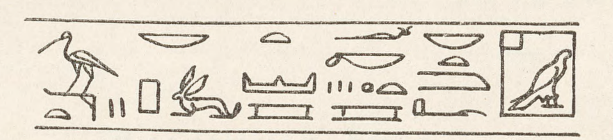


Fig. 8.

«Of Ramses II there was a fine statue here, holding a pillar at the left side; but on the lower part and pedestal of it, could be found, fig. 136 : The favour to the king, of Tahuti, god of Punt, as well as of Hathor, is unusual».

Newberry[4] parle d'un culte à Thot dans la Basse-Égypte aux époques très lointaines où l'écriture fut inventée ou importée en Égypte. Mais ces époques sont très reculées, et ne nous intéressent pas. Il a été reconnu que le culte de Thot existait en Éthiopie, d'après les monuments de Napata[5], et à Ψέλχις il y avait un oracle à Thot[6]; mais le culte de Thot de Punt réuni à celui de Ḥatḥor au Sinaï, est un fait rare et très curieux. Notre inscription est donc très suggestive et convient fort bien aux Maziou qui sont des habitants originaires de la région de Punt.

Si, comme je le ferai plus loin, on peut attribuer les inscriptions protosinaïtiques aux Maziou, nous pouvons aussi déduire de la stèle n° 351 qu'ils

(1) H. Gauthier, *Les temples immergés de la Nubie*, I, p. 188.

(2) W. M. Müller, *Aethiopien*, 1904, p. 7.

(3) Fl. Petrie, *Researches in Sinai*, p. 128, fig. 136.

(4) Newberry, *Aegypten als Feld für Anthropologische Forschung*, traduction par Rœder, 1927, p. 17.

(5) Lepsius, *Denkmäler*, V, 1 ff; Caillaud, *Voyage à Méroë*, I, pl. 65 ff.

(6) E. Revillout, *Proceedings of Society for Biblical Archaeology*, X, p. 55.

connaissaient le dieu Ptaḥ. Nous pouvons aussi conclure que toutes ces croyances dont nous venons d'examiner les traces, revèlent une forte influence égyptienne, et ne conviennent pas aux habitants sémites nomades ou sédentaires du Sinaï, auxquels on voulait attribuer les inscriptions.

L'inscription de la statue n° 369 nous dit que le mazai Nen-Khem-Sen était le chef de ( ). Il ne s'agit pas ici du terme bien connu *Reṭenou* qui servait à désigner la Syrie et la Palestine, car malgré la présence du tesson de Gézer, on ne saurait s'expliquer comment notre Mazai pouvait être chef à Reṭenou. J'y vois plutôt l'expression *Reṭen-pen* qui, selon Gauthier[1] serait une région africaine et que Schiaparelli[2] (Retnepen) place sur la mer Rouge dans le territoire de *Ḥas-khet* qui, selon lui, correspond «à la localité de la chaîne arabique et surtout de la côte de la mer Rouge, du cap Bérénice jusqu'au nord de l'ancien port Myoshormos». Il est à remarquer que la particule démonstrative « » *pn* joue ici le même rôle que dans l'expression : « » (Introduction, p. II) où il s'agissait de la région des mines par excellence, c'est-à-dire le Sinaï. Nous aurions ici, de même : «la région de Roṭenou par excellence». Le terme *Roṭen* ou *Roṭenou* n'a pas encore reçu une explication satisfaisante. Schiaparelli se basant toujours sur les listes de Thoutmès III, place *Retnepen* entre Bérénice et (Νεχεσία) qui elle-même se trouve entre Bérénice et Leucos-Limen (Kosseïr). Il prétend que les Maziou (il paese di Matja)[3] étaient compris dans le territoire de *Khentesh* qui contenait aussi la localité de (,), *Roshat* probablement *Loshat*. Voici ce qu'il dit au sujet de cette localité d'après les textes du Nouvel Empire :

«Località nominata nei monumenti a cominciare dalla diciannovesima dinastia fino al tardo periodo romano, come racchiudente importanti miniere di *Mafek* (turchesi) situata nel Chontisha».

Nous nous expliquons maintenant les raisons pour lesquelles ce pays a toujours été convoité par les Égyptiens : ce sont ses ressources naturelles, qui nous sont décrites par une quantité de textes. Je cite une seule inscription

(1) H. Gauthier, *Dictionnaire géographique*, III, p. 142.

(2) Schiaparelli, *Geografia dell'Africa Orientale*, n° 211, p. 252.

(3) Schiaparelli, *ibid.*, p. 243, 252.

provenant du temple d'Ombos[1] : . . . . «(Le Nil) de Peher-our t'apporte, sur tous ses chemins, toutes les bonnes choses faites à (provenant de) Punt, je te donne Ouaouat avec son argent, Maza-t avec son or et son argent, je te donne toutes les pierres précieuses et toutes les choses des chemins souterrains des deux montagnes». . . . . Il y avait également les pays aurifères de l'Éthiopie «la terre Ta-sti». Toutes les régions voisines de et en général toutes celles qui constituent la chaîne de montagnes arabiques longeant la côte de la mer Rouge, sont riches en mines de toutes sortes. Ces régions sont : , , , , , etc.[2].

Nous devons donc nous représenter les Maziou comme étant des experts dans l'exploitation des mines, et à ce sujet, il serait utile de jeter un coup d'œil sur l'activité industrielle de la région de Redesieh, Gebel Silsileh et l'Etbaye en général. Cette région, dit Lepsius[3], était exploitée depuis la Ve dynastie, mais des inscriptions très connues nous parlent d'une activité plus intense sous Thoutmès III, Seti Ier et Ramsès II. Nous avons avant tout, l'industrie de l'or reproduite par Prisse d'Avennes[4] du temple de Karnak, et appartenant à la XVIIIe dynastie qu'il désigne par «Atelier des fondeurs de l'or des Rothenou». Les scribes, peut-être des «scribes du compte de l'or du vice-roi»[5], ont mentionné ici probablement par allusion à de l'Etbaye, car les types qui travaillent l'or sont loin d'être des Syriens ou des Palestiniens[6]. Golénischeff a aussi reproduit une inscrip-

(1) J. de Morgan, *Kom Ombos*, t. I, p. 83, tableau 99. *Catalogue général du Musée du Caire*, voir aussi Schiaparelli, *Geografia dell'Africa Orientale*, 1916, p. 61-62.

(2) H. Brugsch, *Die Negerstämme der Unainschrift* dans *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, XX, 1882, p. 30, voir aussi Daressy, *Un fils royal en Nubie* dans *Annales du Service des Antiquités*, XX, p. 132.

(3) R. Lepsius, *Briefe aus Aegypten u. Aethiopien.*

(4) Prisse d'Avennes, *Histoire de l'Art Égyptien*, t. II, planche de l'atelier des fondeurs de l'or des Rothennou.

(5) H. Gauthier, *Les fils royaux de Kouch*, p. 233.

(6) Ceci explique peut-être la confusion que fait Ed. Meyer dans *Geschichte des alten Ägyptens*, 1887, p. 232-233 dans son renvoi au sujet de l'interprétation de Wiedemann (*Z. D. M. G.*, XXXI,

tion de Ouady Miah[1] (petit temple de Seti Ier) qui dit textuellement : «Ils disent (tous les hommes) de bouche en bouche (unanimement) . . . O dieux qui résidez dans la citerne, accordez-lui la durée de votre existence, car il nous a ouvert le passage, le chemin qui était fermé (muré) maintenant nous le traversons, et nous restons bien portants, nous l'atteignons et nous restons vivants; le chemin abominable tel que nous l'avions dans la mémoire est devenu un bon chemin. Il (le roi) a fait que l'exploitation de l'or soit comme le regard de l'épervier. . . » (voir aussi l'inscription du temple de Rédesieh)[2]. Il s'en suit qu'à l'époque de Seti Ier on a fait réparer des routes conduisant à d'anciennes mines, on creusa des citernes pour les ouvriers (de pareilles citernes existent sur une carte bien connue d'une mine d'or à inscriptions hiératiques), et enfin, on construisit un temple à Rédesieh. Il en fut de même de Ramsès II d'après ce que nous connaissons du texte de la fameuse stèle de Kouban[3] qui relate, en effet que ce roi a aussi fait creuser une citerne pour la production de l'eau. Daressy[4] croit même que l'Etbaye est la véritable patrie d'origine des Maziou qu'il veut identifier avec les Bédouins connus sous le nom de معازة *Ma'azeh*[5]. Quoiqu'il en soit, il nous suffit de retenir que les pharaons, étaient en contact avec les Maziou sous la XVIIIe et la XIXe dynastie, date à laquelle je veux définitivement placer les inscriptions protosinaïtiques.

Une question très importante se pose maintenant à savoir qui étaient les ouvriers travaillant dans les mines du Sinaï, puisque le personnage dont nous parle la statue n° 369 est un surveillant, un de ces spécialistes qu'un pharaon de la XVIIIe ou de la XIXe dynastie aurait engagé pour diriger l'exploitation des mines de Mafkait. Sous la XIXe dynastie et plus exactement sous Ramsès II

p. 640) qui a lu dans un texte de Deir el-Bahari (Dümichen, *Historische Inschriften*, II, p. 14) que Routenou apportaient des tributs à la reine. Les personnes en question portent le titre de «Grands de Punt».

(1) W. Golénischeff, *Excursion à Bérénice, Recueil de travaux*, XIII, p. 77.

(2) F. Chabas, *Une inscription historique du règne de Séti Ier*, dans *Bibliothèque égyptologique*, t. IX, p. 21-65.

(3) Paul Tresson, *Bibliothèque d'études*, Institut français d'Archéologie orientale, t. IX, voir aussi Chabas, *Bibliothèque égyptologique*, t. X, etc.

(4) G. Daressy, *Annales du Service des Antiquités*, XX, p. 136-142.

(5) Burton a retrouvé des traces des Beni-Ma'azeh à Midian, voir *The Gold mines of Midian.* Enrico Cerulli parle aussi d'une tribu Māzī dans le Somali occidental.

les Maziou avaient la charge de surveiller les *Apouriou* d'après les textes de la correspondance échangée entre les scribes Kaouisar et Bekenptaḥ[1] à laquelle j'emprunte le passage suivant : «Le scribe pour satisfaire son maître Bekenptaḥ :... (p. 125). J'ai obéi à la mission que m'a donnée mon maître en disant : donne des vivres aux hommes de guerre, ainsi qu'aux ʿAperiou qui traînent la pierre pour le grand pavillon d'habitation de la demeure de Ramsès-Mériamon, le seigneur aimant la vérité, sous l'autorité du général des Maziou Amenemam... » Dans ce terme de «ʿAperiou»[2] F. Chabas voulait voir les «Hébreux», et en effet le passage cité plus haut pourrait bien faire allusion au récit de l'Exode biblique; mais Brugsch a remarqué à juste titre d'ailleurs, qu'il s'agit ici d'une transcription égyptienne du terme עֵפֶר qui est connu dans la bible (*Gen.*, XXV, 4) comme étant fils de Midian. Les ouvriers des mines pouvaient donc être des ʿAperiou ou peut-être aussi des Maziou. Si donc nous voulons attribuer aux Maziou ou aux ʿAperiou d'avoir été les auteurs des inscriptions protosinaïtiques, nous devrions rencontrer la même écriture ou à la rigueur une écriture semblable dans les mines de leur pays d'origine ou dans le voisinage. Dans son voyage au Djebel Shaïb[3], M. F. Bisson de la Roque a rencontré des types d'habitations dont la structure affecte des formes se laissant facilement rapprocher de certains hiéroglyphes protosinaïtiques, et l'explorateur déclare en outre : (p. 133)

«A 600 mètres dans cette branche du Wassif, commencent de nombreux groupes de graffiti, marques ou inscriptions en écriture X. Tous ces signes se détachent en blanc sur le rocher vert. Ce sont de simples traits obtenus à la pointe».

M. F. Bisson de la Roque publie en même temps trois signes qu'il a trouvés près du Wassif, deux desquels existent dans l'écriture protosinaïtique.

---

[1] F. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, IIIe série, p. 121 et 125, *papyrus magique*, I, 348 (Leemans, *Monuments égyptiens du Musée de Leyde*, XIVe livraison).

[2] Papyrus Harris n° 500 *verso*, pl. 1, l. 5; pap. Harris n° 1, pl. 31, l. 8, p. 1-349 de Leyde; H. Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 113-117; H. Gauthier, *Dictionnaire géographique*, I, p. 142; F. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, II, p. 143; *Voyage d'un Égyptien*, p. 212; Ebers, *Durch Gosen Züm Sinai*, p. 520, note 40 et p. 524, note 48, etc.

[3] F. Bisson de la Roque, *Voyage au Djebel Schaïb. Bulletin de la Société Royale de Géographie*, 1922, XI, p. 113.

Le tableau de la figure 9 représente quelques spécimens de signes et d'inscriptions qui ont été relevés en Nubie. Nous pouvons admettre que quelques éléments de l'alphabet protosinaïtique qui n'ont pas de prototype égyptien nettement établi, peuvent peut-être avoir une origine lointaine dans ces signes qui servaient à distinguer entre elles les carrières. Nous y rencontrons aussi des signes égyptiens. Le signe I fut relevé par Weigall dans *A report on Antiquities in lower Nubia*, pl. LXXV. Il correspond à l'égyptien et ressemble à plusieurs signes protosinaïtiques de la catégorie XVII de ma paléographie notamment celui de l'inscription n° 358. Le n° II est une courte inscription reproduite par Weigall sur la même planche où nous retrouvons la table d'offrandes, ou peut-être le signe représentant l'habitation de la catégorie II (de la paléographie). Dans le n° IV, il s'agit uniquement d'une table d'offrandes relevée par Fl. Petrie et publié dans *A season in Egypt* (1887, p. 17 et pl. XIX). Le premier type provient d'Edfou (n° 54), Silsileh West, East Silsileh et Esneh. Le deuxième type est mentionné ici uniquement pour établir la ressemblance avec la table d'offrandes, il appartient à East Silsileh n° 93.

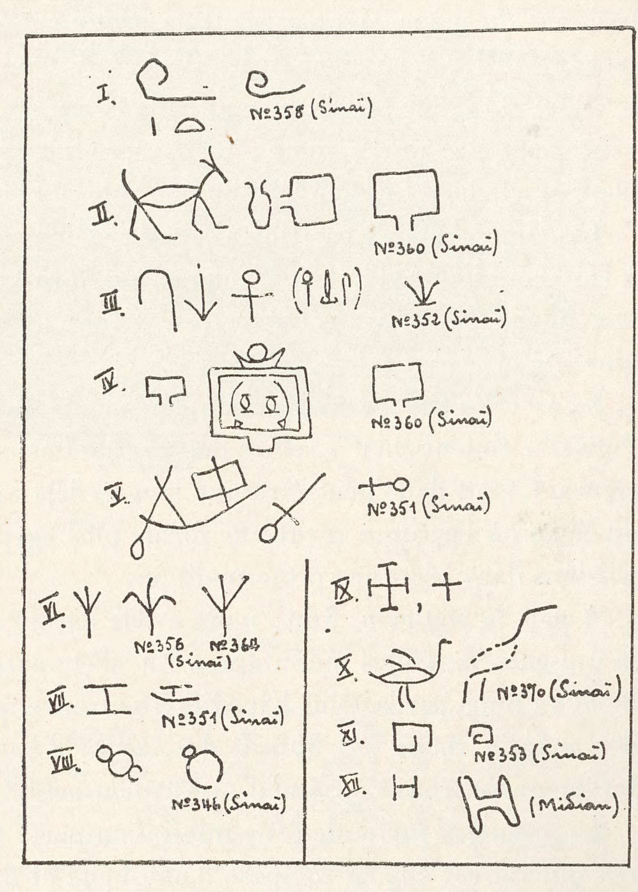


Fig. 9.

Golénischeff a relevé de pareils signes dans son article *Une excursion à*

Bérénice[1]. Le type XI qui en protosinaïtique appartient à la catégorie V existe pl. VI chez Golénischeff. Les types III et VI représentent une palme comme dans les inscriptions protosinaïtiques nos 352, 356, 364. Le type n° V est un gouvernail qui existe aussi en égyptien. Les types VII et XII sont les deux positions du même signe existant en protosinaïtique dans la catégorie XII. Le type n° VIII est ce signe mystérieux que nous avons dans les inscriptions nos 351, 349, etc., mais surtout dans le n° 346 *b* où le troisième petit cercle existe peut-être aussi comme il a été reproduit par Grimme[2]. Ce signe correspond exactement au type d'habitation reproduit par M. F. Bisson de la Roque.

Les signes relevés par Golénischeff proviennent du pays de Ouaouat situé à l'extrême limite d'Égypte[3], au sud de Korosko, entre la vallée du Nil et la mer Rouge. Nous savons que cette région était voisine de Mza·t le pays d'origine des Maziou.

Je ne crois pas qu'il s'agit simplement de *quarrymarks* comme les appelle Petrie[4]. Golénischeff a relevé des inscriptions entières formées par plusieurs signes. C'était donc peut-être une langue déjà avant le transfert des ouvriers au Sinaï où l'écriture reçut une forme plus égyptianisée comme nous la connaissons dans l'écriture protosinaïtique.

A part la statue n° 369, nous avons encore au Sinaï d'autres preuves de la présence de tribus méroïtiques. En effet, parmi les objets trouvés récemment au Sinaï par la Joint Expedition se trouve un fragment de table d'offrandes en grès rouge (n° 55595 du *Journal d'Entrée* du Musée du Caire). Ce fragment fut trouvé à Serabit el-Khadem près de la mine V.

La première partie de cette inscription porte la formule ordinaire des prières funéraires, elle se compose d'une ligne et demie d'hiéroglyphes dont les noms propres sont malheureusement illisibles : [5] «Royal don d'offrandes à Ḥatḥor la dame du

[1] W. Golénischeff, *Recueil de travaux*, 1890, p. 75, n° 13, pl. VII, nos 36 et 58.
[2] H. Grimme, *Die altsinaitischen Buchstabeninschriften*, 1929, pl. VIII.
[3] Voir W. Golénischeff, *Le Conte du Naufragé*, B. I. F. A. O., 1912, p. 46.
[4] Voir aussi : *On some early alphabetic signs recently discovered in the Fayûm*, par A. B. Edwards dans les *Actes du VIIIe Congrès international des Orientalistes*, qui proviennent des ruines de Kahun et Tell Gurab, datant de la XIIe et XVIIIe dynastie.
[5] C'est à M. N. Giron que je suis redevable de la lecture du groupe .

Mafkai·t et de..... pour qu'elle donne au Ka de .....vénérable». Le reste de la deuxième ligne est resté en blanc, et la troisième ligne est très peu



Fig. 10 *a*.

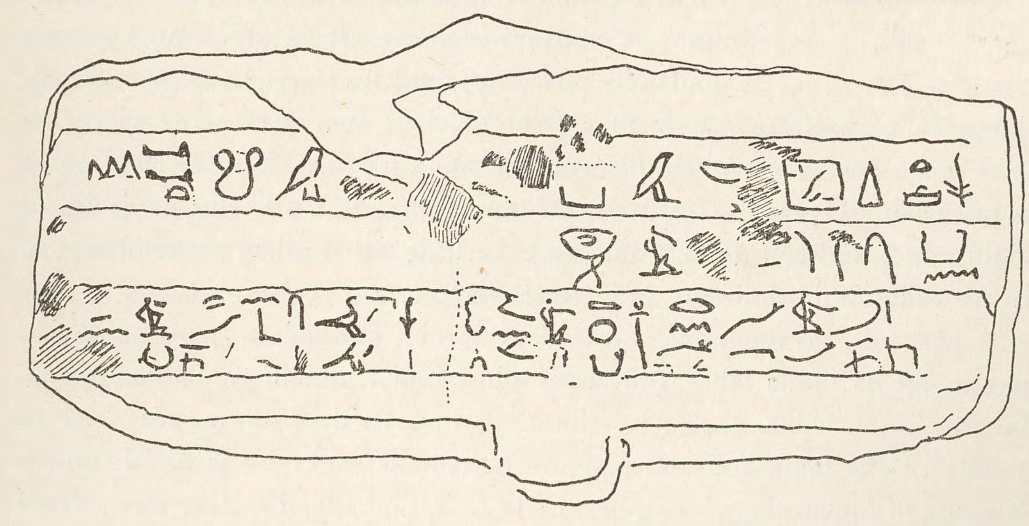


Fig. 10 *b*.

lisible. On y distingue cependant mais l'écriture de cette 3e ligne est différente de celle de la prière

funéraire. Si l'on compare pourtant les déterminatifs [hieroglyph] on est tenté de croire que les trois lignes sont peut-être dues à une seule main. Le signe *ʊ* qui se trouve dans la 1re ligne est très curieux, car il se rapproche plutôt d'un signe très fréquent dans les inscriptions méroïtiques hiéroglyphiques. Nous savons d'autre part que dans les inscriptions méroïtiques qui sont toujours rédigées en égyptien, les noms propres sont écrits en méroïtique[1]. Le dernier signe de la 2e ligne est aussi un signe très curieux qui ressemble à *neb imaḫ*, quoique cette lecture soit très douteuse. Le signe pourrait bien représenter un instrument employé par les ouvriers dans les mines, il ressemble un peu à un signe reproduit par Weill dans son *Recueil des Inscriptions égyptiennes du Sinaï*, p. 155, d'après Palmer et Lottin de Laval et dans lequel Weill hésite à reconnaître un outil quelconque.



Fig. 11.

L'inscription que je viens de décrire sur le fragment de table d'offrandes est sûrement de basse époque, et pourtant la pierre est en grès rouge comme toutes les pierres portant les inscriptions protosinaïtiques. On a aussi rapporté de Serabit el-Khadem une autre petite pierre en grès rouge en forme d'obélisque applatie qui porte une formule identique à la précédente (fig. 11). C'est un royal don d'offrandes en l'honneur de Horus maître du désert (ou de la montagne). Le texte est d'ailleurs surmonté d'un Horus coiffé de la couronne de la Haute-Égypte.

A part tous ces monuments trouvés à Serabit el-Khadem, nous ne devons pas perdre de vue la table d'offrandes à inscription méroïtique démotique qui fut passée sous silence, et que Grimme seul publia dans son premier livre en 1923[2]. Cette table d'offrandes se trouve actuellement dans le Royal Ontario Museum of Archaeology à Toronto. Le Dr C. T. Currelly, directeur de ce Musée et qui avait accompagné Fl. Petrie au cours de son expédition de 1904-5, a

(1) F. Ll. Griffith : dans *Karanög. University of Pennsylvania*, p. 17.

(2) H. Grimme, *Althebräische Inschriften vom Sinai*, 1923, p. 96-99, pl. XXIII.

informé le Prof. Dr Grimme que ce monument fut trouvé dans le speos du grand temple à Serabit el-Khadem. Grimme ne s'explique pas la présence de cette table d'offrandes à Serabit. Il pense qu'un groupe d'Éthiopiens étant passés par le Sinaï, l'un d'entre eux y mourut, et ses confrères y laissèrent cette table d'offrandes en sa mémoire. Cette table à offrandes n'est pas la seule, Weill en mentionne une autre, mais sans inscription. Elle porte deux vases à libations, et des offrandes funéraires. Je suis porté à croire que tous ces monuments que je viens de citer sont plutôt les derniers vestiges de cette petite colonie de Nubiens (descendants des Maziou) qui exploitèrent silencieusement les mines du Sinaï (et probablement aussi celles de l'Etbaye) pour le compte des pharaons depuis le Nouvel Empire jusque vers les basses époques de l'occupation romaine. Petrie a, en effet, trouvé à l'intérieur du temple un fragment de poterie romaine. On peut aussi supposer que cette colonie de Nubiens resta en contact permanent avec la mère patrie soit par la mer Rouge soit par le continent africain. Ils avaient leur propre écriture qui a sûrement des rapports avec le méroïtique hiéroglyphique et peut-être même avec le démotique.

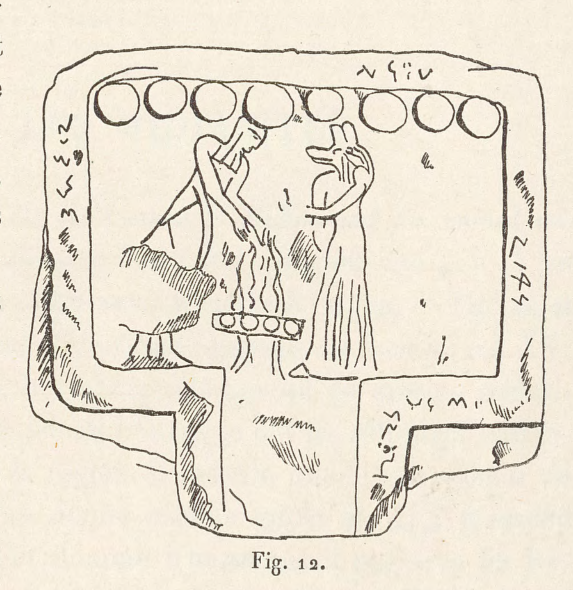


Fig. 12.

CHAPITRE III.

MIDIAN ET LES MIDIANITES.

Dans son intéressant ouvrage *The Gold mines of Midian and the ruined midianite cities* (Londres 1878), le capitaine Richard F. Burton cite p. 124 un passage entier du Dr Wallin qui en 1847 avait traversé la région de Midian et qui publia ses notes dans le *Journal of the Royal Geographical Society* (vol. XX, 1850). Le capitaine Burton avait, lui-même, été envoyé en mission scientifique à Midian par S. A. le Khédive Ismaïl Ier dans le but de retrouver et d'estimer les anciennes mines d'or de la région. Il raconte que le gouverneur de la forteresse El-Muwayleh lui avait donné comme guide un مُوَلَّد *Muwallid* (son of an emancipated slave). Cet homme n'harmonisait pas avec les Bédouins : «he proved true to the instincts of his African blood». Wallin transcrit *Muwallid* par *Mutawallid*). Voici à titre documentaire la traduction de la remarque de Burton au sujet du passage de Wallin qui concerne les Muwallidîn :

«Wallin remarque que ces nègres peuplent non seulement des villages entiers comme El-Riheh, plusieurs régions d'El-Jauf et le Sûk el-Shaykh, mais qu'ils forment aussi des grands clans parmi les Arabes nomades, menant la même vie pastorale que ceux qui furent leurs maîtres, etc. De vrais Arabes n'épouseront jamais une négresse ou même une brune Ḥabashiyyeh; ainsi ces noirs se livrant constamment aux unions endogamiques, conservent leur race pure pendant de longues générations, etc.»

Cette race noire en pleine Arabie, pays essentiellement sémite, nous fait penser aux Koushim de la *Bible*, car la femme qu'épousa Moïse à Midian, la fille du grand prêtre est appelée[1] הָאִשָּׁה הַכֻּשִׁית. Bien avant que Midian ne fût

[1] *Num.*, XII, 1.

cité par l'*Exode,* nous le trouvons dans le chapitre xxv de la *Genèse* comme issu d'Abraham et de Qethurah (sa concubine selon *I. Chr.,* I, 32). Ces Midianites devront donc avoir des traits physiologiques appartenant à la race sémitique. Beaucoup de tribus arabes réclament la descendance directe de Jethro ou Shouʿaïb (selon le *Koran*), le beau-père de Moïse. Parmi ces tribus il y a les habitants de Feïran selon R. Weill[1], les gens de Pharan d'après Ebers[2] et Antoninus Martyr. Il existe encore une localité connue sous le nom de مغاير شعيب *Maghair Shouʿaïb* les caves de Jethro, près de Aïla, et Ouady Shouʿaïb, une vallée près du couvent Sainte-Catherine au Sinaï. Selon *Gen.,* XXV, Midian eut comme frères Zimran, Yakshan, Medan, Yishbaq, Shouakh et comme neveux Shebah et Dedan, Or Midian n'est pas cité dans *Gen.,* X, mais nous y rencontrons Shebah comme descendant de Ḥam d'abord et de Shem ensuite. Étant fils de יָקְשָׁן (*Gen.,* XXV, 3) Shebah eut pour frère Dedan, nom qui nous est connu dans les inscriptions sabéennes sous la forme de 𐩵𐩵𐩵𐩡𐩸𐩵𐩬 peut-être دودان[3]. Burton qui a parcouru ces localités, compare le Ouady Ayn-Ounah (la Οὔνη de Ptolémée, *Lib.,* I, chap. II) dont le nom (Ounah) est peut-être d'origine égyptienne, au Ouady Mokatteb du Sinaï et il dit que les Bédouins la décrivent comme une mine de فَيْرُوز (la turquoise ou le [hiéroglyphes] : voir נֹפֶךְ et פּוּךְ)[4].

Burton publie dans son livre (p. 209) une inscription qui fut trouvée à Ouady Intaysh près de Ouady Aynunah. L'inscription sur une pierre en porphyre rouge fut donnée en son temps à S. A. le Khédive d'Égypte, Ismaïl Ier. Elle est probablement une protosinaïtique négligée. Le premier signe de la ligne de gauche est [signe], qui nous est connu dans les inscriptions protosinaïtiques dans le nº 361 et qui d'après Butin est une nouvelle variante pour *Beth.* Nous rencontrons ce même signe dans les inscriptions égyptiennes du Sinaï[5]. Mais là il est couché et puis aussi renversé. Les quatre lettres qui suivent sont assez faciles à reconnaître. Dans la deuxième ligne, les deux premiers signes sont

(1) R. Weill, *La presqu'île du Sinaï,* 1908, p. 230.
(2) G. Ebers, *Durch Gosen zum Sinai,* p. 399 et 221.
(3) Mordtmann u. Müller, *Sabäische Denkmäler,* p. 28.
(4) W. M. Müller dans *Oriental. Litteraturzeitung,* 1899, col. 39-41, *Der Lupakku-Nophekstein.*
(5) Voir l'inscription nº 28 du *Recueil de Weill,* p. 140 datée de l'an 42 d'Amenemhât III.

douteux (ils se rapprochent plutôt des caractères thamoudéens comme ceux des inscriptions de Gheyta[1]).

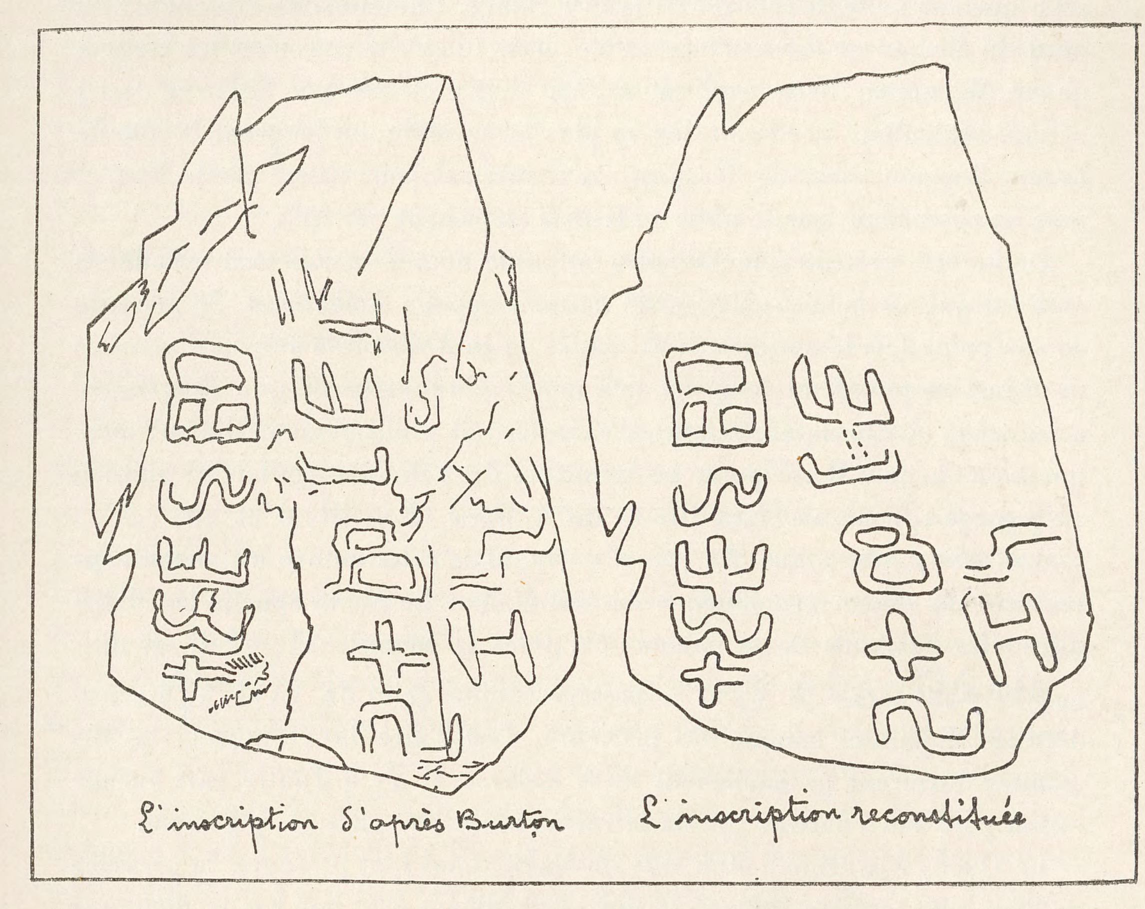


Fig. 13.

Les deux signes suivants sont 8 + et en dernier lieu un nouveau signe égyptien [signe] *mr* genre d'habitation peut-être une nouvelle variante pour [signe][2]. Dans la 3e ligne on reconnait le [signe] redressé.

(1) Fl. Petrie, *Hyksos and Israelite Cities,* pl. XLVIII.
(2) Le signe [signe] qui est nouveau pour l'écriture protosinaïtique doit sûrement avoir quelques rapports avec les inscriptions sud-arabes. Nous le rencontrons dans le texte nº 100 de la collection Crawford que Ryckmans considère comme étant un faux (dans son très intéressant travail, *Les inscriptions sud-arabes. Le Muséon,* XLV, 1932, pl. VIII). Si cette inscription est un faux, nous

La présence d'une inscription sinaïtique à Midian est assez significative. Butin (155) présumait que l'alphabet protosinaïtique était en usage à Midian ainsi que sur toute la côte est de la mer Rouge. Une nouvelle exploration du nord du Hedjaz est donc indispensable, dans le but de retrouver les vestiges de ces Midianites. Cette exploration était déjà réclamée par Eisler en 1919 et nous souhaitons qu'elle ait lieu au plus tôt possible, en longeant la côte de la mer Rouge à partir de Bérénice, en remontant pour passer par le Sinaï et puis en descendant par le nord du Hedjaz en passant par Aïla.

P. Haupt[1] prétend que Midian n'est pas le nom d'un clan arabe. J'admets avec lui que ce nom est dérivé de ce qu'il appelle *Kollektivum*. Je m'écarte de son point de vue au sujet de la nature de ce *Kollektivum* auquel il attribue un caractère purement religieux en l'appelant *Kultusgemeinde* ou *Religionsgenossenschaft*. Cette nature religieuse caractérisait probablement Midian, puisque c'est là que Moïse puisa les principes du Yahvisme (je fais ici allusion au passage : Yehovah (*Ex.*, III, 4) dit à Moïse (*Ex.*, III, 6 et 15) ..... אָנֹכִי אֱלֹהֵי אָבִיךָ אֱלֹהֵי אַבְרָהָם אֱלֹהֵי יִצְחָק וֵאלֹהֵי יַעֲקֹב. Mais cette nature n'a aucun rapport avec la valeur étymologique du mot Midian. Le *Koran* appelle les Midianites «les habitants de la palmeraie». Dans la *Sourate*, XV, 78 il est dit : وَإِن كَانَ أَصْحَٰبُ ٱلْأَيْكَةِ لَظَٰلِمِينَ et ce passage comme celui de XXVI, 176 considère les Midianites comme des pécheurs, c'est-à-dire des étrangers. Ces Midianites devinrent probablement leurs esclaves. Il n'y a d'autre part aucune raison pour faire dériver מִדְיָן de la racine arabe דין, place du jugement.

Le Ouady Ayn-Ounah et la ville de Makna nous font présumer la présence de deux sites appelés Midian, ce qui est d'ailleurs confirmé par la *Bible*, car nous avons *Gen.*, XXV, 2 מדין et מדן. Les deux termes que nous fournit la *Bible* semblent avoir été confondus puisqu'ils sont classés tous les deux dans la branche céturéenne. Cette confusion semble avoir été maintenue dans *Gen.*, XXXVII où ce sont des Midianites qui sortirent Joseph du puits et le vendirent

pouvons par contre admettre que le faussaire a probablement copié ces signes d'un texte original authentique. Très curieusement nous y rencontrons aussi le signe ⊟ qui nous est déjà connu en protosinaïtique.

[1] P. Haupt, *Midian und Sinai* dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, LXIII, p. 506.

aux Ismaélites. La fin de *Gen.*, XXXVII, 36 dit que ce sont des Medanites qui vendirent Joseph à Potiphar, tandis que *Gen.*, XXXIX, 1 (après intercalation du texte de Judah et Tamar), rapporte que Potiphar avait acheté Joseph des mains des Ismaélites. Or il n'y a pas confusion du tout. Quand Joseph était dans le puits, il se peut que des Midianites de passage l'en retirèrent et le vendirent aux Ismaélites. Le rédacteur de *Gen.*, XXXIX et XXXVII, confondit les Medanites avec les Ismaélites, ce qui est probablement conforme à la réalité. Les Medanites seraient donc des Ismaélites et ne devraient pas être confondus avec les Midianites qui font actuellement l'objet de notre étude.

Jos. Halévy explique le fait de la double mention de Shebah et Dedan dans *Gen.*, X, de la manière suivante[1] : «Cette circonstance, dit-il, fait voir que l'auteur admet l'émigration d'une partie de ces tribus coushites vers le Nord et le mélange des Ismaélites avec ces émigrants». Halévy accorde donc une certaine valeur historique au fait très important selon lequel Shebah est mentionné comme descendant de Ḥam et de Shem. Les Midianites qu'il appelle le peuple le plus commun des céturéens, ne furent donc pas des Sémites à l'origine. La présence de cette race ḥamite au sein du pays sémite par excellence, me font soupçonner qu'il y a eu peut-être des rapports très étroits entre ces Midianites et les Maziou des inscriptions protosinaïtiques, et qui sait même si le mot Madian n'est pas l'équivalent sémitique de Maziou. Les deux mots possèdent la même racine principale, «ou» étant la désignance du pluriel en égyptien et «an» celle du pluriel en protoarabe. Il serait très logique de trouver des Maziou à Madian au début du Nouvel Empire, puisqu'on exploitait dans cette région des filons d'or à part la turquoise et d'autres métaux. Dans son rapport au Khédive Ismaïl Ier, le capitaine Burton dit : «En 16 jours nous avons constaté l'existence de six grands établissements miniers : Nakhil Tayyibat Ism, Umm Amil, Makna, Wady Aynounah, Wady Scherma, Wady Tyriam; nous n'avons malheureusement pas pu visiter le premier et le dernier. Nous avons trouvé l'or, l'argent, le zinc, la galène argentifère, l'antimoine et le souffre dans le porphyre et le granit qui composent la plus grande partie de ces montagnes, dans le quartz qui forme des pitons entiers, dans les chlorites et dans la terre rouge. Personnellement nous avons constaté l'existence de

[1] J. Halévy, *Recherches bibliques*, 1895, p. 469.

métaux précieux depuis Makna jusqu'à el-Muwayléh... ». Les Maziou ont donc poussé jusque vers ces régions pour l'exploitation des ressources naturelles, et leur nom a peut-être contribué à former le nom ethnique de Madian ou Midian. Nous savons que le son palatal *dj* rendu par et (en copte ϫ) a dégénéré en *d*. Nous avons d'ailleurs sur la stèle de Nastasen[1] ce que Schäfer a surnommé les « Matojfeinde » (dans la liste où sont énumérés les ennemis du roi) et d'après Budge dans son *Dictionnaire égyptien*, p. 999 les ou qui habitent les régions de et que Schäfer place à la quatrième et troisième cataracte respectivement. Gauthier donne dans son *Dictionnaire* l'ethnique et au pluriel en disant qu'ils sont peut-être identiques aux Mâzaiou (les Madjiou).

[1] H. Schäfer, *Die Aethiopische Königsinschrift des Berliner Museums*, Leipzig, 1901, p. 41.

CHAPITRE IV.

L'ÉCRITURE PROTOSINAÏTIQUE.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau comparatif des alphabets pour qu'on puisse se rendre compte de quelques phénomènes importants :

1° L'alphabet protosinaïtique est composé d'environs vingt-trois à vingt-quatre signes (en mettant de côté les variantes si nous les acceptons comme telles).

2° Tous les signes protosinaïtiques, sauf quelques rares exceptions, ont un prototype égyptien hiéroglyphique.

3° L'écriture protosinaïtique a deux genres de rapports avec les autres alphabets archaïques : *a*) les ressemblances graphiques, et *b*) l'adaptation aux noms hébréo-phéniciens.

4° Les ressemblances graphiques rattachent le protosinaïtique au sabéen, à l'éthiopien, au méroïtique. En général, par son aspect extérieur, le protosinaïtique se rapproche du système d'écriture qu'on désigne sous le nom de « sud-sémitique » (dont il faut exclure le méroïtique).

5° L'adaptation aux noms hébréo-phéniciens rattache l'écriture protosinaïtique aux écritures sémitiques du Nord, tout particulièrement au phénicien, et probablement aussi à cette écriture proto-phénicienne qui nous est encore inconnue et qui doit nous fournir un jour la solution du problème de l'origine de l'alphabet phénicien et par conséquent de notre écriture en général. Quelques signes de l'écriture phénicienne révèlent des reminiscences lointaines d'ordre graphique du protosinaïtique.

6° Nous ne connaissons pas la phonétique protosinaïtique, et tous les essais de déchiffrement ne peuvent être que de nature hypothétique.

Le terrain pour les discussions au sujet de l'origine de l'alphabet phénicien était tout préparé par les études de François Lenormant et le vicomte de

Rougé[1] qui avaient fixé le cadre de ces recherches en établissant que l'alphabet phénicien, qui à cette époque n'était connu que par les inscriptions du sarcophage d'Eschmunʿezer[2] et de la stèle de Meša[3], était d'origine égyptienne. Cette théorie avait le grand mérite de détruire toutes les autres qui faisaient dériver le phénicien du babylonien[4], du crétois[5] et du chypriote[6]. Cette écriture phénicienne devait avoir les propriétés suivantes : ses signes devaient s'accorder acrophoniquement avec les noms hébréo-phéniciens de l'alphabet sémitique; ils devaient dériver du hiératique égyptien et lui emprunter en même temps sa valeur phonétique. La contrevaleur hiéroglyphique du prototype hiératique devait aussi être un signe égyptien alphabétique et non syllabique. H. Schäfer[7] compliqua encore ces exigeances en leur ajoutant quelques conditions caractéristiques des langues sémitiques comme par exemple le consonantisme. Mais il manquait un lien entre l'écriture phénicienne et les types égyptiens qu'on avait choisis comme prototypes, il manquait ce stade hiéroglyphique de l'écriture phénicienne qui a servi à former les signes phéniciens déjà stylisés que nous connaissons. On s'explique maintenant pourquoi les philologues se sont si rapidement laissés induire à déchiffrer les inscriptions protosinaïtiques en une langue sémitique. Les noms des caractères hébréo-phéniciens s'adaptaient à un assez grand nombre d'hiéroglyphes protosinaïtiques. Conformément aux exigences, l'égyptien avait servi de prototype à ces hiéroglyphes, et en appliquant le principe de l'acrophonie à ces phénomènes, on est arrivé à une solution qui résolvait le problème de l'origine de l'alphabet phénicien tout en lisant quelques groupes de signes qui se repètent plusieurs fois dans les inscriptions. Ces mots étant sémitiques, on a

---

[1] Vte Emmanuel de Rougé, *Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien,* 1874, où il développe aussi les idées émises par Lenormant dans son *Cours d'histoire.*

[2] L'abbé J. J. L. Bargès, *Mémoire sur le sarcophage et l'inscription funéraire d'Eschmounazar,* Paris 1856, etc.

[3] Sur la stèle de Mésa, roi de Moab, voir les travaux de Clermont-Ganneau, Ph. Berger, Nöldeke, Dussaud, etc.

[4] Delitzsch : dans *Die Entstehung des ältesten Schriftsystems,* 1897, p. 221.

[5] Arthur J. Evans, *Scripta Minoa,* I, p. 77.

[6] Franz Praetorius, *Über den Ursprung des kanaanäischen Alphabets,* 1906.

[7] H. Schäfer, *Die Vokallosigkeit des phönizischen alphabets. Gedanken zur Geschichte des Alphabets. — Zeitschrift für ägyptische Sprache,* 52. Band. 1915, p. 95-98.

essayé de compléter les phrases autant que le système le permettait. Au fait, si le protosinaïtique a jamais servi d'intermédiaire entre l'égyptien et le phénicien, ce phénomène n'a pas pu se produire d'une manière complète par un emprunt direct des formes graphiques. En effet, les signes protosinaïtiques se laissent déduire des hiéroglyphes égyptiens, mais il n'ont que des ressemblances insignifiantes avec les signes phéniciens. Il s'agit donc d'établir dans quelle mesure le phénicien a eu des rapports avec l'écriture protosinaïtique. Or si les formes des signes ne correspondent pas, nous constatons par contre qu'un certain nombre de noms hébréo-phéniciens de l'alphabet sémitique peut s'adapter aux signes protosinaïtiques. Il est donc fort probable que les noms des signes alphabétiques existaient avant la création de l'alphabet phénicien en tant que système d'écriture cursive c'est-à-dire correspondant au stade des inscriptions d'Aḥiram[1] et de Byblos[2]. Ce phénomène détruirait par le fait même le principe d'acrophonie puisque ce n'est pas la valeur phonétique qui est déduite du nom du signe, mais le signe qui est adapté au nom, et ce sont ces noms qui furent importés du Sinaï. Si donc les noms existaient avant la création de l'alphabet phénicien, nous sommes obligés de croire à l'existence d'un facteur de nature sémitique qui, connaissant l'écriture des inscriptions protosinaïtiques, aurait transporté ces noms vers le Nord. Pour représenter ce facteur, les Hébreux sortant d'Égypte, ayant eu contact avec le Sinaï, et se rendant en terre de Canaan sont tout indiqués. On n'a pas encore trouvé d'inscriptions en écriture phénicienne plus anciennes que la date de l'Exode d'Israël. Pouvons-nous réellement attribuer à l'inscription d'Aḥiram une date aussi reculée que celle de Ramsès II? Le fragment de poterie portant le cartouche de ce roi et qui fut trouvé à l'entrée de la tombe est-il un argument suffisant pour dater l'inscription? Si nous comparons l'écriture de cette inscription à celle de la stèle de Meša et si d'autre part nous tenons compte de la date des inscriptions de Ras-šamra en cunéiformes alphabétiques, il résulterait que le tombeau d'Aḥiram ne serait pas plus vieux que le xe ou xie siècle. Il est peu probable que l'usage des noms des signes ait été fait au Sinaï même, on devrait posséder dans ce cas des inscriptions hébraïques en écriture

---

[1] P. Montet, *Byblos et l'Égypte,* 1928, p. 236.

[2] M. Dunaud, *Revue biblique,* 1930, n° 3, p. 322.

phénicienne. Il est plus probable que les Hébreux aient transporté ou employé ces noms, qu'ils aient adapté l'alphabétisme à leur propre écriture qui nous est encore inconnue, si jamais elle a existé. Nous avons cependant quelques raisons de supposer que les Hébreux avaient une écriture, qu'ils connurent l'écriture protosinaïtique et que par conséquent ils en ont subi l'influence. En effet, dans ses *Études sabéennes,* J. Halévy se rapportant aux anciens auteurs arabes et tout particulièrement au *Kitab el-Eklil* d'Abou'l Hassan el-Hamdâni, cite les noms des plus anciennes écritures de l'Arabie. Ces écritures sont : «El-Mousnad, el-Wouqoufa, ez-Zaqza, el-Djewil, et Er-Rasaq». «Tantôt, dit-il, ce sont les langues et les écritures des peuples du Nord (Midianites) et de l'Est (Yâqish) transportées comme par enchantement dans les contrées les plus éloignées du Sud (Aden, Hadramaout, Mahra); tantôt les Yoqthanides sont dotés d'une langue et d'une écriture différentes de celles qui sont en usage chez les Himyarites, et cependant, de l'aveu des docteurs musulmans eux-mêmes, Yoqthanides et Hymiarites sont identiques». Il dit ailleurs : Le mot الجويل dont la signification arabe : chose agitée par le vent, ne convient pas du tout à une langue ou une écriture, et qu'il montre encore mieux son origine talmudique : les rabbins appellent «gewil» גויל les rouleaux de parchemin sur lesquels on écrit le Pentateuque». L'écriture «Djewil» est selon Halévy (d'après Hamdani) celle de Midian et de Mahra. Halévy déclare en outre que la langue «djewil» (de Mahra) diffère de l'arabe, et qu'elle a un caractère africain. Mais גְּוִיל signifie aussi[1] «pierre brute ou non taillée», probablement ces pierres sur lesquelles Moïse écrivit la loi. Or d'après l'inscription découverte à Midian par Burton, si nous voulons supposer que l'écriture protosinaïtique était celle de Midian, on arrivera peut-être un jour à la conclusion que l'écriture «Djewil» n'était autre que l'écriture protosinaïtique. Je ne veux tirer aucun argument de ces faits, mais je les mentionne uniquement pour attirer l'attention des philologues qui font des recherches dans ce domaine.

En conclusion, je crois que l'on peut maintenant se faire une idée un peu plus nette de la place qu'occupe l'écriture protosinaïtique dans l'histoire de la formation de l'écriture alphabétique et aux autres alphabets archaïques. C'est

[1] *Thesaurus Totius Hebraitatis et veteris et recentiaris,* auctore Elieser Ben Jehuda.

donc l'écriture hiéroglyphique égyptienne qui a servi de prototype général, et ce type s'est transmis dans les autres écritures par l'entremise du protosinaïtique pas dans les conditions préconisées par les théories de Lenormant et de Rougé, mais d'une manière spéciale. Ceci confirme cependant admirablement les déclarations des historiens anciens d'après lesquels les Égyptiens seraient les inventeurs de l'écriture désignée par le terme «γράμματα ἱερογλυφικά» sans aucune distinction spécifique[1], et les Phéniciens n'en seraient que les propagateurs. L'écriture protosinaïtique s'est donc propagée à travers Midian dans l'Arabie entière pour former les écritures sud-sémitiques. En effet, sur le tableau comparatif des alphabets, quinze à dix-huit signes du sabéen se laissent déduire du protosinaïtique, et dans le Nord, par contre, les prototypes se sont propagés par la transmission des noms hébréo-phéniciens aux signes qui furent plus tard appelés cadméens et pélasgiens, introduits en Phénicie par un facteur inconnu, que je suppose être les Hébreux. Ces noms existaient donc dans la langue hébraïque du Pentateuque avant même la création de l'écriture phénicienne. Il serait prématuré de se prononcer sur la formation de l'écriture cunéiforme alphabétique de Ras-šamra qui fut probablement produite dans les écoles de scribes. Ces scribes étaient auparavant aussi habitués à l'écriture cunéiforme qui était même une écriture officielle comme le prouve la correspondance de Tell el-Amarna. Il se peut que la formation de l'écriture de Ras-šamra ne soit pas indépendante de la formation des caractères phéniciens, les deux systèmes auraient peut-être hérité l'alphabétisme importé du Sinaï. Les noms hébréo-phéniciens qui peuvent s'adapter à des signes protosinaïtiques sont au nombre d'environ quatorze. Le tesson de Gézer[2], qui semble faire une brèche dans la suite chronologique établie par ma théorie, est probablement un dérivé du protosinaïtique qui ne serait pas antérieur au début du Nouvel Empire égyptien c'est-à-dire environ 1500 avant J.-C.

Si les rapports qui existent entre les écritures protosinaïtique et phénicienne consistent seulement dans la correspondance des noms avec la valeur idéographique il n'en est pas de même pour la correspondance avec valeurs

[1] Hérodote, 5, 58, etc.

[2] W. R. Taylor, *Journal of the Palestine Oriental Society,* 1930, vol. X, n° 1.

phonétiques. Ceci constituerait une des nombreuses preuves que les inscriptions protosinaïtiques ne sont pas rédigées en langue sémitique. Il serait impossible d'admettre avec Butin que quelques signes syllabiques égyptiens aient été employés par des Sémites en empruntant même leur valeur phonétique originale, pour arriver à certaines lectures comme il l'a fait pour les signes 𓅡 *ba* et 𓅣 *benou* [1]. Il semble bien plus logique que des Maziou aient fait usage d'une langue fortement influencée par l'Égyptien et par conséquent pleine d'égyptianismes comme nous l'avons déjà constaté pour le culte.

Les trente neuf inscriptions protosinaïtiques trouvées à Wady Maghara, Serabit el-Khadem, Gézer, Tell el-Hesi (?), et Midian ont fourni jusqu'à présent trois cent quatre-vingt-quinze signes (comprenant les fragments de signes et les traces) qu'on peut répartir en trente et un groupes desquels il faudrait encore déduire le nombre des variantes qui peut s'élever à environ huit ou neuf. Le nombre des caractères protosinaïtiques varie donc entre vingt-deux et trente et un pour le moment; de nouveaux signes viendront peut-être s'ajouter un jour à ceux que nous connaissons déjà.

Quelques sémitisants comme Grimme [2] et Zoller [3] ont voulu faire dériver les signes sinaïtiques du hiératique égyptien, sans toutefois leur faire conserver la valeur phonétique de ces prototypes. Par contre ils ont essayé de faire correspondre la valeur idéographique des prototypes hiératiques en question, avec les noms des caractères alphabétiques phéniciens, pour se conformer au principe de l'acrophonie. Dans la table des alphabets que Grimme publia en 1929, il y a en outre ce qu'il appelle des «Ligaturen» [4], et plusieurs signes dont l'existence sur les pierres n'a pas pu être vérifiée, comme les signes pour *daleth, waw, heth* (haut), *yod* (lamam), Pae. Ces signes appartiennent aux premiers résultats que Grimme obtint en travaillant sur les photographies des inscriptions. D'autre part, l'identité entre quelques-uns des noms hébréo-phéniciens et la valeur idéographique des signes hiératiques correspondants

(1) R. F. Butin, *Serabil expedition of 1930. Harward Theological Review*, XXV, n° 2, 1932, p. 197.

(2) H. Grimme, *Die Altsinaitischen Buchstabeninschriften*, 1929, p. 17-18.

(3) I. Zoller, *Studi sull'alfabeto*, Roma, *Rivista di Antropologia*, vol. XXVIII, p. 6.

(4) H. Grimme, *op. cit.*, p. 14.

que Grimme a voulu établir, est souvent douteuse, comme par exemple [1] : *Beth II* = Palast (palais), *Gîmel* = Beamtenschaft (la confrérie des prêtres), *Waw* = Knauf (bouton), *Zayin* = Zierstab (bâton décoratif), *Heth* = Lotus, *Teth* = Laubgrün (vert de feuillage), *Yod I* = Seth (la Basse-Égypte), *Yod II* = papyrus (la Haute-Égypte), *Lamed* = horizon, *Koph* = Hohler Bauch (ventre creux), *Kaph* Wasserpflanze von Oberägypten (plante représentant la Haute-Égypte), *Schin* = Holz-Rute (verge de bois), *Taw* = Lebenszeichen (signe de la vie).

I. Zoller [2] a un peu amélioré les résultats de Grimme en établissant *Yod* = braccio (le bras), *Kaph* = mano (la main), etc. Mais l'erreur capitale n'était pas dans ces détails, elle était dans le point de départ en prenant le hiératique pour origine première des signes protosinaïtiques.

Bien plus satisfaisants furent les résultats obtenus par ceux qui ont considéré l'égyptien hiéroglyphique comme prototype. C'est A. H. Gardiner [3] qui était le premier à reconnaître la grande propriété d'un certain nombre de signes protosinaïtiques dont la valeur idéographique correspondait à quelques noms phéniciens. Il avait établi les équivalents ci-haut (fig. 14). Gardiner

Fig. 14.

(1) H. Grimme, *Die Altsinaitischen Buchstabeninschriften*, 1929, pl. I, *Die Buchstabenformen*.

(2) I. Zoller, *op. cit.*, p. 6.

(3) A. H. Gardiner, *The origin of the semitic alphabet. Journal of Egyptian Archaeology*, III, 1916.

crut alors avoir trouvé ce qu'il appelait le «missing link» entre l'écriture phénicienne et son prototype égyptien, confirmant ainsi toutes les théories précédentes.

K. Sethe[1] n'apporta que très peu de modifications aux résultats obtenus par Gardiner. Il s'appliqua surtout à établir les nuances des laryngales sémitiques d'après les différentes poses du signe 𓀠.

Le premier alphabet complet est donné par Butin[2] qui fut en même temps le premier à pouvoir collationner les signes sur les originaux. Il commence à s'écarter des noms hébréo-phéniciens pour deux signes en donnant חבל pour ḥeth et naḥas pour noun. Son alphabet compte trente-deux signes comprenant une quantité de signes douteux. L'alphabet publié par M. Sprengling[3] s'écarte encore davantage des noms hébréo-phéniciens en donnant des noms arabes comme : «*gabīʿ* = calyx, *dardar* = thorn, bush, *hallēl* = the hallelujah manikin, *zaza* = sticks, *ḥtl* = swaddled puppet or bundle for a pack to be carried on the back, *jad* = hand, *kāfīs* = frame, *lajjah* = a simple loop of rope, *majim* = water, *naḥas* = snake, *samak* = fish, *peʿah* = corner redoubt, *ṣammīm* = snare or *ṣerōr* = the bedouin's pouch, *qāw* = measuring line in loops». Ces innovations introduites par Sprengling sont naturellement faites pour s'adapter au cadre créé par sa théorie d'après laquelle les inscriptions sont dues aux *Seʿirim* en protoarabe.

Enfin Cowley[4] a encore émis une dernière hypothèse d'après laquelle le protosinaïtique pourrait contenir des signes déterminatifs muets, ce qui est très possible, il admet aussi que certains noms de signes alphabétiques peuvent avoir subi des modifications avant d'être arrivés à l'état simplifié que nous leur connaissons dans l'alphabet hébréo-phénicien. En 1932 j'ai essayé[5] de pousser un peu plus loin les rapports qui existent entre le phénicien et le protosinaïtique, à savoir si à part les noms des signes, on ne pourrait pas reconnaître dans ces mêmes signes une reminiscence du protosinaïtique, ce qui admettrait encore entre ces deux écritures un autre stade inconnu encore, que l'on pourrait appeler protophénicien ou post-sinaïtique. Nous trouvons en effet dans le protosinaïtique une dizaine de signes qui ressemblent assez vaguement aux signes phéniciens qui portent les noms correspondants à la valeur idéographique, comme par exemple (fig. 15) :

Les types phéniciens ont naturellement été choisis dans les inscriptions les plus archaïques connues à ce jour. Il ressort de cette comparaison qu'il existe entre divers alphabets anciens des relations soutenues par une dizaine de signes dont l'origine remonte peut-être à une source inconnue.

Mais les nouvelles inscriptions de 1930 nous apportent de nouveaux signes qui sont susceptibles de modifier les résultats précédents. Grâce à ces nouvelles découvertes nous savons au moins aujourd'hui dans quelle direction nous devons diriger nos recherches. Puisque les auteurs des inscriptions sont de race ḥamitique, il se peut que la langue soit aussi ḥamitique, peut-être même très proche du méroïtique. Mais nous avons aussi le phénomène très curieux de quelques peuples de race ḥamitique parlant une langue sémitique, ou sémito-ḥamitique. Nous devrons donc toujours avoir ces deux possibilités en vue, malgré que les résultats obtenus par cette méthode soient différents. Il en sera ainsi du déchiffrement des inscriptions protosinaïtiques et de tout le problème en général. Mais avant d'aborder les essais de déchiffrement, il importe avant tout de procéder à une étude analytique des signes qui composent l'alphabet protosinaïtique :

Aleph = … = …
Beth = … = …
Hé = … = …
Zayine = … = …
ʿayine = … = …
Lamed = … = …
Kaph = … = …
Mem = … = …
Noun = … = …
Resh = … = …
Shin = … = …
Taw = … = …

Fig. 15.

I. Tête de taureau ou de bœuf. Ce signe existe vingt-six fois dans les inscriptions. Butin ne l'a rencontré que dix-sept fois plus six spécimens plus ou

[1] K. Sethe, *Die neuentdeckte Sinaischrift und die Entstehung der Semitischen Schrift. Nachrichten der Göttinger Gesellschaft der Wissenschaften*, 1917.

[2] R. F. Butin, *The Serabit inscriptions. Harvard Theological Review*, 1928.

[3] M. Sprengling, *The alphabet, its rise and development from the Sinai inscriptions*, Chicago, 1931.

[4] A. Cowley, *The Sinaitic inscriptions. Journal of Egyptian Archaeology*, XV, Nov., p. 200-218.

[5] J. Leibovitch, *Formation probable de quelques signes alphabétiques. Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, 1932, t. XXXII, p. 83.

moins douteux. Comme pour tous les signes il n'en a mentionné dans son tableau que quelques types seulement. Sur les vingt-six signes mentionnés dans ma paléographie, ceux qui appartiennent aux n°s 349, 363 (?) et 359 ont une narine visible. A l'exception des types appartenant au n° 363 tous les autres signes ont une tête de forme triangulaire ressemblant au prototype égyptien . Sept signes ont l'oreille; les cornes adoptent généralement des formes variées, dont plusieurs ressemblent aux cornes employées dans les signes *aleph* phéniciens. Les signes ou parties de signes marqués au pointillé indiquent qu'il y a des traces visibles qui laissent deviner la forme de la tête de bœuf excepté pour le n° 368 qui est reconstruit sur la base d'une comparaison de l'inscription entière avec celle du n° 358.

Le même signe existe en méroïtique hiéroglyphique où il a la valeur *é*. En phénicien le nom αλφ ou αλεφ dérivé de אלוף (taureau et aussi chef ou officier[1] comme en égyptien le signe qui désigne la puissance du roi ou d'un dieu) convient admirablement au signe protosinaïtique; mais la forme du *aleph* phénicien ne se laisse pas déduire de la tête de taureau; elle est composée d'une haste verticale et deux cornes appliquées latéralement qui sont peut-être les restes d'un stade hiéroglyphique antérieur. Le type des inscriptions sud-sémitiques se laisse plus facilement rapprocher du protosinaïtique et de son prototype égyptien. Comme la plupart des signes sud-sémitiques il se caractérise par une tendance vers la symétrie et surtout vers les formes rectangulaires. Le rectangle du *aleph* surmonté de deux petites cornes, comme pour le thamoudéen et l'*aleph* minéo-sabéen avec une forme plus raccourcie de ces deux traits, privés de la ligne de la base, laissent entrevoir la tête de taureau ou de bœuf qui lui a probablement servi de prototype. La même forme s'est conservée dans l'écriture amharique. Dans le cunéiforme de Ras-šamra une seule variante de l'*aleph* se laisse rapprocher du sud-sémitique ou du protosinaïtique, c'est le comme l'a déjà remarqué Olmstead[2].

---

[1] *Gen.*, XXXVI, 15; *Ex.*, XV, 15 (officier) et *Jr.*, XI, 19; *Ps.*, CXLIV, 14 (taureau).

[2] A. T. Olmstead, *Excursus on the cuneiform Alphabet of Ras Shamra and its relation to the Sinaitic inscriptions*, dans Sprengling, *The alphabet*, p. 58.

II-VIII. Butin et Sprengling voient dans tous ces signes la représentation d'une habitation et les transcrivent par *beth* à l'exception : du n° V que Butin et Barrois ne reconnaissent pas, mais qui est pourtant admis par Sprengling, du VII et du VIII qui appartiennent à l'inscription de Midian. Butin[1] a groupé ces signes au nombre de trente, avec certitude et six, avec doute. Le signe II se rencontre seize fois dans les inscriptions, III vingt-neuf fois, IV neuf fois, V trois fois, VI deux ou trois fois, VII deux fois, VIII une seule fois, formant un total de soixante-deux ou soixante-trois signes.

Le type II représente exactement une table d'offrandes. Cette supposition est appuyée par Butin qui l'abandonne cependant à cause de son emploi dans le groupe Baʿalet. Cet usage du signe le fait pencher en faveur de l'idée d'habitation, ce qui est d'ailleurs très logique. Sprengling[2] repousse l'idée de la table d'offrandes parce qu'il ne croit pas à une forme spéciale de cet objet qui est en effet représenté de différentes manières, surtout en Égypte. Ceci ne m'empêche pas pourtant d'être intrigué par le fait que les signes groupés sous le n° II ont la forme d'une table d'offrandes comme elles furent employées aux basses époques pour les épitaphes funéraires méroïtiques. Il y en a même qui portent des légendes hiéroglyphiques c'est-à-dire qui sont probablement plus anciennes que celles qui portent la légende démotique. Nous devons cependant nous rendre à l'argument de Butin et admettre que II est une variante de plusieurs autres signes qui ont servi à écrire le groupe . Une seule fois il semble que le signe ait été employé, mais renversé (voir l'inscription n° 367). L'idée de l'habitation nous est d'ailleurs confirmée par le type reproduit par M. F. Bisson de la Roque provenant du Wassif (voir *Voyage au Djebel Shaib*).

En conclusion on pourrait supposer que les auteurs des inscriptions protosinaïtiques se sont appliqués à représenter dans leur alphabet tous les types d'habitation en usage chez eux.

Le type III est formé par un carré ou quelquefois par un quadrilatère allongé comme un rectangle (ex. n° 356). Ceci me fait soupçonner que les deux carrés

---

[1] R. F. Butin, *Harv. Theol. Rev.*, 1932, p. 140.

[2] M. Sprengling, *The alphabet*, p. 4.

consécutifs du n° 351 séparés par une cassure assez large pourraient être le signe ▯ au lieu de ⌸, pour compléter le groupe 𓈖𓂓𓆰□𓎛𓅱+ que nous connaissons déjà.

Le signe n° IV est formé par un carré ayant une ouverture à l'un des deux angles inférieurs. J'ai inclus dans cette catégorie le spécimen du n° 346 *b* qui pourrait aussi appartenir au n° XXIII, et celui du n° 367 qui est probablement un ⊏⊐ renversé. Ceci confirme enfin la petite étude paléographique beaucoup plus tardive faite par Schäfer [1] sur la stèle éthiopienne du Musée de Berlin, où ■ = ⊓ = ⊏⊐.

Le type n° V n'est autre que l'hiéroglyphe égyptien ⊓, que Butin et Barrois n'ont pas voulu admettre. Il est pourtant assez visible sur l'inscription n° 367 où Butin le prend pour ▬. Après avoir bien examiné toutes les inscriptions, je crois pouvoir déclarer que le signe ▬ qui pourtant caractérise la plupart des écritures sémitiques du Sud et du Nord, n'existe pas en protosinaïtique. *Ce phénomène est par lui-même très éloquent.* Le n° VI est un type de signe connu aussi dans les inscriptions égyptiennes du Sinaï, et quant aux n°s VII et VIII, on ne peut pas encore préciser leur nature ni leur emploi. Le n° VIII est le signe égyptien ⊓ pour *mr* = habitation. C'est ce qui m'a induit à le classer parmi les variantes du prototype probable qui serait ⊏⊐.

D'après la grande variété d'habitations représentées dans l'écriture protosinaïtique, on est obligé d'avouer que ceux qui en furent les inventeurs devaient être des spécialistes dans l'écriture égyptienne, ce qui est peu probable d'après ce que nous connaissons des Maziou et de leurs occupations. Il est donc plus probable que les auteurs des inscriptions aient pris pour modèle leurs propres habitations et pas celles qui leur furent fournies par l'écriture égyptienne.

En méroïtique hiéroglyphique nous avons le signe ⊞ = *p*, ⊟, ○□ = *r*, ⌗ = *s* et ⊓ = *te*. Le signe ⊞ a pour variante ⧈, et ⊟ a la variante ■. Le type protosinaïtique n° VII ⊟ se rapprocherait du méroïtique ⊞ s'il avait encore un trait vertical au milieu.

[1] H. Schäfer, *Die Aethiopische Königsinschrift des Berl. Mus.*, p. 159.

Dans le domaine des écritures sémitiques le nom *beth* = maison s'adapte à merveille aux signes protosinaïtiques II à VIII et la forme graphique du phénicien se laisse peut-être déduire du signe ⊡ si nous le redressons et rectifions un peu le trait du milieu. Quant aux écritures sud-sémitiques, nous y retrouvons la forme rectangulaire connue dans l'écriture protosinaïtique, avec le trait à la base en moins comme pour le *aleph*. Dans l'écriture cunéiforme de Ras-šamra de même, le *beth* laisse entrevoir la forme rectangulaire qui s'accorde si bien avec l'idée de maison.

IX, X. Ces signes représentent un angle formé par deux lignes simples qui se rencontrent presque perpendiculairement (IX) et deux lignes doubles affectant la même position (X). Avant que les nouvelles inscriptions ne fussent connues, je ne pouvais pas croire que le type IX existait réellement, et je classais à l'origine le type du n° 346 *a* dans la catégorie XVII [1] prévoyant par ce fait la lecture que Sprengling a donnée : ז לםללם qui semblait en effet très logique. Mais j'attendais une meilleure solution pour l'explication de ce signe, et surtout une confirmation. J'avais admis le classement primitif parce que le spécimen du n° 346 *a* constituerait un signe unique en son genre, si je le prenais pour un *guimel* et d'autre part les traces qui l'entourent me portèrent à faire une supposition très légitime. Mais aujourd'hui, l'inscription n° 367 nous apporte un nouveau spécimen du type IX, et je pense qu'il serait peut-être logique de faire dériver le signe ∟ ainsi que le ⌐⊔ du ⌋ (*b*) égyptien. En méroïtique nous avons un exemple de cet usage où ⌐⊔ a été employé pour ⌋ [2]. Butin traduit le signe sinaïtique par «corner» (?), boomerang (?), axe (?); son allusion à l'interprétation de Salomon Ganz pour l'origine du signe et du nom hébréo-phénicien *guimel* est très intéressante, mais elle s'adapte seulement au phénicien [3]. Remarquons en effet que dans l'écriture phénicienne archaïque « ∧ » et même dans son développement ultérieur « ⌈ » l'angle se trouve toujours à la partie supérieure, contrairement au protosinaïtique dont l'angle se trouve à la partie inférieure. Dans ce cas le nom *guimel* pourrait peut-être s'adapter au signe protosinaïtique mais ce serait alors

[1] J. Leibovitch, *Die Petrie'schen Sinaischriftdenkmäler. Z. D. M. G.*, 1930, pl. XV.
[2] Garstang, Griffith and Sayce, *Meroe, the City of the Ethiopians*, 1911.
[3] R. F. Butin, *Harv. Theol. Rev.*, 1932, p. 141.

le nom sémitique qui aurait été transporté vers le Nord par le facteur inconnu et qui aurait donné naissance au signe phénicien.

Les *guimels* des écritures sud-sémitiques semblent dériver du phénicien, portant tous l'angle à la partie supérieure « ꓶ ». Il y a cependant quelques exceptions dans les inscriptions liḥyaniques et thamoudéennes qui sont écrites à la manière des inscriptions protosinaïtiques. Le type de Ras-šamra se rapproche du phénicien parce que « Y » est écrit de haut en bas [1].

Sprengling [2] ne croit pas à l'existence de *guimel* dans l'écriture protosinaïtique, il donne le son *g* provenant de *gabīʿ* = calyx. Quant au signe « ⟆ » il y voit les deux bras du dieu Upwawet [3] en se basant sur une comparaison entre la ligne *b* du n° 353 et le n° 355. Je propose donc pour le type IX et X de l'alphabet protosinaïtique qui se rencontrent, le premier deux fois et le second, six fois, une origine égyptienne ayant pour prototype le signe égyptien « ⌋ », qui représente le pied.

XI. Ce signe dérive visiblement de l'égyptien 𓀠 qui représente l'homme aux bras levés. Sprengling maintient encore que c'est le « hallelujah manikin » tandis que Butin [4] admet que ce signe représente une personne dans une pose de prière. J'ajouterai à cela une nuance plus précise que j'ai déjà mentionnée en proposant pour ce signe la pose d'un acte d'adoration qui est rendue par le mot 𓎛𓏏𓊪𓅱 (...) *ḥtpw*, qui accompagne cette même pose sur un petit sarcophage de serpent au Musée de Berlin [5]. J'ai aussi mentionné le לטב ...מכודי représenté par un homme aux bras levés accompagnant une inscription nabatéenne au Sinaï [6]. Mais ces documents sont



Fig. 16.

(1) Ch. Virolleaud, *2e campagne de fouilles à Ras-Shamra*, 1931, p. 194.
(2) M. Sprengling, *The alphabet*, p. 49 et 55.
(3) M. Sprengling, *op. cit.*, p. 34 et 37.
(4) R. F. Butin, *Harv. Theol. Review*, p. 142.
(5) H. Schäfer, *Das Schlangensärgchen Nr. 7232 der Berliner Ägyptischen Sammlung*. *Z. Ä. S.*, 1926, 62. Band, p. 41.
(6) Levy, *Über die nabath. Inschriften v. Petra, Hauran, und der Sinai-Halbinsel*. *Z. D. M. G.*, 1860. Band 14, p. 474.

de basse époque, et ne peuvent pas s'adapter à la XVIIIe dynastie. Nous avons par contre la même pose dans une représentation d'Isis sur un sarcophage de la XVIIIe dynastie, trouvé au cimetière des Hyksos à Tell el-Yahudieh [1]. Mais ici encore il s'agit de la lamentation d'Isis et la pose est probablement due au fait que le signe 𓀠 était un déterminatif pour le deuil, les plaintes au moment des enterrements : 𓇋𓅱𓀠, 𓉔𓀠, etc., tout comme il déterminait aussi les cris d'allégresse, les exclamations de joie, etc. Cette pose était sûrement connue au Sinaï comme étant celle d'une prière ou d'un acte d'adoration, car on y priait probablement en plein air, et ceci se rapporte aussi aux ouvriers dans les mines de l'Etbaï.

Butin [2] rencontre le signe XI douze fois, et quelquefois douteusement. Ma paléographie le mentionne quinze fois, y compris le type de Midian. Le 𓀠 du Sinaï s'écrit quelquefois sans tête, les pieds ne sont pas toujours disposés de la même manière, et en celà il se rapproche des signes qui rendent les gutturales dans les écritures sud-sémitiques. Le type de l'inscription n° 358 est renversé pour des causes inconnues, celui du n° 375 ressemble beaucoup au signe méroïtique démotique ⅃ qui présente un phénomène assez curieux. Dans les textes archaïques il est souvent initial, il se rattache souvent à ||| (*i*) pour former le son *yi*. Il se rattache alors de la manière suivante ⅃|||. Sa valeur phonétique habituelle est *i*, et il correspond au signe méroïtique hiéroglyphique 𓀠. Il est peu probable que les différentes poses des pieds dans le signe protosinaïtique n° XI aient des nuances phonétiques laryngales, comme le suppose Sethe, en se basant sur les écritures sud-sémitiques, car nous avons ce signe employé dans plusieurs groupes de signes identiques et écrit de différentes manières.

Le type de Midian nous rappelle le ה thamoudéen qui s'écrit surtout ᚂ et aussi ∃, Ε en safaïtique ⋂, Ш, ∈, ∋, et aussi ⋀, V, >, <, la forme pointue, en liḥyanique ⋀. Le type de l'écriture minéo-sabéenne se rapproche davantage du protosinaïtique Ψ avec la nuance ה = Ψ. Ce type

(1) Fl. Petrie, *Hyksos and Israelite Cities*, pl. XIV *a*, p. 17.
(2) R. F. Butin, *Harvard Theol. Rev.*, p. 142.

s'est conservé dans l'amharique. Il est intéressant de noter que la valeur phonétique de tous ces différents types des écritures sud-sémitiques est la même que celle de l'hiéroglyphe égyptien. Le type de Midian s'est aussi conservé dans les écritures nord-sémitiques. Nous le retrouvons dans le phénicien et plus tard. La haste verticale dépasse toujours le troisième trait horizontal, et il se peut que ce signe soit la représentation de la partie supérieure de. Le signe phénicien est devenu en grec et en étrusque et puis et les trois traits horizontaux sont presque toujours dirigés dans le sens de l'écriture. Cet usage s'adapte au sens que j'ai déjà donné au nom hébréo-phénicien הא qui signifie d'après *Gen.*, 47, 23 et d'après Révillout[1] : «voici». Le *hé* de l'alphabet de Ras-šamra ressemble aussi au signe phénicien, il est composé de trois traits horizontaux.

XII. Ce signe est composé de deux traits horizontaux tantôt parallèles et tantôt convergents. Cette deuxième forme, ainsi que celle du n° 351 où une partie du trait vertical du milieu est encore visible, rapprochent ce signe de l'égyptien *mr.* Mais on ne peut pas affirmer définitivement que le signe protosinaïtique est comme le fait Lindblom dans son *Étude sur l'origine de l'alphabet.* On rencontre ce signe vingt-trois fois y compris le type de Midian. Ce dernier rappelle le *zayine* phénicien archaïque, tel qu'on le voit sur l'ostracon de Beth-shemesh[2]. Pour rechercher de quel signe égyptien on pourrait déduire le n° XII protosinaïtique, il serait utile de rappeler ici quelques lignes de Brugsch extraites de son *Essai de déchiffrement des inscriptions méroïtiques*[3] :

«Dass in der ägyptischen Gestalt ein Fehler verborgen ist, scheint mir auf der Hand zu liegen denn Verbindungen wie und sind nichts mehr als ägyptisch und eine Verschreibung von an der Stelle von *mr*, anzunehmen, dagegen spricht der Umstand, dass soweit ich ersehen habe, in den ägyptisch-äthiopischen Texten allenthalben die Form von statt vorherrscht».

---

[1] Eug. Révillout, *Le syllabaire démotique,* Paris, 1912, p. 173.

[2] *Revue biblique,* 1930, p. 401.

[3] H. Brugsch, *Entzifferung der Meroitischen Schriftdenkmäler,* 1877, p. 7.

Le signe protosinaïtique pourrait donc bien n'être que le signe, employé dans les textes méroïtiques pour l'égyptien.

Le nom hébréo-phénicien qu'on adapte généralement au n° XII protosinaïtique est *zayine,* auquel Cowley[1] a donné une explication très intéressante. Il croit que ce signe s'appelait זאין avant son introduction dans l'alphabet grec (2 twigs?). Il devint alors ζῆτα (זית) = *an olive tree.* Mais ces suppositions se rapportent uniquement au nom du signe. Dans les écritures sud-sémitiques ce signe se rapproche du thamoudéen (comme notre type de Midian), qui s'écrit aussi, il se rapproche aussi du liḥyanique, et du minéo-sabéen qui comme dans le protosinaïtique est souvent initial et représente le pronom démonstratif ז[2] et se lit ذو.

Je reviens encore une fois sur le fait que j'avais signalé déjà, que l'alphabet libyque possède un signe qui se lit «ou» et qui est employé très souvent dans les inscriptions libyques dans le sens : «fils de»[3]. Ce phénomène n'est pas négligeable, car bien souvent nous rencontrons ce signe au début d'une ligne d'inscription protosinaïtique accompagnée d'une autre ligne. Dautre part, la race berbère est représentée dans diverses régions du continent africain.

Le *zayine* de l'alphabet de Ras-šamra ne ressemble ni au phénicien ni au sinaïtique, il se distingue du *guimel* seulement par une double tête. Il est très intéressant de remarquer que l'alphabet de l'inscription énigmatique de Byblos n'a aucun semblable au type phénicien, mais il possède le signe qui ressemble fort au égyptien et au protosinaïtique.

XIII. Butin[4] appelle ce signe «twisted thread or cord» (?) et il en compte quatre ou cinq spécimens. J'en ai rencontré neuf. Butin déduit la valeur

---

[1] A. Cowley, *The Sinaitic Inscriptions. J. E. A.,* 1929, p. 218.

[2] J. Halévy, *Études sabéennes. Journal asiatique,* 1873. (Joint aux verbes sert de pronom relatif. Devant les noms : préposition et se traduit par «de». Osiander a comparé le rôle de ז à н éthiopien et dit qu'en hébreu אֲשֶׁר ou שֶׁ «relatif» a le même sens.)

[3] Gust. Mercier, *La langue libyenne et la toponymie antique de l'Afrique du Nord. Journal Asiatique,* 1924, p. 230, t. CCV.

[4] R. F. Butin, *Harv. Theol. Rev.,* 1932, p. 143.

phonétique de ce signe de sa valeur idéographique, et donne au signe le nom de *ḥayt* en hébreu חוט pour pouvoir en retirer la valeur *ḥ* ou *ḫ*. Sprengling[1] appelle ce signe *ḫtl* ou «swaddled puppet or bundle for a pack to be carried on the back». Si ce signe dérive de l'égyptien 𓎛, nous ne pouvons pas encore nous prononcer sur sa valeur phonétique. La seule chose que nous pourrions supposer, sans toutefois l'admettre, serait celle d'un emprunt de la valeur phonétique égyptienne. Aucun nom ni signe peut lui être adapté en phénicien.

Le signe 𓎛 n'apparaît que très rarement dans les inscriptions méroïtiques et il n'est pas inclus par Griffith dans l'alphabet méroïtique hiéroglyphique. Mais comme on l'a déjà fait observer, le XIII protosinaïtique n'a pas trois boucles comme le 𓎛 mais deux seulement et se rapproche plutôt du signe 𓐍 *mḥ* qui a aussi deux boucles. Le spécimen du n° 353 ressemble au 𓎛 *ouaḥ* par sa boucle supérieure, il en est de même du n° 361.

Dans l'inscription énigmatique de Byblos nous trouvons le signe qui ressemble au protosinaïtique et plus exactement au *bnr* égyptien. Nous y retrouvons les deux boucles au lieu de trois. Le nom hébréo-phénicien du signe qu'on a voulu généralement adapter à ce signe est *ḥet* et puisqu'on n'a pu en tirer aucun rapport, on a cherché à donner au signe protosinaïtique un nom qui puisse rendre l'idée de «corde» et qui en même temps commence avec la valeur phonétique laryngale *ḥ*. Dans l'alphabet de Ras-šamra, nous avons deux variantes pour rendre les nuances de ce son, pour *ḥ*, et pour *ḫ*. Sprengling a donné pour correspondre à et à . Ce rapprochement serait heureux s'il pouvait se confirmer.

XIV. Ce signe est formé par deux petits cercles tangents, de diamètre différent, que Butin appelle «noose, halter or lasso (?)» et Sprengling «ṣammīm, snare or serōr, the Bedouin's pouch». Butin lui donne la valeur de *tsadé* parce que ce signe ressemble au thamoudéen , qui s'écrit aussi . Or je ne vois aucune ressemblance entre ces deux signes, et quant à dériver le nom

[1] M. Sprengling, *The Alphabet*, p. 49.

tsadé (צ) de צדה (*Ex.*, 21, 13; *I. Sam.*, 24, 11) parce que le signe s'appelle *ṣaday* ou *ṣadāy* en éthiopien et qu'en grec nous avons σαδη, τιαδη je trouve que cette interprétation est un peu forcée. J'ai déjà démontré[1] que le nom hébréo-phénicien *tsadé* (qui n'a rien à voir avec notre signe protosinaïtique n° XIV) ne peut pas se détacher de l'idée de la chasse, vu que le signe phénicien (et Byblos) rappelle l'idée d'un instrument de chasse ou de pêche (hameçon peut-être?) et que le nom dérive probablement de *Ṣidon* ou *Ṣidoni* (un Sidonien) qui étaient de grands amateurs de chasse et de pêche (M. N. Giron m'a suggéré le nom *Ṣid* (le dieu) comme origine probable du mot *tsadé*).

Revenant à notre signe protosinaïtique, que j'ai rencontré six fois (y compris Midian), dont une seule fois douteusement dans l'inscription n° 376, j'ai déjà signalé que ce signe ressemble au genre d'habitation que M. Bisson de la Roque a trouvé au Djebel Shaïb. Il ne serait pas étonnant de le voir associé avec 𓉐 *pr* pour former ou comme dans le n° 369, et c'est ce qui me fait douter que ce fragment d'inscription n'est peut-être pas de l'égyptien pur. Le type du n° 351 ressemble par sa forme au signe égyptien qui s'écrit aussi . Dans le signe combiné du n° 369, la forme de ressemble bien à notre signe protosinaïtique par l'ampleur donnée aux deux boucles qui composent le signe. On pourrait donc croire que ce signe dérive de l'égyptien . Il n'existe pas en méroïtique proprement dit, mais Brugsch[2] a démontré qu'il a dégénéré en = *ū*, *ō* par l'interprétation de = qui a son origine dans , , *ur-ā*, *ur-ō*, en copte ⲟⲩⲣⲟ = roi, ce mot qui selon les données de Lepsius et Reinisch a donné la contre-valeur pour «le Nil» dans la langue nubienne, *auri-ā* ou *'uir-ō*, le grand fleuve.

Malgré le grand espace de temps qui le sépare du méroïtique, le signe protosinaïtique pourrait donc être un signe abrégé de l'égyptien qui serait le passage de à . De *ā*, la valeur phonétique serait passée à *ō* et *ū*, ce qui explique que dans l'écriture minéo-sabéenne nous avons le signe qui s'écrit aussi , avec la valeur de ו *vav*. C'est avec ce signe qu'on pourrait

[1] J. Leibovitch, *Formation probable de quelques signes alphabétiques*, 1932, p. 95.
[2] H. Brugsch, *Entzifferung der meroitischen Schriftdenkmäler*, p. 47-48.

rapprocher le phénicien que nous retrouvons dans l'alphabet de Byblos et de même dans celui de Ras-šamra . Dans les écritures sud-sémitiques nous avons : lihyanique , , , safaïtique, , , et en éthiopien toujours avec la valeur phonétique ו *w*.

XV, XVI. Ce signe représente l'œil ou la bouche sous diverses formes. On le rencontre vingt-neuf fois dont une ou deux douteusement, il est écrit avec la pupille comme l'égyptien *ar·t* = l'œil, d'autres fois sans pupille et alors il se confond avec l'égyptien *r'* = la bouche. Le n° 348 est un spécimen unique pourvu de sourcils. Mais la prononciation de tous ces signes devait être la même car nous les retrouvons dans les mêmes groupes de signes.

Le type du n° 346 *b*, 346 *a* (incomplet mais reconstruit d'après le précédent) et 349 sont pourvus d'un petit trait à la partie supérieure et peut-être de deux petits traits parallèles et obliques à l'intérieur (comme on est porté à le croire d'après le n° 349). Ce signe peut ne pas être une variante du précédent, et c'est pour cette raison que je l'ai classé sous le n° XVI.

En méroïtique nous avons les signes suivants : , = *ḫ* d'après Griffith; Brugsch donne aussi les variantes , = χ. Le nom hébréo-phénicien qui s'adapte à ce signe est עין *'ayine;* mais graphiquement on ne peut établir aucun rapport avec le phénicien qui s'écrit ◯ et qui peut avoir d'autres significations tout en conservant le nom *'ayine.* Le thamoudéen, lihyanique et sabéen se déduisent du phénicien phonétiquement et graphiquement. Ils représentent tous la pupille de l'œil qui a été séparée de l'œil, peut-être pour différencier ce signe de פה la bouche. Il est en effet assez curieux de constater que le protosinaïtique : = *r'* égyptien, est la forme arrondie de ◇ ou ◇ comme en sabéen. Le signe protosinaïtique n'a pas une position déterminée, il s'écrit horizontalement ou verticalement selon le besoin des circonstances. Le type de Ras-šamra ne s'éloigne pas de la conception phénicienne de l'œil, il s'écrit ◁ parce que les matériaux qui servaient à écrire les signes cunéiformes ne permettaient pas de tracer un cercle.

Le protosinaïtique XV renferme donc les deux conceptions, l'œil et la bouche, tout en conservant la même prononciation. Cette dernière ne pouvait

donc pas être sémitique, elle pouvait à la rigueur emprunter le son *r* de l'égyptien ou *ḫ* du méroïtique.

XVII. Ce signe est composé d'une haste surmontée d'une boucle. Butin le rencontre une trentaine de fois, tandis que ma paléographie le compte trente-sept fois. Butin [1] lui attribue la valeur idéographique de « coil of rope » (?), « crook (?) ». Pour la première valeur il fait allusion à la racine לוה = *to wind,* pour la seconde il cite מלמד (Juges 3, 31) qui correspondait au phénicien למד. Sprengling donne pour ce signe *lajjah* = « a simple loop of rope, later in settled territory equated with lāmed, the crooked oxgoad ». Le fait est que le protosinaïtique XVII ressemble graphiquement à un bâtonnet (en allemand *Ochsenstriegel* ou *Hakenstäbchen*) ce qui le rapproche de l'égyptien et plus exactement . Le professeur C. G. Seligman [2] a en effet reproduit un instrument (voir la reproduction ci-contre [fig. 17]) qu'il est arrivé à se procurer et dont il n'attribue pas l'usage aux Bisharîn, ni aux Ababdeh, Hadendoa, Beni Amer, etc. Il l'attribue aux habitants de la presqu'île sinaïtique et à l'aire comprise entre Suez, Kena et Kosseir. Il fait en même temps allusion au passage de « Chantre [3] » qui en parlant des Ouled Ma'azeh rapporte que cette tribu avait l'habitude de se servir d'un bâton qui ressemble au sceptre des anciens Égyptiens, qu'ils faisaient avec le *Tamarix mannifera* (des branches) et dont ils se servaient pour les chameaux, puisque cette tribu est essentiellement composée de chameliers.

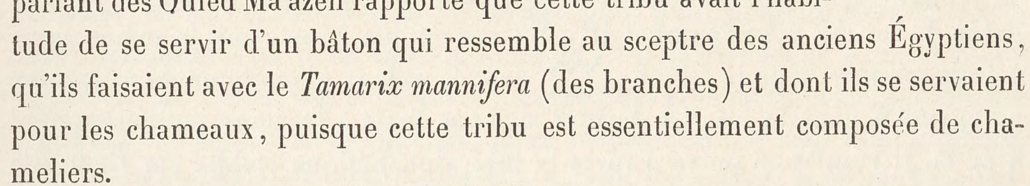


Fig. 17.

J'ai aussi pensé à une ressemblance avec d'où le nom לְבִי ou לְבִיא qui correspondrait à = en copte « ...ΒΟΙ ». Quelques types cependant, comme ceux du n° 348, 365 *a*, etc., font allusion au signe égyptien , une corde enroulée, ce qui correspondrait à la première hypothèse de Butin, et dans ce cas, le sens se serait conservé en éthiopien dans le nom *lawe.* Ce signe existe aussi en égyptien avec la valeur phonétique *w*, et en méroïtique

[1] R. F. Butin, *Harv. Theol. Rev.*, p. 146.

[2] C. G. Seligman, *The Uas sceptre as a Beduin Camel Stick. J. E. A.*, III, p. 127.

[3] Chantre, *Recherches anthropologiques en Égypte,* 1904, p. 218.

sous la forme aussi prononcée *w*. Dans les noms hébréo-phéniciens, le mot *lamed* s'adapte plutôt à la valeur *Ochsenstriegel*, d'ailleurs le signe phénicien en rappelle exactement la forme , <, qui s'est aussi conservée dans tous les alphabets sud-sémitiques. Le type de Ras-šamra ne se rapproche d'aucun des signes cités, il s'écrit .

J'avais inclus autrefois les signes et dans cette catégorie des n°s XVII[1]. Vu que les ressemblances entre le protosinaïtique et l'égyptien se sont de plus en plus confirmées, j'ai cru utile d'isoler le premier. Le second par contre, doit être conservé vu sa ressemblance avec le type qui a servi à écrire le groupe sur la même pierre[2].

Les types n°s 352 et 361 ( ), dont l'un a aussi servi à écrire le groupe , semblent s'opposer à l'existence d'un signe ou d'un dérivé quelconque de ce dernier.

XVIII. Ce signe est l'égyptien qui représente l'eau ondulée. Pour cette raison on l'a adapté au nom hébréo-phénicien מי ou à son pluriel מים, qui serait devenu *mem*. Parmi les vingt-neuf spécimens que nous possédons, il y en a qui ont quelques pointes (ou ondulations) arrondies; Le nombre de pointes varie entre trois et cinq. Le type à trois pointes existe dans les inscriptions égyptiennes du Sinaï (voir l'inscription n° 28 du *Recueil* de Weill, p. 140, datée de l'an 42 d'Amenemhat III). En méroïtique nous avons le même signe à trois pointes, sous la forme avec la valeur phonétique de *n*, comme en égyptien pour le . Ce dernier signe se lisait à l'origine indifféremment *n* ou *m*. Il résulte en outre d'après la liste alphabétique établie par Griffith[3] en se basant sur les inscriptions méroïtiques les plus archaïques, que le signe aurait précédé la forme qui est composée du même signe redoublé.

En phénicien le signe existe sous la même forme, mais redressé, comme dans les inscriptions de l'époque du tombeau d'Aḥiram. Les inscriptions phéniciennes plus récentes comme celle de Meša, possèdent déjà le type raccordé à la haste. Ce genre est plus récent et plus conventionnel.

(1) J. Leibovitch, *Die Petrie'schen Sinaischriftdenkmäler*, pl. XV.
(2) L'inscription n° 351.
(3) F. Ll. Griffith, *Karanög*, p. 17, n° 10.

Le signe pour *m* dans les inscriptions sud-sémitiques est dû à une formation peut-être identique à celle du phénicien et du protosinaïtique. Seulement le nombre des pointes étant réduit à deux, il est probable qu'on a ajouté une haste ou plutôt un trait, , , pour différencier ce signe de , = *š*. (D'abord puis .)

Dans l'alphabet de Ras-šamra, le = *m* ressemble plutôt au nom phénicien. Comme on l'a déjà suggéré, cette confusion est due au fait que les deux lettres étaient nasales, comme dans la formation du pluriel par exemple. De là est née aussi la confusion des deux noms, dans le même alphabet.

XIX. Ce signe représente le serpent sous diverses formes qui sont connues dans l'écriture égyptienne hiéroglyphique. Ces formes sont , et probablement aussi . La première est reconnaissable dans les n°s 350, 349, 351, 352, etc., la deuxième, dans les n°s 347, 347 *a* et la troisième dans le n° 348. Butin déclare avoir rencontré ce signe plus de trente fois[1], j'en compte trente cinq dans ma paléographie. Plusieurs de ces serpents présentent une tête composée soit d'une petite boucle comme dans le n° 360, soit d'un petit anneau à ouverture comme les n°s 352, 361. Il semble aussi dans le n° 363 que la tête soit remplacée par la langue bifurquée du serpent. Le type de Gézer est redressé, ce qui n'existe pas en protosinaïtique, il est composé d'un trait vertical, surmonté d'un petit anneau. Comme l'a déjà remarqué Brugsch[2], les signes et sont parmi les rares hiéroglyphes alphabétiques égyptiens qui n'ont aucune contrevaleur phonétique en méroïtique. Le nom hébréo-phénicien נון ne s'adapte pas exactement à la valeur «serpent», mais plutôt à serpent de mer, ce qui est peu important. On est par contre d'accord à considérer le mot *naḥash* comme étant celui qui représente le plus exactement le signe protosinaïtique, d'ailleurs la plupart des signes sud-sémitiques pour *n* se laissent facilement déduire du protosinaïtique. Il en est de même pour le phénicien, dont la queue du serpent est devenue la haste verticale qui caractérise cette écriture. Pour ce qui concerne le *n* dans l'alphabet cunéiforme de

(1) R. F. Butin, *Harv. Theol. Rev.*, p. 147.
(2) H. Brugsch, *Entzifferung der meroitischen Schriftdenkmäler*, p. 43 (Brugsch déclare que le se rencontre pourtant très rarement).

Ras-šamra, j'ai déjà fait la remarque relative à ce signe dans le paragraphe XVIII. Dans l'alphabet de l'inscription énigmatique de Byblos, nous rencontrons une autre forme de serpent à l'égyptienne qui est le signe . Le nom *naḥash* s'est conservé en éthiopien.

Quant à la valeur phonétique du signe XIX en protosinaïtique, nous ne pouvons envisager que deux seules hypothèses pour le moment, l'une qui s'adapterait au système sémitique en lisant ce signe pour *n*, et l'autre qui s'adapterait au système égypto-méroïtique et qui donnerait à ce signe la valeur *z* palatalizée comme pour le méroïtique. Cette valeur serait dérivée de la valeur originale en égyptien = *dj*. Je discuterai encore plus loin, cette valeur phonétique.

XX. Ce signe représente la main humaine. Butin le rencontre une demie douzaine de fois, dont quelques-unes douteusement, ce qui correspond presque exactement à mon résultat. La main n'est pas toujours représentée avec les cinq doigts en protosinaïtique. Le type du n° 349 est le plus parfait, et j'ai groupé dans la même catégorie tous les signes qui représentent plus ou moins une paume et quelques doigts. Il serait difficile ici de reconnaître le prototype égyptien, quoique nous ayions l'hiéroglyphe employé à l'époque de la XVIIIe dynastie, comme par exemple dans l'inscription d'Ahmès fils d'Abana, etc.[1]. Je n'ai pas pu rencontrer ce signe dans les inscriptions égyptiennes du Sinaï, il s'agit donc d'une conception qui a été importée dans la presqu'île. Mais en méroïtique, la valeur *d* n'existe pas, nous y trouvons par contre plusieurs signes pour *t*. Dans les inscriptions méroïtiques archaïques nous rencontrons cependant les signes , = *d*, *dy* (?) selon Griffith[2], le premier devait probablement se lire *dou*. La valeur *d* existait donc en méroïtique aux époques plus reculées, et elle se traduisait par la main ou le bras.

En sémitique, le nom hébréo-phénicien et même protoarabe qui s'adapte à la main est יד *yad* qui a donné *yod* pour le signe correspondant. Il est cependant difficile de reconnaître dans les *yod* phéniciens et sud-sémitiques une

[1] Ce signe ne se rencontre au Sinaï dans les inscriptions égyptiennes que sous la forme de et autres semblables.

[2] F. Ll. Griffith, *Karanòg*, p. 10, n° 18.

main, à moins que ces derniers ne soient la représentation d'un manche d'un instrument quelconque. Le *yod* phénicien se rapproche cependant de l'égyptien ou tandis que le *i* de Ras-šamra n'a aucun rapport avec aucun des autres alphabets archaïques.

XXI. Ce signe peut donner lieu à plusieurs interprétations. Selon Schäfer[1], nous avons sur la stèle éthiopienne royale du Musée de Berlin = et de même = (valeur : *wâa*, *χet*). Mais selon toute vraisemblance il s'agit ici de la palme (plante) qui dériverait de l'égyptien ou qui existe aussi en méroïtique sous la forme   (archaïque) et   avec la valeur *ñ*(*i*). Le signe protosinaïtique existe sous plusieurs formes et en tout cinq fois. Nous avons d'abord les trois feuilles de la palme avec la ligne de terre sur le n° 352, et c'est ce signe qui m'a fait penser à . Nous avons ensuite le n° 353 qui ressemble beaucoup au καππα grec composé d'une haste oblique et deux petits traits convergents et qui est la forme originale du K. Nous avons enfin la tige verticale allongée munie de deux feuilles recourbées comme les n°s 356 et 364. Sprengling[2] a donné à ce signe le nom de *dardar* = thorn bush, et pour la valeur *kaph* il a créé le mot *kāfīs-frame*. Les deux interprétations sont incertaines surtout pour *kāfīs*, car le signe n'existe pas en protosinaïtique, et s'il existe, il ne peut être qu'une variante de (XXVI).

En hébréo-phénicien, il faut, comme Butin le dit aussi, écarter l'idée de «main» et ne penser qu'à «palme» comme dans *Lév.*, 23, 40 qui se lit כף *kaph*. La valeur idéographique s'est conservée admirablement en phénicien sous la forme archaïque . Plus tard la feuille du centre s'est prolongée pour former et comme le καππα. Les trois feuilles de la palme se retrouvent dans l'alphabet de Ras-šamra, où le signe est couché . La disposition diffère un peu de celle du *kaph* phénicien pour différencier ce signe du qui a la valeur de *s* ou *š*. Cette différenciation s'est aussi produite en araméen quand le *š* est devenu ou un raccourci de

[1] H. Schäfer, *Die Äthiopische Königsinschrift des Berl. Mus.*, p. 159.

[2] M. Sprengling, *The Alphabet*, p. 49 et 55.

et le *kaph* , de ou pour éviter la confusion. En libyque le signe est une variante pour $= t$.

Dans les écritures sud-sémitiques, les signes pour *kaph* ne se laissent pas rapprocher du protosinaïtique. Grimme[1] donne cependant une forme thamoudéenne archaïque , qui est probablement celle qui aurait produit et en sabéen .

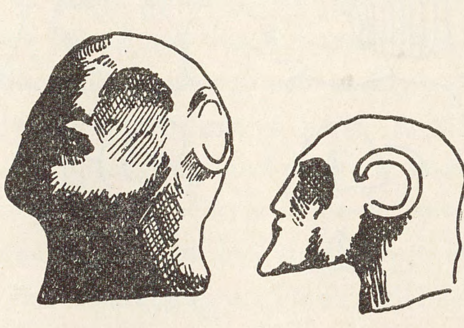
J. Lindblom[2] veut faire dériver du prototype égyptien , ce qui est bien possible aussi et ne change en rien la valeur du signe, mais je préfère garder le signe dont les feuilles sont recourbées à la manière du protosinaïtique, et qui a une valeur phonétique en méroïtique.

XXII. Sprengling et Butin ne veulent pas admettre l'existence de ce signe qui se trouve pourtant quatre fois dans les inscriptions protosinaïtiques. Je discuterai sa présence au fur et à mesure que nous le rencontrerons dans les inscriptions. Sprengling[3] cependant reconnait l'existence de ce signe dans le n° 358, où en effet, il est indiscutable, mais il le confond avec *resh* et ne veut pas reconnaître son prototype égyptien qui est sans aucun doute . Dans les inscriptions méroïtiques archaïques nous avons $= ṯ$ et plus tard , , $= t(i)$. Il s'agit ici de la pincette (malgré la nouvelle valeur idéographique qu'on a voulu reconnaître dernièrement dans ce signe, il existe des pincettes égyptiennes qui ont exactement cette forme). Cette pincette aurait peut-être insinué le nom hébréo-phénicien פּה = la bouche. Ce signe semble s'être conservé en thamoudéen où nous avons , , pour פ. En sabéen ⟨⟩ n'est peut-être pas autre chose qu'une réminiscence de l'égyptien redressé et stylisé sous la tendance quadrangulaire des signes alphabétiques sabéens.

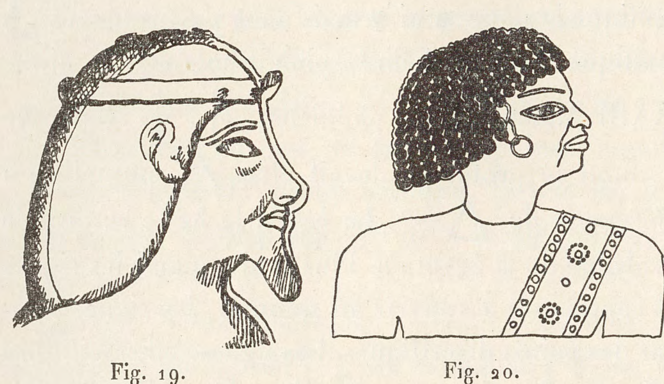
Dans l'inscription énigmatique de Byblos nous avons le signe . Les deux traits parallèles se retrouvent dans le פ de l'alphabet de Ras-šamra où nous avons , avec nuance *p* et *f* respectivement. Le phénicien pourrait bien faire allusion au ═ redressé auquel on aurait ajouté une haste comme .

[1] H. Grimme, *Die Lösung des Sinaischriftpoblems, die altthamudische Schrift*, p. 36.
[2] Joh. Lindblom, *Zur Frage der Entstehung des Alphabets*, p. 19 (57).
[3] M. Sprengling, *The Alphabet*, p. 44.

XXIII. Ce signe représente la tête humaine que Butin[1] rencontre douze fois. Ma paléographie n'en possède que dix spécimens. Butin constate l'absence d'un signe conventionnel qui puisse être rapproché de l'égyptien. Je trouve au contraire que le type du n° 353 est bien dérivé de la tête vue de face. Les types nos 356 et 357 ont une analogie frappante avec les têtes des personnages égyptiens qui travaillent l'or dans la peinture relevée par Prisse d'Avennes, et en général, nous pouvons admettre que l'idée de ce signe est due au hiéroglyphe égyptien qui représente la tête humaine.


Fig. 18.

Butin[2] a publié une petite tête en grès rouge apportée du Sinaï et dont il se sert pour confirmer sa théorie des Sémites. Cette tête est reproduite ici (fig. 18). Elle se caractérise par une forme très arrondie de l'oreille et Butin considère cette tête comme une tête de Sémite. Une pareille conclusion serait peut-être un peu trop prématurée, car selon le type[3] (fig. 19) reproduisant un punite, nous constatons que cette race est loin de ressembler à la race négroïde[4] (fig. 20). Les types de Ouled Maʿazeh reproduits par


Fig. 19. Fig. 20.

[1] R. F. Butin, *Harv Theol. Rev.*, p. 150.
[2] R. F. Butin, *op. cit.*, p. XXVIII.
[3] A. H. Sayce, *The traces of the old Testament*, p. 92.
[4] Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité* (Égypte), pl. 799.

Chantre peuvent être considérés comme un type arabisé dans lequel on reconnaît comme Chantre le dit lui-même les traces manifestes de mélanges avec des soudanais. Mais dit-il, le type arabe paraît dominer. Et pourtant ces types sont considérés comme étant les descendants des anciens Libyens Maziou.

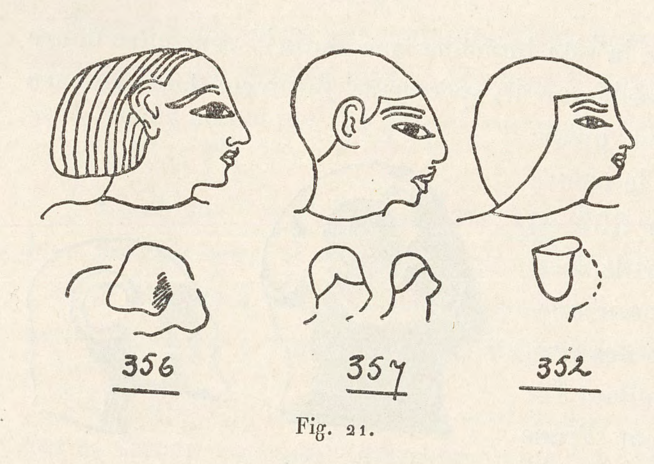


Fig. 21.

Malgré tout cela, aucun des types de têtes représentés dans l'alphabet protosinaïtique ne ressemble à cette tête en grès rouge publiée par Butin. Le groupe de têtes reproduites ci-contre (fig. 21) montre par contre les ressemblances qui existent entre les têtes de l'alphabet protosinaïtique et celles de l'atelier de fabrication de l'or des Retenou, qui sont probablement des Madjiou de Reten-pen [1].

Nous n'avons pas en méroïtique le signe ni mais nous y rencontrons qui n'existe pas en protosinaïtique. Le nom hébréo-phénicien s'adapte admirablement bien au type nº XXIII. Même le signe phénicien 𐤓, ◁, ressemble graphiquement à une tête, dont le prototype devait être △ auquel on a ajouté la haste pour le différencier de △ = ד. Le *beth* a la haste recourbée à cause de sa provenance probable du ▭ égyptien. Plus tard, quand les signes triangulaires phéniciens ont commencé à s'ouvrir au sommet, les signes semblables furent différenciés par des points diacritiques. Les signes sud-sémitiques ne se laissent pas déduire d'aucun des signes connus dans les anciens alphabets, à moins que) ne soit une partie de la tête appartenant à l'alphabet protosinaïtique à laquelle il suffirait d'ajouter < pour avoir ◇ une tête com-

[1] Prisse d'Avennes, *Histoire de l'Art égyptien*, t. II, planche de l'Atelier des fondeurs de l'or des Rothennou.

plète composée de deux traits comme nous l'avons en méroïtique démotique pour la valeur de .

Le signe de Ras-šamra pour ר fait peut-être allusion à une tête dont la structure serait ⊂.

XXIV. Ce signe représente un poisson et dérive probablement de l'hiéroglyphe égyptien . On le rencontre cinq ou six fois dans les inscriptions tandis que Butin le compte quatre fois seulement. Cowley appelle ce signe דג selon les dialectes sémitiques du Nord, Butin l'appelle *samekh* parce que le son *d* est selon lui, déjà représenté par *daleth*. Sprengling lui a donné le nom *samak*. Il se peut que *samekh* n'ait aucun rapport du tout avec l'idée de poisson, puisque ce mot peut aussi signifier «support». J'ai déjà signalé que le signe phénicien a un semblable dans l'inscription énigmatique de Byblos dont le prototype pourrait bien être le pilier d'Osiris . Le ס de Ras-šamra se rattache à ce système puisqu'il s'écrit . Le pilier d'Osiris s'adapte assez bien à l'idée de support. A part cela, on pourrait encore voir dans le squelette d'un poisson ce qui est très peu probable.

En méroïtique nous ne pouvons que constater l'absence du signe ce qui n'empêche pas de le déduire de l'égyptien directement. Ce serait donc quand les noms des signes alphabétiques furent transportés vers le Nord, que la confusion a probablement eu lieu, et *samekh* = poisson serait devenu *samekh* = support.

Dans le nº XXIV protosinaïtique, la tête est tantôt légèrement arrondie, les nageoires existent sous diverses formes caractérisées par les types des nos 346 *a*, 352 et 357.

Les formes sud-sémitiques s'éloignent de tous les *samekh* étudiés jusqu'ici. Nous avons en sabéen , en éthiopien , en safaïtique , , <, , V, . Selon Grimme [1], nous aurions en thamoudéen archaïque et en minéo-sabéen X qui pourrait être une forme stylisée dérivée du protosinaïtique (redressé). Littmann [2] transcrit X par ש.

[1] H. Grimme, *Die Lösung des Sinaischriftproblems, die althamudische Schrift*, p. 36.

[2] E. Littmann, *Zur Entzifferung der thamudenischen Inschriften*, 1904 (*Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft*), planche des alphabets.

On pourrait déduire d'après la présence du poisson dans l'alphabet protosinaïtique que les auteurs des inscriptions se livraient volontiers à la pêche, et nous savons que des poissons de beaucoup de sortes sont très abondants dans la mer Rouge[1].

XXV. Butin compte ce signe plus de vingt fois[2], ma paléographie le contient vingt-neuf fois. Son origine est assez obscure. On a généralement voulu voir dans ce signe la partie supérieure de qui représente une montagne en égyptien et on lui a adapté le nom hébréo-phénicien *shen* ou *shin* = dent. Mais vu que le problème des inscriptions protosinaïtiques se présente à nous aujourd'hui sous un double aspect nous pouvons regarder ce signe d'un peu plus près et voir s'il est susceptible d'être rapproché d'un autre signe qui lui soit plus approprié, comme le égyptien qui a de tous temps servi à écrire le mot , , qui désigne tout spécialement la Nubie, l'Égypte du sud et les pays étrangers du Sud. Les étaient les Nubiens. Les branches du signe protosinaïtique sont en effet recourbées en dedans tout comme le signe égyptien pour l'arc nubien. Sethe[3] rejette l'idée de l'arc parce que le mot Σίγμα dérive de l'hébreu שכם qui signifie «nuque, épaule» et parce que les LXX ont traduit le nom de la ville par Σίκιμα. Sethe fait aussi allusion au joug égyptien comme aussi à la représentation de deux dents. Toutes ces interprétations sont très subtiles, mais on ne peut pas encore se prononcer, même pas pour le comme prototype. Ce dernier signe se lit en égyptien *sty*. En phénicien nous avons , un signe semblable existe dans l'inscription énigmatique de Byblos. Le type de Ras-šamra est simplifié comme aussi en phénicien le est devenu plus tard . En thamoudéen nous avons la forme pointue et arrondie.

XXVI. Ce signe se trouve quarante fois dans les inscriptions. Butin le compte aussi plus de trente-cinq fois. Le nom hébréo-phénicien *taw* lui a été appliqué avec la signification de «signe, marque». La croix existe dans tous les alphabets du nord et du sud, avec la valeur *t*. En thamoudéen nous avons

[1] Voir les scènes de l'expédition de la reine Hatshoupsit aux Échelles de l'encens à Deir el-Bahari.
[2] R. F. Butin, *Harv. Theol. Rev.*, p. 150.
[3] K. Sethe, *Die neuentdeckte Sinai-schrift und die Entstehung der semitischen Schrift*, p. 447.

quelquefois la croix légèrement gammée, mais il ne s'agit là que d'une nuance fantaisiste. Dans l'alphabet de Ras-šamra nous avons pour ת ce qui correspond aux autres formes graphiques connues, le coin inférieur ayant été enlevé pour différencier ce signe de = ח. Virolleaud attribue à la valeur de ט. En égyptien nous avons aussi un signe pareil, le † = *imj* = «dans» qui pourrait à la rigueur passer pour le prototype du protosinaïtique, mais cette origine est bien douteuse. Schäfer donne aussi + = , + , d'après la stèle éthiopienne du Musée de Berlin.

XXVII. Ce signe est identique au , , couché, nous l'avons une seule fois dans le protosinaïtique écrit à côté de , et séparé du reste de l'inscription. S'agit-il ici du mot comme sur la stèle éthiopienne où nous trouvons en effet «les parents du roi»? Butin transcrit ces deux signes par קט qui dit-il est un nom propre sujet de נצב. Sprengling y voit une combinaison pour le mot וות. La transcription de Butin se base sur = ק et = ⊕ = ט. Au fond, si nous considérons le ⲉ du groupe qui est gravé sur la pierre n° 351, nous trouvons que ce signe ressemble beaucoup à , que nous pourrions par conséquent prendre pour un ⲉ défectueux. Le second signe peut aussi être pris pour une combinaison de ⲉ et + pour ne former qu'un seul signe. Il se peut aussi que le trait vertical de ce même signe ne soit qu'une erreur. En effet les deux inscriptions verticales sont séparées par un trait qu'on aurait commencé trop loin sur le et qu'on aurait ensuite repris un peu plus près, pour éviter de rencontrer l'inscription verticale. D'ailleurs la forme asymétrique du signe penche en faveur de cette hypothèse. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons pas encore préciser le rôle de ces deux signes sur la pierre.

Nous ne pouvons pas exclure l'idée d'avoir dans le protosinaïtique des signes liés. Le n° 351 en est peut-être un exemple, et nous en avons un autre plus certain dans le n° 357. Nous y rencontrons en effet qui est peut-être une allusion à du signe *àat* qui signifie «rang, dignité».

XXVIII. De ce signe nous n'avons qu'un seul spécimen, celui qui se trouve sur l'inscription de Midian. On ne peut rien dire au sujet de ce signe, nous

ne savons même pas si nous devons l'accepter comme tel, puisqu'on ne peut pas le vérifier sur la pierre. Rappelons cependant que ce signe existe en thamoudéen, nous l'avons aussi (renversé ⊓) dans les deux inscriptions que Petrie a trouvées à Tell el-Yehoudieh (Gheyta)[1].

XXIX. Ce signe est composé d'un trait horizontal auquel sont rattachés trois lobes comme pour former un éventail. Nous possédons seulement deux spécimens de ce signe, et Butin ne veut pas le reconnaître, contrairement à Sprengling, qui l'admet.

XXX. Ce signe est sans aucun doute un dérivé de 𓆣 *χpr*, le scarabée égyptien. Il se rencontre trois fois dans les inscriptions protosinaïtiques. Butin ne tient aucun compte de ce signe, Sprengling pourtant l'admet en lui accordant une autre valeur.

Le scarabée n'est pas employé en méroïtique, mais il existe un signe semblable en thamoudéen ⌘ qui équivaut à *ẓ*.

XXXI. Les nouvelles inscriptions rapportées du Sinaï en 1930 ont réservé une surprise à ceux qui veulent voir dans le protosinaïtique une langue exclusivement sémitique. Le signe n° XXXI représentant un oiseau est, en effet, un écueil assez important, et nous ne pouvons pas admettre avec Butin que ce signe fut employé dans une langue ou écriture sémitique en empruntant une valeur syllabique égyptienne. L'écriture méroïtique par contre, possède 𓅬 l'oie, avec la variante 𓅭 pour *k* et le hibou 𓅓 pour *m*. Ce signe ne se rencontre dans aucune écriture sémitique alphabétique, excepté celle de l'inscription énigmatique de Byblos où nous trouvons cependant un oiseau.

Il est à noter que les inscriptions méroïtiques archaïques possédaient aussi les hiéroglyphes 𓅓 et 𓅐[2].

XXXII. Enfin le dernier signe de ma paléographie qui se rencontre sur le n° 357 et peut-être aussi dans la 1re colonne de droite du n° 350 (3e signe). Les deux petites pétales qui se trouvent de part et d'autre sont visibles sur la

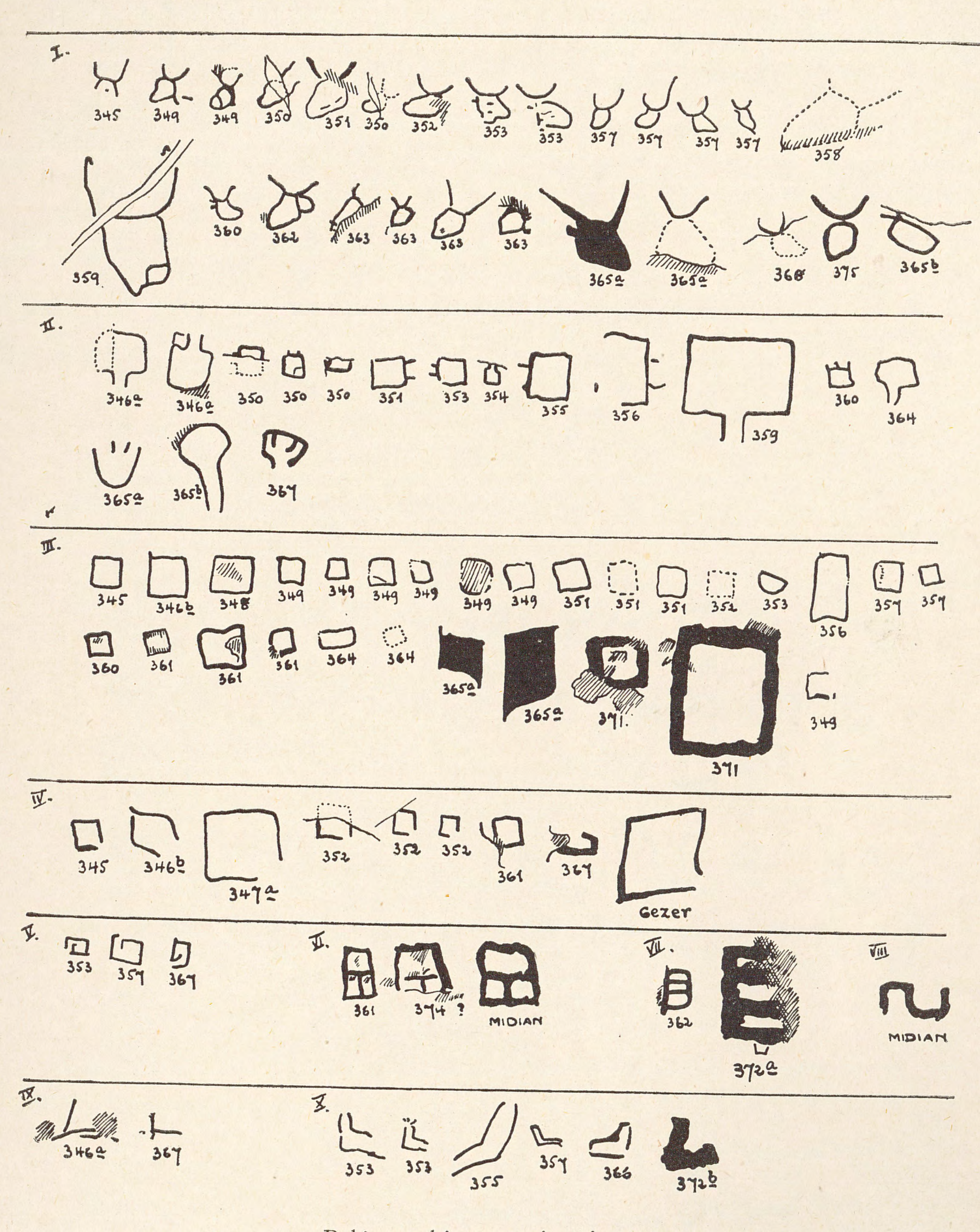
[1] Fl. Petrie, *Hyksos and Israelite cities*, pl. XLVIII.
[2] Fl. L. Griffith, *Karanòg*, p. 10.

photographie. Butin n'a pas donné une valeur à ce signe, Sprengling le prend pour *gabîʿ* = calyx.

En méroïtique nous possédons le signe ▲ qui ressemble à ce signe protosinaïtique avec la valeur *q*. Ce signe dérive probablement de l'égyptien ◢ = *k*. C'est d'ailleurs le seul signe avec lequel on puisse le rapprocher.

	Proto-sinaïtique	Egyptien	Méroïtique	Minéo-sabéen	Ge'ez	Nom hébréo-phénicien	Phénicien	Ras-Šamra
I.					አ	אלף	K	
II.					በ	בית		
III.				"	"	"	"	"
IV.				"	"	"	"	"
V.				"	"	"	"	"
VI.				"	"	"	"	"
VII.				"	"	"	"	"
VIII.					"	"	"	"
IX.					ገ			
X.								
XI.					ሀ, ሐ	הא		
XII.					H	זאין		
XIII.								
XIV.				Φ, ∞	∞			
XV.				o	ዐ	עין	O	
XVI.		?						
XVII.					ለ	למד		
XVIII.					መ	מים		
XIX.					ነ	נון, נחש		
XX.						יד		
XXI.		?				כף		
XXII.					ፈ	פה		
XXIII.					ረ	ראש		
XXIV.						סמך		
XXV.		?	?	Σ	ω	שן	W	
XXVI.	+			X	ተ	תו	X	
XXVII.								
XXVIII.								
XXIX.								
XXX.								
XXXI.								
XXXII.		Δ, Δ						

Tableau des alphabets comparés.



Paléographie protosinaïtique.

XI. 345 348 350 351 353 354 354 356 357 358 361 365a 375 MIDIAN MIDIAN

XII. 345 346a 349 349 350 351 353 353 353 358 360 360 361 361 361 363 365a
365b 365b 368 370 373 MIDIAN

XIII. 349 352 353 355 355 356 361 363 365b

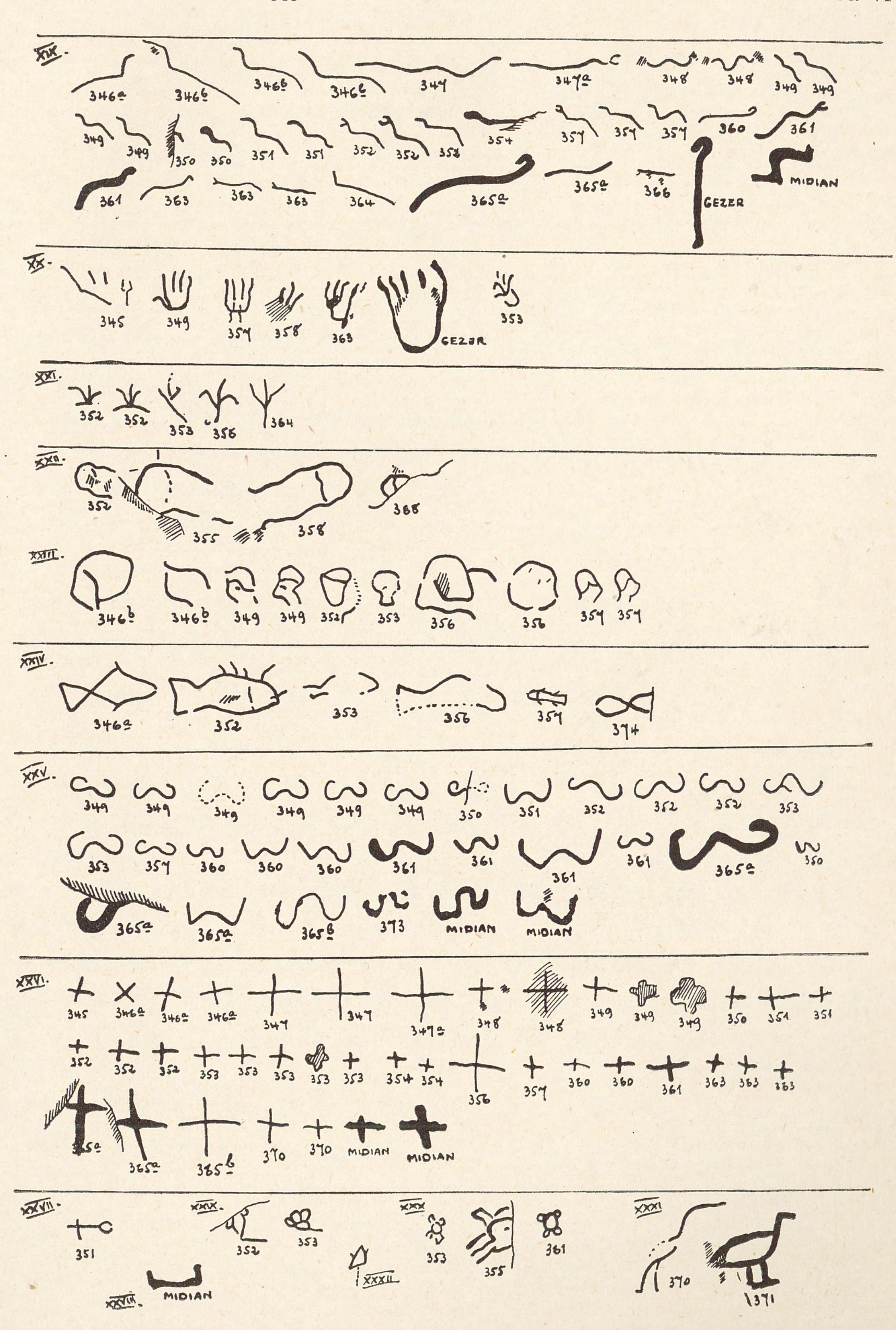
XIV. 346b 349 350 351 376 MIDIAN

XV. 345 345 346a 346a 346a 346b 348 349 349 351 352 352 352
353 353 354 357 357 358 360 365a 367 367 368
371 373 374 374 376.

XVI. 346b 346a 349

XVII. 345 345 345 346a 346a 346a 346a 346b 347a 348 349 349 (?) 349 349 350
350 350 351 351 352 353 353 353 354 354 357 358 358
361 352 362 363 365a 365b 373 375 376

XVIII. 345 346a 346a 346b 349 349 351 351 352 352
353 353 353 354 354 358 357 357 357 357
358 359 360 361 361 361 365a 365a 366


GEZER
MIDIAN
GEZER
MIDIAN
MIDIAN
MIDIAN
MIDIAN
MIDIAN

CHAPITRE V.

LES INSCRIPTIONS.

Les inscriptions protosinaïtiques sont au nombre de trente-huit parmi lesquelles il y en a quelques-unes qui sont composées d'un seul signe. Quelques inscriptions, comme les n°s 355, 357, etc., sont restées au Sinaï, les autres sont presque toutes au Musée égyptien du Caire. Les numéros des inscriptions sont ceux qui leur furent donnés par Gardiner et Peet dans leur *Recueil des inscriptions sinaïtiques* (pour le premier lot de 1904-5), et la série des mêmes numéros fut continuée par Butin. Il serait utile d'abandonner ces numéros qui n'ont plus aucun rapport avec les inscriptions égyptiennes du Sinaï, et d'adopter une numérotation nouvelle commençant par un.

Pour satisfaire le désir exprimé par Sprengling[1], je décrirai la méthode que j'ai employée pour la copie des inscriptions. Grimme déclare aussi avoir travaillé à l'aide du papier transparent sans avoir décrit le procédé.

L'usage du papier transparent (papier mica) n'est pas recommandable pour tous les genres d'inscriptions. Les pierres du Sinaï étant en grès rouge, substances extrêmement friable, leurs surfaces inscrites subirent des accidents en nombre considérable. Ces accidents mêlés aux signes proprement dits provoquèrent des erreurs très regrettables sur les copies photographiques qui constituèrent les seuls matériaux disponibles jusqu'en 1927. A partir de cette date où les pierres furent accessibles grâce aux soins de la direction du Service des Antiquités, les travaux se poursuivirent sur les pierres-mêmes portant les inscriptions, et il a fallu procéder avant tout à une recherche minutieuse des signes. Dans ce but le conservateur du Musée égyptien eut l'extrême obligeance de mettre à ma disposition une chambre obscure ainsi qu'un appareil portatif composé de trois ampoules électriques me permettant de régler l'intensité de la lumière et de la diriger dans toutes les directions possibles afin

[1] M. Sprengling, *The Alphabet*, p. 2.

de pouvoir examiner toutes les ombres. Cette recherche exige avant tout la connaissance de l'alphabet et ce n'est qu'après avoir bien exercé l'œil par un examen attentif à tous les signes existants qu'on peut appliquer le papier transparent sur la pierre. Si les signes sont gravés assez profondément, ce qui est précisément le cas, ils apparaissent à travers le papier comme des ombres assez nettes, pendant que les accidents de la surface moins profonds que les signes disparaissent à notre vue. Les résultats ainsi obtenus doivent être ensuite vérifiés à l'œil nu, en dirigeant la lumière dans diverses directions, et à l'aide de bonnes photographies comme celles publiées par Grimme. Chaque pierre doit être photographiée plusieurs fois avec la lumière venant chaque fois d'une direction différente. La méthode que j'indique permet de reproduire les signes grandeur naturelle avec les mêmes espaces et dispositions de l'inscription originale. Cette méthode est très recommandable, elle est meilleure que celle des estampages, et m'a permis de découvrir plusieurs signes tels que six lettres du n° 353, cinq du n° 349, trois du n° 351, etc., qui furent presque tous admis par Butin et par Sprengling.

*
* *

N° 1 (345). — Sphinx de style égyptien (se trouve au British Museum de Londres) portant deux inscriptions protosinaïtiques horizontales, une inscription égyptienne sur l'épaule droite et un nom royal égyptien illisible sur le poitrail. Les signes protosinaïtiques sont reproduits ici d'après la photographie publiée par Grimme [1], et les signes égyptiens ci-contre d'après la photographie publiée par Butin [2]. La première question qui se pose ici est la suivante : « Sommes-nous devant une bilingue ? » Il serait intéressant de savoir si les signes égyptiens ont la même profondeur que les signes protosinaïtiques, c'est-à-dire s'ils sont dûs au même instrument. Butin, Sprengling, Grimme et

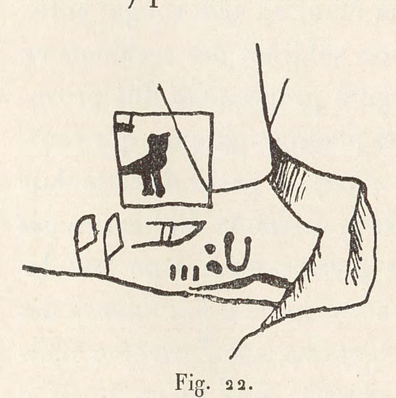


Fig. 22.

[1] H. Grimme, *Die altsinaitischen Buchstabeninschriften*, pl. V.
[2] R. F. Butin, *Harv. Theol. Rev.*, pl. X.

Cowley ont tous lu la première inscription : מאהבעלת une orthographie défectueuse pour : מאהבבעלת c'est-à-dire « aimé de Ba'alet » ce qui n'est pas une traduction textuelle de l'inscription égyptienne qui dit : « aimé de Ḥatḥor, maîtresse du *Mfk·t* (la turquoise) ». Cette traduction s'adapterait si Ḥatḥor,

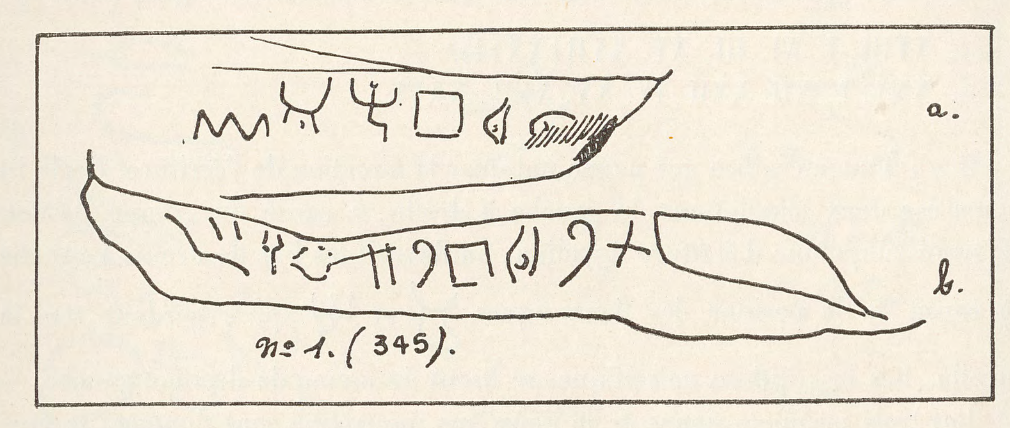


Fig. 23.

maîtresse du *Mfk·t* pouvait être remplacée par בעלת la « maîtresse », à la rigueur « la déesse ». La même suite de signes se retrouve sur le n° 351 où je croyais avoir lu la même inscription mais avec les deux ב au lieu d'un seul. Il m'est permis d'en douter aujourd'hui, vu la fréquence du signe □ et cette inscription pouvait bien avoir □ au lieu de □□, ces deux carrés n'étant pas nettement visibles, la surface de la pierre étant aussi dans un assez mauvais état. La même traduction a été donnée au n° 354 où la même erreur reparaît et où le א manque aussi. Il est difficile d'admettre qu'une erreur puisse se répéter si souvent surtout quand les deux inscriptions ont été gravées par des mains différentes.

La deuxième inscription du n° 345 est plus difficile à transcrire, elle contient des signes qu'on a eu de la peine à identifier. Elle a été transcrite par Butin : כבד לבעלת « Glory to Baalet » en 1928, mais en 1932 il dit au sujet de la même inscription : « This is very problematic ». Sprengling lit : נזור לבעלת « devoted to Baalet ». Cowley, qui pour la première inscription donne un résultat tout à fait différent aux autres (מא[ ]בעלת = the possession of Baalet)

traduit la deuxième comme Sprengling : «dedicated? to Baalet». Cette traduction est trop influencée par le ל qui se trouve devant le groupe בעלת. La décomposition du premier signe en ⌉ I I (נז) est peu probable, car il n'existe pas dans les inscriptions protosinaïtiques une graphie pareille.

Les deux inscriptions du n° 345 sont donc composées des signes suivants :

1. XVIII, I, XI, III, XV, XVII (XXVI).
2. XX?, ?, XII, XVII, IV, XV, XVII, XXVI.

Il n'y a aucun indice qui puisse indiquer la direction de l'écriture. On la lit dans ces deux inscriptions de gauche à droite, à cause du groupe Baʿalet. D'après le système d'écriture égyptien, on devrait les lire de droite à gauche à cause de la position des deux signes [signe] et [signe] qui regardent vers la droite. Les inscriptions méroïtiques se lisent de même de droite à gauche.

Les trois premiers signes de la deuxième inscription sont douteux; le premier de ces signes semble être un ⌉, mais dans son ensemble il peut représenter une main avec ses cinq doigts. A part cela, les autres signes sont tous clairs.

N° 2 (346). — Petite statuette d'une personne accroupie, style égyptien, au Musée du Caire. Sur la face de devant, deux inscriptions protosinaïtiques partent de chaque épaule et viennent se terminer sur les genoux. Les bras qui sont généralement croisés dans cette attitude (voir la statuette n° 369) ne sont pas visibles ici. Une troisième inscription se trouve sur la face latérale de droite. Selon la disposition des deux premières inscriptions (vues de face) il est probable que la ligne n° 1 fut gravée avant le n° 2. En effet la ligne n° 2 se termine en courbe et une ligne de séparation fut tracée pour empêcher le lecteur de confondre les deux lignes. La position penchée du × de la ligne n° 2 indique en effet que l'auteur a dû changer de position en gravant la courbe finale de cette ligne. C'est d'ailleurs l'unique spécimen de ce genre, tous les autres signes appartenant à la catégorie du n° XXVI sont bien droits comme +. Si donc la ligne n° 2 est la continuation du n° 1, il faudra en déduire que le groupe Baʿalet n'est pas à la fin de l'inscription, ce qui est un cas exceptionnel.

Les lectures données par les plus récentes publications sont les suivantes :
Butin : זלסג(ת) מרעת עלנ·· ·מת לבעלת על נעם רב נצבן «This is for the protection

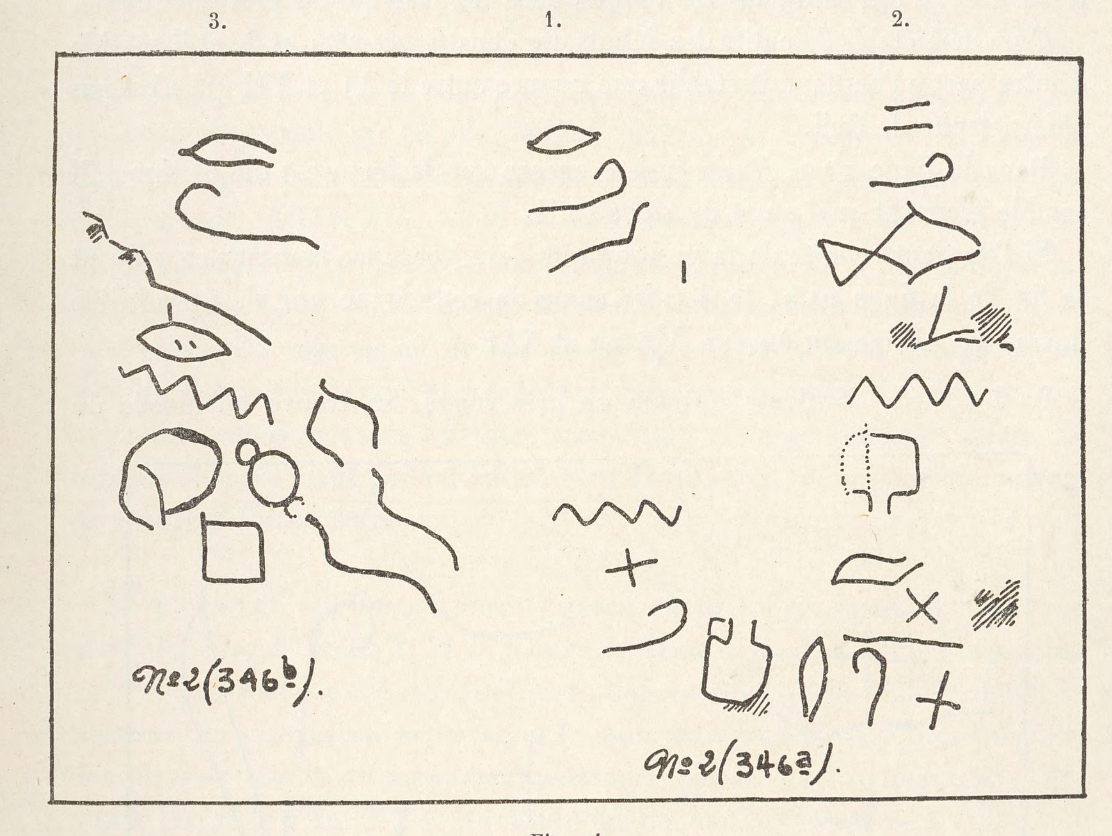


Fig. 24.

against harm (escaping from evil); in favour of the handmaid of Baʿalet; in favour of the head of the stone setters».

Sprengling : ז לסללם בעתי על נעׄם[תר]מת לבעלת עׄלנעם רב נצבן ou על «For the fulfilment of (my) prayer, for favor, a votive offering to Baʿalet, for the favour (or favorable acceptance) of the foreman of monument-makers».

Je propose pour ces inscriptions la lecture suivante :

1. XV, XVII, XIX (XVI)?? XVIII, XXVI, XVII, II, XV, XVII, XXVI.
2. XII, XVII, XXIV, IX ou XVII, XVIII, II, XV, XXVI.
3. XV, XVII, XIX, XVI, XVIII, XXIII, IV ou XXIII, XIV, III, XIX, XIX.

Pour les cinq derniers signes on ne peut pas fixer un sens déterminé de l'écriture. Si on veut lire le dernier mot נצבן, le sens est celui d'une inscription circulaire, ce qui serait un cas unique dans les inscriptions protosinaïtiques.

On a déjà établi l'identité des débuts des deux lignes n°s 1 et 3, et il semble d'autre part qu'on devrait établir une nuance entre le XV et XVI qui n'est pas l'hiéroglyphe de l'œil.

Dans la ligne n° 2, Butin insiste encore sur la lecture ר du 6e signe. Il semble pourtant qu'il s'agit du signe n° II.

Si l'on tient compte de la position que devait occuper l'ouvrier en gravant la fin de la ligne n° 2, le dernier signe de cette ligne qui n'est pas lisible devrait probablement être un ᐯ ou n° XXI.

N° 3 (347). — Buste humain en grès rouge, se trouve au Musée du

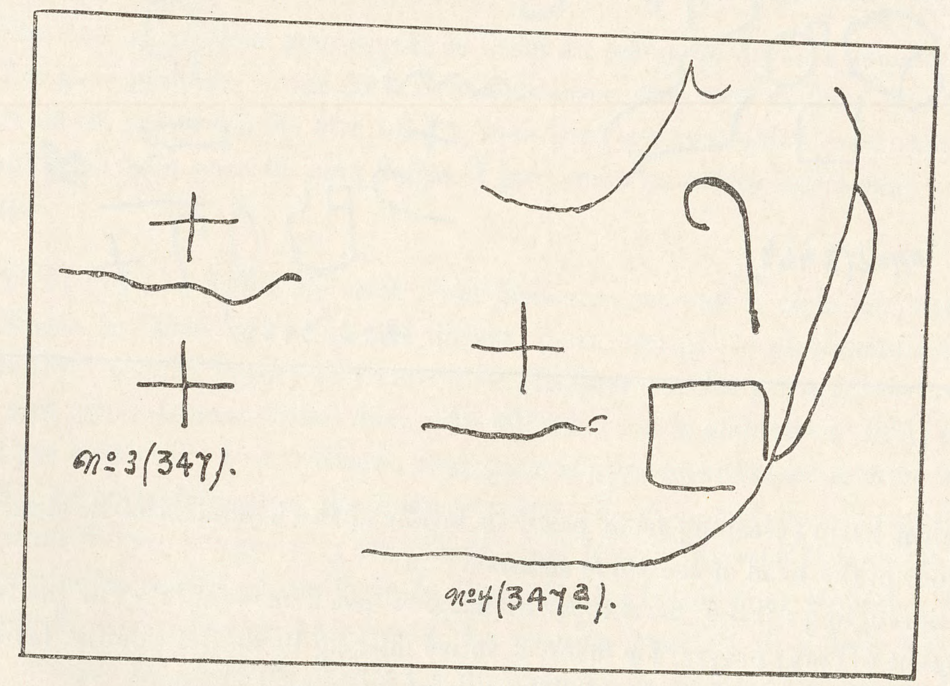


Fig. 25.

Cinquantenaire à Bruxelles. L'inscription qui se trouve sur ce buste ainsi que celle du n° 347 *a* furent décrites correctement par Ryckmans[1]. Ce buste est de

[1] G. Ryckmans, *La mention du Sinaï dans les inscriptions protosinaïtiques. Le Muséon*, t. XL.

style égyptien et représente fort probablement une tête de femme, puisque elle est dépourvue de la barbe liée comme les statues accroupies des n°s 346 et 369. Les trois signes qui sont gravés sur ce buste ont été lus presque unanimement תנת c'est-à-dire « don ». Dans ce cas on ne s'expliquerait que très difficilement le sens de ce monument surtout s'il représente une déesse, ce qui est bien possible car en effet le buste pourrait bien représenter la déesse Ḥatḥor. D'après mon tableau des alphabets les signes qui composent cette inscription sont : XXVI, XIX, XXVI, si nous supposons que ⲻ est une variante de ˥, ce qui n'est pas précisément le cas en égyptien. En protosinaïtique les inscriptions n°s 347 et 347 *a* sont les seules qui possèdent le serpent qui se rapproche plus exactement du ⲻ en égyptien. Mais si nous considérons le nombre des variantes qui existent dans cette écriture pour représenter une habitation, nous pouvons en toute tranquillité adopter ces deux signes de serpents comme étant des variantes, pour le type XIX qui a pour but unique de rendre l'idée du serpent.

N° 4 (347 *a*). — Buste humain, pareil au précédent, portant aussi une inscription sur le poitrail, et se trouve également au Musée du Cinquantenaire. Ryckmans a parlé de cette inscription en réfutant le déchiffrement de Grimme qui avait lu sur cette pierre le mot בסני = « au Sinaï ». Mais l'explication du sens général du monument ne semble pas encore être bien claire surtout si l'on se base sur la lecture sémitique du mot XXVI, XIX, XXVI.

Dans l'inscription n° 347 *a* les signes lisibles sont : 1° ligne du milieu : XXVI, XIX?, et 2° ligne de droite XVII et IV. Ryckmans a reconstitué cette inscription de la manière suivante : XXVI, XIX (XXVI) et XVII, IV (XV, XVII, XXVI), c'est-à-dire תנ[ת] לב[עלת] « don à Ba'alet » ou en d'autres termes « don à Ḥatḥor ». Mais comme Ryckmans l'admet lui-même, le sens du monument n'est pas clairement expliqué par cette lecture, et il serait assez difficile d'admettre que les deux monuments appartiennent à une seule personne. Le fait est que les deux monuments se ressemblent et peuvent tous les deux représenter la déesse Ḥatḥor, de Serabit el-Khadem. Quant à la reconstitution de l'inscription faite par Ryckmans, je ne sais pas s'il est permis d'en faire une. Il semble bien en effet que le buste est complet d'après la photographie que j'ai pu obtenir du Musée de Bruxelles grâce à l'amabilité du professeur

Dr Ryckmans; on ne dirait pas que le monument soit brisé, ou qu'une partie inférieure soit manquante. Ceci dit, il n'existe pas sur le buste l'espace suffisant pour la reconstitution que Ryckmans a essayé de faire.

N° 5 (348). — Inscription perdue à Wady Maghara. Le texte nous en est conservé par un estampage de Palmer au British Museum que R. Weill a reproduit dans son *Recueil des inscriptions égyptiennes du Sinaï*. L'inscription est verticale et se lit de haut en bas à cause du groupe □ ◊ ℮ + par lequel elle se termine. La lecture du premier et du troisième signe est très douteuse. Butin lit l'inscription : ...שת מהבעלת «? ? *sh-t*, cherished of Baʿalet». Il prend donc le premier signe pour *shin* et le troisième pour *mem*. Sprengling a donné la lecture suivante : [ת]נת מהבעלת «Gift of the beloved of Baʿalet».

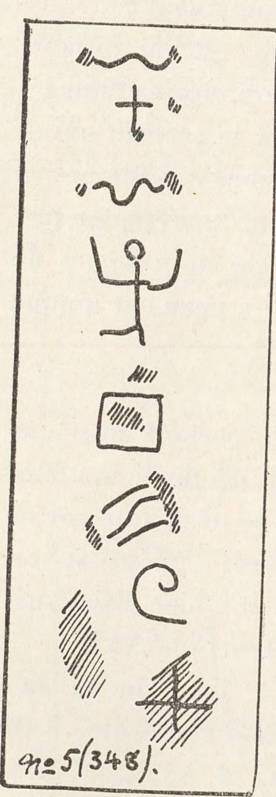


Fig. 26.

Il suppose la présence d'un *taw* hypothétique pour la lecture du premier mot et considère le premier et le troisième signes comme deux *noun*, ce qui est le plus probable quoiqu'on ne puisse pas l'admettre avec certitude. Grimme adopte une lecture à peu près analogue à celle de Sprengling. La lecture du deuxième mot d'après Butin est peu probable, elle nous forcerait d'accepter l'absence du *aleph* pour nous accorder avec son «sequence n° 3». La lecture donnée par Cowley est aussi peu probable, d'ailleurs il ne l'admet pas, lui-même comme définitive.

En conclusion la lecture des signes composant cette inscription est à peu près la suivante : nos XIX?, XXVI, XIX?, XI, III, XV, XVII, XXVI.

N° 6 (349). — Nous arrivons maintenant à l'examen de l'inscription qui est l'une des plus mutilées des inscriptions protosinaïtiques. C'est une stèle de faible dimension se trouvant au Musée du Caire, composée de sept lignes horizontales séparées par des lignes horizontales.

Ma lecture des signes est presque entièrement d'accord avec celle de Butin. Je me rallie à son point de vue pour ce qui concerne la quatrième ligne, et dans la septième ligne je donne deux signes en plus, dont la lecture est probable. Sprengling se montre plus sceptique pour la lecture des signes, il s'arrête à la quatrième ligne, en conservant pour cette dernière ma première lecture.

On ne peut pas mieux décrire cette inscription qu'en en donnant les divers déchiffrements qui en ont été faits :

COWLEY.	SPRENGLING.	BUTIN.	LEIBOVITCH.
אנת ז ש[ת]	(אנך)	אנת ז ש·	? ? XXV, XII, XXVI, XIX, I
רב נגבן מש	רב נצבן מש	רב נצבן מש	XXV, XVIII, XIX, III, XIV, XIX, III, XXIII
ערך מ [שנת ou נדרו]	ער ים לב...	ערי מלב..	? ? III, XVII, XVIII, XX, XXIII, XVI
[א]ח אח נזן (?)	..ש צהן ז...	ו ..אח נז·	XXV ?, ?, XII, XIX, XIII, I ? ?
עשרת רען		עשרת ובן	?, ? XIX, ? III ?, XXVI, III, XXV, XV
מש א[נ]ת [ז]		שא (ע)	? ? ?, XXVI, XV, XXV, III.
[ע]ש לב[עלת]		·ש.... ל·	? ? ?, XVII, III, XXV?

Je ne mentionne pas ici le déchiffrement fait par Grimme, parce qu'il comporte un nombre de signes que Butin et Sprengling sont d'accord de ne pas admettre. Comme Sprengling l'a déjà remarqué cette inscription commence par les trois mêmes signes que nous rencontrons au début de l'inscription n° 357. La deuxième ligne ainsi qu'une partie de la troisième et de la quatrième seules sont bien lisibles, la première aussi est assez lisible mais malheureusement incomplète. J'ai déjà fait remarquer que dans la deuxième ligne nous avons deux groupes de signes qui se retrouvent dans l'inscription n° 351. En somme les déchiffrements sont peu satisfaisants. Voici ce qu'on a voulu lire dans ces sept lignes : Cowley : «This monument (was) erected (by) the chief of the Nagibin Mš, in payment of what (they vowed) each brother. . . ten companions (in all) Mš (this) mon(um)ent made to Baʿalet».

Sprengling : «I. . . foreman of monumentmakers, from Seʿir of the sea (or South)» troisième ligne : (dedication) «to Baʿalet». Quatrième ligne : «foul odor». Butin : «This A-N-T (mine or sleeping shelter) is occupied by the head

stone-setter, M-SH. an E-R-I (to) from L-B-N (?) . and by A-H (by . . the brother of) the prince of his tribe, and by B-N (his son)». Nous remarquons que ces déchiffrements sont loin de s'accorder, et me confirment dans mon impression que la langue des inscriptions n'est sûrement pas sémitique.

Fig. 27.

N° 7 (350). — Cette inscription avait à l'origine la forme d'une stèle composée de quatre lignes verticales séparées apparamment par des doubles lignes. Les fragments qui en restent existent au Musée du Caire, ils sont au nombre de six ou sept actuellement recollés dans la mesure du possible. La première photographie publiée par Grimme en 1923 possédait un fragment qui est perdu actuellement, ce qui ne nous permet plus de vérifier les signes de la première ligne de droite. Le troisième signe est un XVII prolongé d'une manière anormale au point de le rendre méconnaissable. Le troisième signe est presque impossible à identifier. Il ne ressemble à aucun des signes connus de l'alphabet protosinaïtique. Il n'est donc pas étonnant que ce signe ait été lu d'une manière différente par tous ceux qui se sont occupés de ces inscriptions mystérieuses. Le reste de la première ligne de droite est assez clair, à part les signes manquants, et à l'exception de l'avant-dernier signe qui a été généralement confondu avec le n° XIV à cause du groupe נצב qu'on a voulu y lire. Après le + de cette même ligne nous remarquons un fragment de signe qui a aussi été remarqué

par Butin, et qu'il prétend être une partie de *ʿayin* n° XV, et que Grimme prend pour *mem* n° XVIII. Après avoir bien examiné l'original, il me semble que ce fragment ressemble à un trait horizontal. Dans la deuxième ligne, on a voulu voir un ʌʌʌ avant le ʎ. Je dois avouer qu'il ne m'a pas été possible de retrouver ce signe que Sprengling par exemple, indique comme existant très nettement. Voici maintenant les différentes lectures qui ont été données pour cette inscription et les déchiffrements relatifs :

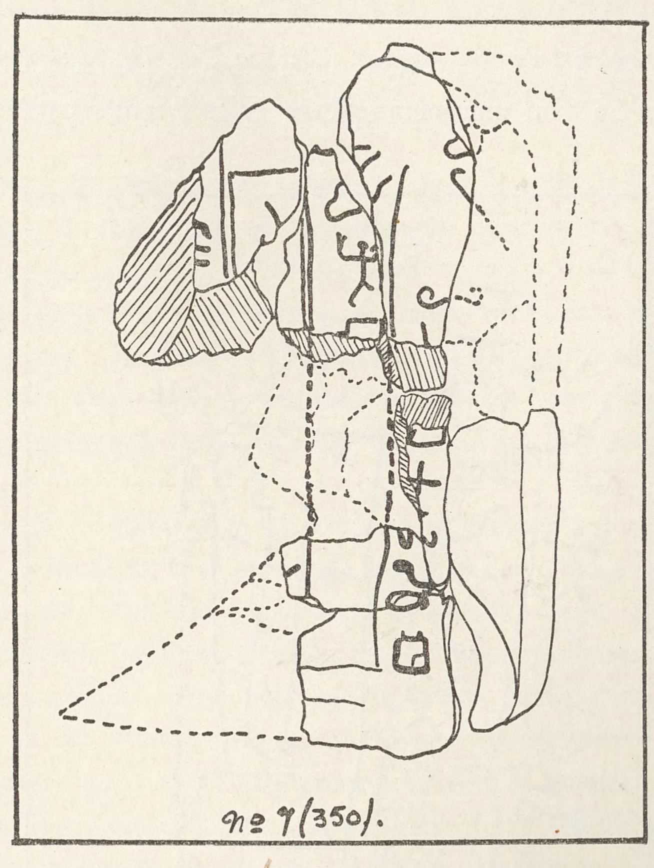


Fig. 28.

Cowley lit : ב[עלת] Dét. «I אני נש אב תשע נגבן) [מ]א am Kš, foreman of nine (miners) the Nagib (or of nine Nagibin) The possession of Baʿalet». Sprengling a lu : אן יש ·ב (ב or) ת ·נצב | מאהב [בעל]ת «I am Jš b(or r)t., monument-maker, beloved of Baʿalet.» Butin a enfin lu : אלך שן בת ·ש נצב ז מאהב..... «These as sleeping-quarters for his gang-SH set up; he is beloved of Baʿalet». Les signes que j'ai pu distinguer dans cette inscription, sont :

1re ligne de droite :		I, XVII, ?, XXV, XVII (?),., III, XXVI, ?, XXV, XIX, XIV (?), et II.
2e	—	I, XI, II, ...
3e	—	XVII . . . . .
4e	—	XIX (?), XII (?), ...

La lecture de la deuxième ligne a été trop influencée par le — qu'on suppose se trouver au début et on a reconstitué le reste de la ligne d'après le groupe מאהבעלת. Cette lecture est peu probable.

N° 8 (351). — Cette inscription se trouvait à l'origine tête-bêche avec le n° 353 sur une même pierre. Elles furent séparées pour en faciliter le transport. Le n° 351 a la forme d'une stèle, elle est brisée en deux grands fragments qui sont actuellement recollés, et se trouvent au Musée du Caire. A côté des deux lignes qui composent l'inscription, il y a un registre séparé contenant le dieu Ptaḥ dans son naos et sur un piédestal. Il tient dans ses mains un sceptre 𓌀. Il est hors de doute que nous ayons ici l'image du dieu Ptaḥ, et non un personnage quelconque comme le suppose Sprengling.

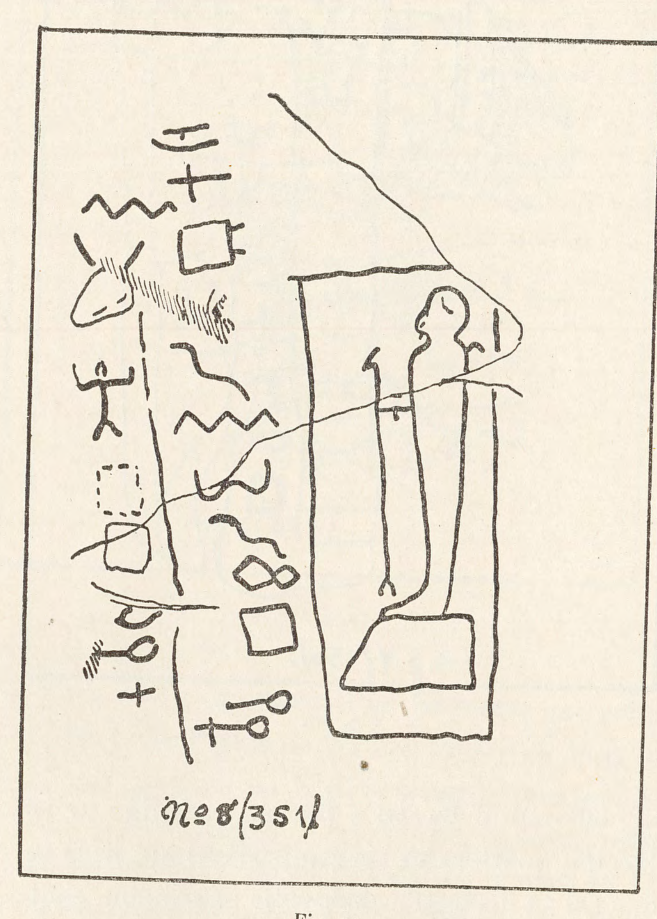


Fig. 29.

Le texte de la deuxième ligne ainsi qu'une grande partie de la première sont contenus dans la 1re ligne de droite de l'inscription n° 353. L'inscription n° 351 est une des rares inscriptions protosinaïtiques que nous possédons presque entièrement. Elle est composée par des groupes de signes les plus connus et qui se répètent le plus souvent, et malgré cela le déchiffrement en sémitique est aussi peu satisfaisant que celui des autres inscriptions. Nous ne savons pas exactement

laquelle des deux lignes doit être lue la première, il n'y a aucun indice qui puisse nous renseigner à ce sujet. On a généralement commencé par la ligne de droite, pour que l'inscription puisse se terminer par le groupe □ ♀ C +. Mais nous savons d'après le n° 346 que ce groupe peut ne pas se trouver à la fin d'une inscription. Le premier signe de la ligne de droite est un n° XII qui révèle une ressemblance frappante avec le signe *mr* égyptien.

Cowley ne veut pas croire ici à la présence du groupe lu pour Baʿalet à la fin de la deuxième ligne, à cause du dieu Ptaḥ qui accompagne l'inscription. Il donne alors la lecture suivante des signes : זת בן מש נגב וה מא Dét. [אל] בחת « This (was) erected (by) Mš the Nagib and it is a possession of the god of the mining land ». Cowley a raison de ne pas vouloir croire à l'existence du groupe Baʿalet conjointement avec la figure de Ptaḥ. Mais sa nouvelle lecture ne nous rapproche pas davantage de ce dieu dont la présence exige au moins une allusion faite à lui dans l'inscription.

Sprengling introduit dans la première ligne un signe qui n'existe pas en réalité afin de pouvoir lire le mot בנשמש et en même temps il décompose le premier signe d'une manière qui n'est pas conforme à la réalité. Butin est d'ailleurs d'accord avec ma lecture des signes, ce qui est plus rassurant parce qu'il a travaillé sur les pierres originales mêmes. Voici la lecture et le déchiffrement par Sprengling : תנת בנשמש נצב וות מאהב בעלת « The gift of Benshemesh, sculptor (or stele? or monument-maker?) of [Up] wawet beloved of Baʿalet ». Le signe ∽ que Sprengling a introduit dans la première ligne est dû à la lecture de Grimme qui l'admet aussi. Butin par contre lit l'inscription de la manière suivante :

זת בשן מש נצב קט·מאהב בעלת « QT., beloved of Baʿalet set this up in the camp of M-SH ». La construction de la phrase est un peu forcée et puis il n'y a aucune allusion ni aucun rapport avec le dieu Ptaḥ dans cette inscription, ce qui me porte à la conclusion qu'aucun déchiffrement sémitique ne satisfait la lecture de cette inscription, qui est pourtant assez complète et devrait offrir plus de chances à la lecture. Les signes qui composent cette inscription sont : 1re ligne de haut en bas : nos XII, XXVI, II, ?, XIX, XVIII, XXV, XIX, XIV, III, XVII, XXVII. Deuxième ligne : nos XVIII, I, XI, III, XV, XVII, XXVI.

Le dieu Ptaḥ représenté ici ne peut pas servir de base pour établir la date des inscriptions protosinaïtiques [1]. Les représentations de la déesse Ḥathor sont beaucoup plus favorables, et d'autre part l'inscription n° 351 doit avoir un rapport quelconque avec ce dieu Ptaḥ, que nous ne connaissons pas encore.

N° 9 (352). — Stèle composée de plusieurs fragments dont quelques-uns sont manquants. Cette inscription qui se trouve au Musée du Caire est composée de quatre lignes verticales dont quelques-unes sont incomplètes à cause des fragments manquants. Une de ces lignes qui est ni la première ni la dernière se termine par le groupe □ ♀ C +. Le signe du poisson de la première ligne de droite est de grandeur anormale par rapport aux autres signes, et la cause de cette exagération est encore inconnue. Vers la fin de la deuxième ligne nous rencontrons pour la première fois le signe n° XXII. Butin attribue ma lecture à une « érosion » mais d'après les lectures de Grimme et Sprengling, je persiste dans cette lecture qui s'oppose à toute interprétation sémitique. La deuxième ligne contient aussi un signe assez difficile à identifier, il n'y a pas deux

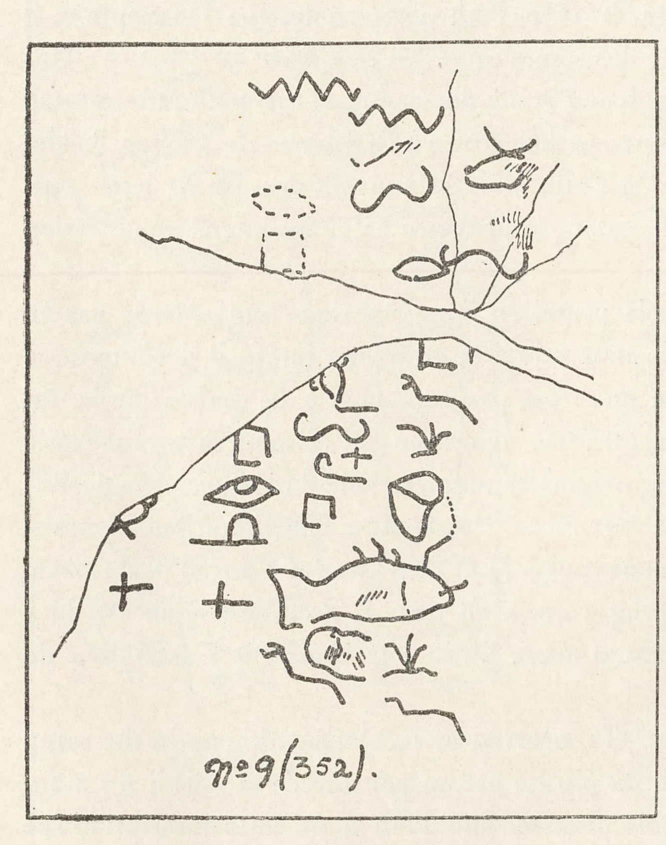


Fig. 30.

[1] Voir : F. W. v. Bissing, *Die Datierung der Petrie'schen Sinaischriften.*

identifications de ce signe qui se ressemblent. La troisième ligne contient un n° XVII unique qui fait allusion au ─ *wn* égyptien mais qui est identifié avec sûreté parce qu'il sert à écrire le groupe □ ♀ C +. Les deux seuls signes de la quatrième ligne sont les mêmes que ceux qui terminent la ligne du milieu de l'inscription n° 353. A part toutes ces particularités il y a à noter que les serpents (n° XIX) de cette inscription sont pourvus d'une tête qui n'existe dans aucune autre inscription protosinaïtique. Cowley a donné de cette inscription la lecture suivante : אש בן כר דכן משׁ[בע]ת נשת לב לן מא בעלת Dét. [נ]חת qu'il traduit par : « [This is] what K-r erected officer of Mš [when] she lifted up our heart. A possession of Baʿalet, [given of r]est ». Cette phrase est incompréhensible par sa construction et par son sens.

Grimme a eu tort de se baser sur la séparation de l'inscription par les fragments, et parce que la quatrième ligne verticale de la partie inférieure ne correspond pas en ligne droite avec la partie supérieure, il se base sur ce fait pour diviser la stèle n° 352 en deux parties dont l'une supérieure composée de trois lignes horizontales et l'autre inférieure, composée de quatre lignes verticales. Cette conception est contestée par Butin qui dit que l'inscription entière est renfermée dans une stèle dont le contour avait été tracé auparavant. En effet, nous ne pouvons pas exiger dans ces inscriptions des lignes droites, nous n'avons qu'à en juger par la première ligne du n° 351 qui décrit une courbe assez accentuée vers la partie inférieure.

Sprengling lit aussi quatre lignes verticales de la manière suivante : אשר נדר סינדן משער [נ]קש נצבן מהב בעלת qu'il traduit : « That which (?) dedicated Sīniddin (or 'Sīndān) of Sēʿīr, chiseler (or draftsman ?) of monument-makers (or monuments) beloved of Baʿalet ». Il est contrarié par l'emploi du mot *ašer* qui est de nature hébraïque et qui ne s'accorde pas avec l'ambiance proto-arabe qu'il attribue aux inscriptions. Il se rassure uniquement parce que l'origine de ce mot ne serait peut-être pas hébraïque. Ceci nous prouve encore une fois, combien les inscriptions sont peu sémitiques.

La lecture de Butin se rapproche le plus de la mienne, il voit d'ailleurs dans presque toutes les inscriptions les mêmes signes que je donne moi-même. Il lit dans cette inscription les signes suivants : אש בן כר סכן מש ע· לשת לבנן (לבן נ)ם ···בעלת ···ב ···חת qu'il traduit : « This is what K-R steward of

M-SH the 'Erite (?) built for SH-T the L-b-n-n-ite..... » Et il ajoute « Other renderings are of course possible ». Les signes que comporte ma lecture sont :

1re ligne de droite, de haut en bas : I, XXV, IV, XIX, XXI, XXIII, XXIV, XXI, XIX.
2e — — XVIII, XXV, XV, ?, XXIX, XXV, XXVI, XVII, IV, XXII, XIX.
3e — — XVIII, ?, XV?, III?, ?, ?, IV, XV, XVII, XXVI.
4e — — .... XIII, XXVI.

Les parties supérieures de la 3e et de la 4e ligne sont très peu lisibles et par conséquent les signes lus sont un peu douteux.

N° 10 (353). — Stèle du Musée du Caire qui se trouvait tête-bêche avec le n° 351 sur un même bloc de grès rouge. L'inscription est composée de trois lignes verticales de signes, dont l'une se termine en courbe faute d'espace. Il n'est pas étonnant de retrouver dans la première partie de droite une grande partie de l'inscription n° 351 qui se trouvait sur le même bloc, et à cause de cette coïncidence il se peut aussi que cette ligne contienne une allusion au dieu Ptaḥ, et si cela se confirmait, elle se trouverait dans sa partie supérieure.

Butin et Cowley ne veulent pas reconnaître le signe qui ressemble au scarabée et qui se trouve au début de la ligne du milieu. Ce signe s'y trouve cependant mais je dois admettre qu'il n'est pas gravé aussi profondément que les autres.

Les signes que Cowley a lus dans cette inscription sont : Dét. זת בש[ם] מש מ בעלת *נז *א * [נ] הת זא כשו שאת לב לך c'est-à-dire : « This is in the name of Mš, a possession of Baʿalet, [because she gave?] rest. This when she lifted up the heart of them ». La dernière partie de cette phrase est assez obscure. Sprengling transcrit : תנת בנשמש מהב בעלת [ח]קק ארחת ...(ענגדי). Sa lecture de la première ligne se base sur celle du n° 351 car Sprengling s'est rendu compte de l'identité presque complète de ces deux inscriptions. « The gift of Benshemesh beloved of Baʿalet ». Il serait difficile d'admettre un double emploi de l'erreur au sujet du mot Benshemesh. Sprengling lit la deuxième ligne : « The leader of the ways ». Quant à la troisième ligne, il met en doute une grande partie des signes qui ont été identifiés définitivement. Il y voit seulement le mot « En-gedi » the kid's well.

Butin se montre moins sceptique, et accepte presque tous les signes qui ont été lus sur cette stèle. Il complète la partie illisible de la première ligne et admet que Barrois n'est pas arrivé à y lire les deux signes qu'il a ajoutés. L'ensemble de sa lecture est זת בשן מש מהבעלת גן זק נש[א] ארחת זגת שם לשאת לב לכין (לכני).. « This is (sleeping shelter) in the camp of M-SH, cherished of Baʿalet, (was) prepared (by) Z-K the head of the caravans (gangs), whom G-T commissioned to keep up the spirits of the workers (or head miners, or perhaps the Kunites) ».

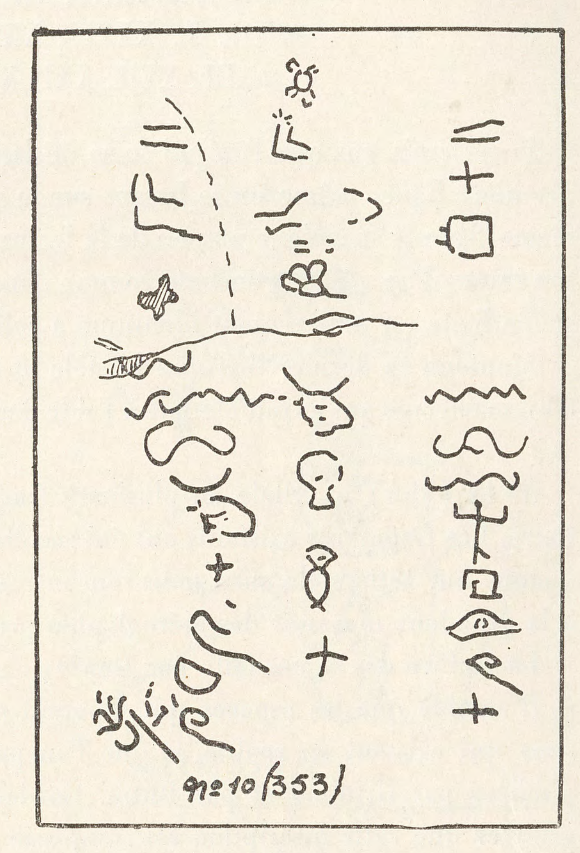


Fig. 31.

Butin fait allusion à la théorie des Kénites soulevée par R. Eisler qui a lu dans le dernier mot קני les « Kénites ». Eisler [1] lui-même se base sur le de l'obélisque des trois sémites publiée par Fl. Petrie [2] et qui porte un nom écrit en égyptien tout comme le personnage identique de l'inscription n° 22 (p. 132) du *Recueil* de R. Weill. Ceci n'a rien à voir avec les kénites et j'espère avoir déjà démontré que la théorie des kénites de Eisler

(1) R. Eisler, *Die kenitischen Weihinschriften der Hyksoszeit im Bergbaugebiet der Sinaihalbinsel*, 1919.

(2) Fl. Petrie, *Researches in Sinai*, fig. 121, p. 118.

serait très intéressante si elle était soutenue par des preuves plus définitives[1].

Voici enfin les signes que j'ai lus dans l'inscription n° 353 :

1re ligne de droite : XII, XXVI, II, ?, ?, XVIII, XXV, XVIII, XI, V, XV, XVII, XXVI.
2e — XXX, X, XXIV, XII, XXIX, XV, I, XXIII, XIII, XXVI.
3e — XII, X, XXVI?, XXV, XVIII, XXV, I, XXVI, XVII, III, XVII, XXI, XX.

Je ne crois pas que l'on puisse se déclarer sur la partie manquante de la première ligne, même en se basant sur le n° 351. Dans le début de la deuxième ligne je m'éloigne un peu de la lecture de Butin, et je crois qu'il existe des traces d'un [sign] énorme comme dans le n° 352. Ma lecture de la troisième ligne est entièrement identique à celle de Butin.

Ajoutons en dernier lieu que la stèle n° 353 porte des traces nombreuses d'un martelage qui aurait été fait à l'aide d'un instrument de faible dimension.

N° 11 (354). — Stèle en plusieurs fragments se trouvant au Musée du Caire. Les fragments existants ont été recollés, mais il y a des fragments manquants. Sur cette stèle aussi nous rencontrons des signes énormes par rapport à la grandeur moyenne des hiéroglyphes protosinaïtiques.

La lecture des signes faite par Cowley n'est pas conforme à celle de Butin, et il semble que les espaces qui séparent ces signes ne correspondent pas à ceux qui existent en réalité et que l'on peut vérifier sur les photographies publiées par Grimme et par Butin. Cowley fait tout un raisonnement pour prouver que cette inscription est composée de deux lignes qui sont répétées, voici d'ailleurs ce qu'il dit textuellement : « One is a repetition of the other, not a continuation, since it is unlikely that the determinative would occur twice in so short an inscription. I suggest that the whole is the work of an apprentice. He first carved col. 1 leaving space for the continuation in col. 2. Then, he, or his superior, was dissatisfied with the work and it was rejected. The apprentice however thought good to try again on the prepared surface left blank. He carved part of the same text again, but found that he had got

[1] J. Leibovitch, *Sinai ve Midian*, 1934.

the determinative too low, so that not enough space was left for בעלת. He therefore gave up his attempt, without finishing the column, and the slab was broken up ».

Admettons qu'il est très difficile, pour ne pas dire impossible de se soumettre à un pareil raisonnement qui n'est basé sur aucune preuve évidente. Cowley donne alors la lecture suivante des signes qui selon lui se répètent dans les deux lignes : Dét. מנ[ח]ת [ל?] Dét. בעלת 2. [מנח]תל. Pour toute traduction, il donne ; « An offering to Baʿalet ». Sprengling ne s'étend pas sur la disposition mystérieuse des signes dans cette inscription, il donne simplement : מנחת מהבעלת « Votive offering of the beloved of Baʿalet ». Il prend la partie finale se terminant par בעלת comme étant la continuation de la partie supérieure de la ligne. Butin fait le même usage dans son déchiffrement qui dit : מ.....ת מהבעלת « . . . . . T cherished of Baʿalet ». Il prend la fin de l'inscription pour une parallèle du n° 348. Le fait est, qu'on ne peut pas se prononcer sur cette inscription dans laquelle un fragment assez important de la première ligne est manquant. Butin n'aurait pas dû représenter pour le n° 354 une stèle complète, déjà en 1923 la photographie publiée par Grimme prouvait que des fragments manquaient, dont un a été retrouvé, c'est celui qui porte les grands signes. Par contre, la photographie que Grimme publia en 1923, possède un petit fragment qui aujourd'hui a disparu, il est probablement resté au Sinaï, car n'oublions pas que ces photographies furent faites

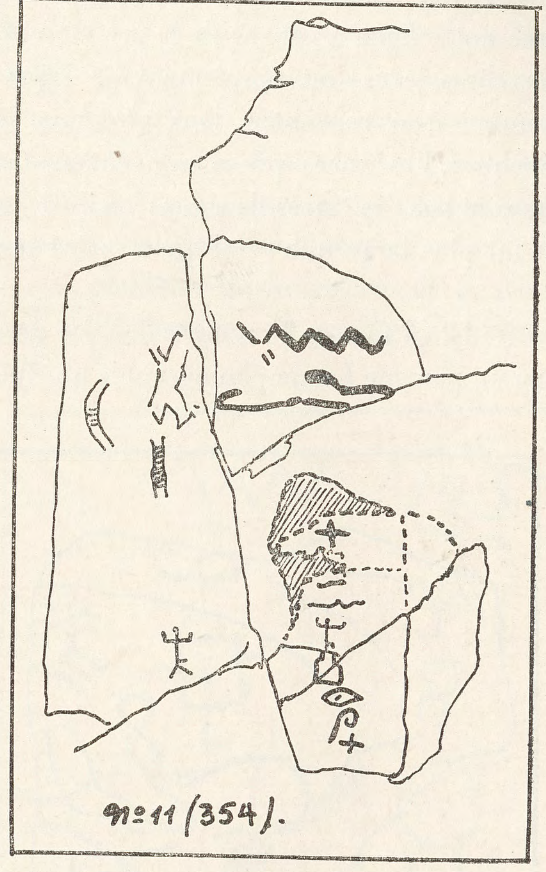


Fig. 32.

au Sinaï même. Ce fragment disparu portait un signe et un fragment d'un autre. Les signes qui existent sur ma reproduction sont les suivants : ligne de droite : signes grands : XVIII, XIX, XVII?. Signes de grandeur normale : XXVI, III?, XVIII, XI, II, XV, XVII, XXVI. Je ne crois pas qu'il y ait eu une autre ligne à gauche de la première. Le signe XI qui s'y trouve (l'homme aux bras levés) est simplement un signe d'adoration, peut-être un prêtre, comme il se rencontre dans plusieurs inscriptions du Sinaï de différentes époques. Les traces qui se trouvent sur le même fragment au-dessus du nº XI ne sont pas des traces de signes, mais de martelages faits à l'aide d'un instrument plus large que celui qui a opéré sur le nº 353.

Nº 12 (355). — Fragment de stèle perdu au Sinaï, qui nous est seulement connu par une bonne photographie qui fut heureusement publiée par Grimme en 1923. Sur ce fragment les signes sont très lisibles, à l'exception d'un seul qui est fragmentaire. Personne a donné une lecture de ce fragment d'inscription, Sprengling s'est laissé entraîner par ses hypothèses mythologiques, et Butin donne en tout : « It is interesting, however because the sign for heth occurs twice, while gimel has the same form as in nº 366 ». Je trouve au contraire que dans le nº 366 le signe nº X est beaucoup plus rectangulaire qu'ici. Il semble, dans tous les cas, bien clair, que nous avons sur ce fragment une ligne verticale composée de trois signes qui sont : XXX, X, XIII. Dans le coin du cintre nous avons le groupe de signes composé par II, XXII et XIII. Ce

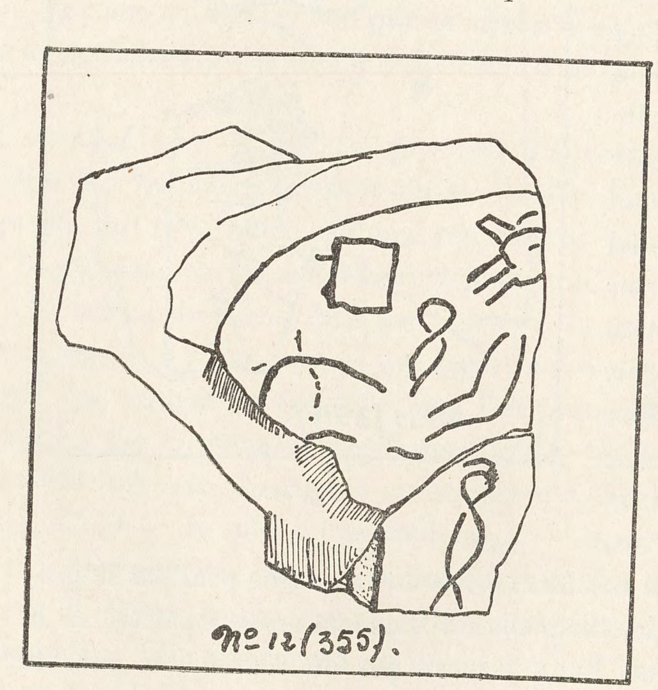


Fig. 33.

groupe devait sûrement être suivi par d'autres signes, nous avons en effet les traces d'un XII redressé qui est dans une position tout à fait mystérieuse, ce qui me fait présumer que la stèle n'était peut-être jamais entière. Les auteurs des inscriptions ne redressaient leurs signes de cette manière que quand ils manquaient d'espace, nous en avons peut-être un autre exemple dans l'inscription suivante nº 356. Ceci me fait soupçonner que les monuments ont peut-être été fabriqués à une certaine époque et les inscriptions, gravées plus tard par une autre tribu peut-être. Cette hypothèse n'est que faiblement soutenue par les faits tels qu'ils se présentent à nous, mais elle n'est pas négligeable. Il y a encore un autre phénomène qui parle en faveur de cette hypothèse. Sur le nº 360 par exemple, les accidents de la surface de la pierre sont antérieurs à l'inscription puisque cette dernière est gravée sur plusieurs niveaux différents de la pierre.

Nº 13 (356). — Fragment de stèle au Musée du Caire, qui fut rapportée du Sinaï par la première expédition de la Harvard University. L'inscription est composée de deux lignes verticales. Cowley, Sprengling et Butin n'admettent pas la lecture de mon premier signe de la ligne droite, ils le décomposent en I et XIX, malgré qu'il y ait de la peine à reconnaître dans ce XIX un serpent. Cette lecture s'adapte en effet au déchiffrement אנך mais je crois pourtant que ma lecture n'est pas à négliger. Pour le reste de la ligne, la lecture est plus ou moins sûre. Cowley la complète par le groupe רב נגבן. Quant à la deuxième ligne, il décompose le 𓈖 initial en ||𓈖, lecture qui est aussi à envisager, elle est très possible, je l'avais d'ailleurs adoptée au

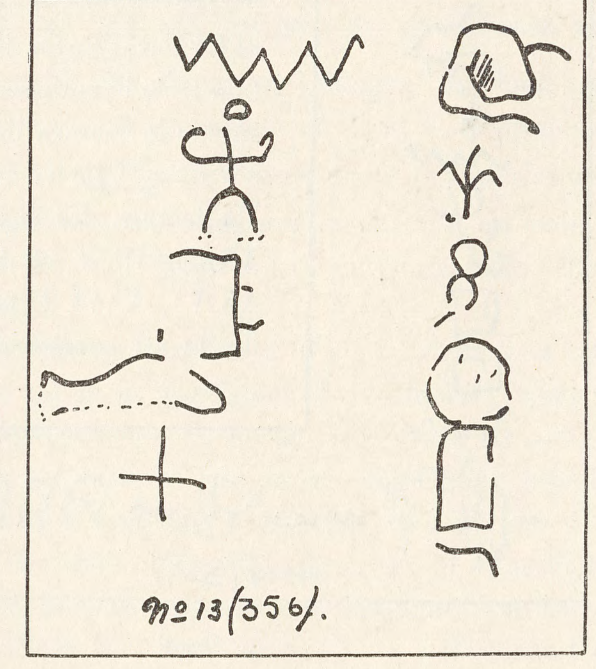


Fig. 34.

début. Mais sur cette pierre où les signes ne sont pas gravés très profondément, leur lecture dépend beaucoup de la direction par laquelle la lumière arrive sur la surface inscrite. Il existe encore un autre désaccord dans la lecture de la deuxième ligne. C'est aussi un groupe de signes, le : מהבעלת qui a influencé cette lecture. L'avant dernier signe est déformé et on veut admettre que l'auteur a oublié de graver le signe qu'il aurait inscrit en dehors de la ligne. Cette hypothèse est possible, mais je crois plutôt que ce signe inscrit en marge, comme pour réparer un oubli, n'est autre que la fin du signe n° XXIV que je lis dans cette ligne. Cowley a donc donné la lecture suivante : אנ כחרב נ[גבן] זמ בעלת Dét. qu'il traduit par : «I am Kḥ, chief of the Nagibin, This is a possession of Ba'alet». Sprengling y lit אנך חר בן [...] מהבעלת «I am Hur, son of. . . . . , beloved of Ba'alet». Butin donne pour le début de l'inscription trois hypothèses différentes, car il n'est pas très sûr de la lecture des premiers signes : (שנת, אנת) אנך חרבן מהבעלת «I am ḤRBN, cherished of Ba'alet». Ma lecture des signes comporte : I, XXI, XIII, XXIII?, III, ?, et deuxième ligne : XVIII, XI, II, XXIV?, XXVI. L'inscription, et surtout la ligne de droite est parsemée de points qui n'ont apparemment rien à voir avec le texte de l'inscription.

Fig. 35.

N° 14 (357). — Cette inscription est encore *in situ* dans la mine XIII (L) de Serabit el-Khadem. Elle était connue auparavant par une photographie faite au cours de la première expédition de la Harvard, puis par une autre photographie prise par les professeurs Hjelt et Lindblom en 1929. La dernière expédition de 1930 a de nouveau photographié l'inscription et en a fait une copie sur place (we made a hand tracing on the rock itself), et par conséquent la reproduction donnée par Butin doit être considérée comme étant la plus parfaite. J'ai donc modifié mon croquis qui avait été fait sur une plaque négative que le Dr B. Gunn a eu la bonté de mettre à ma disposition, et qui était celle que le professeur Hjelt lui avait transmise.

Je ne peux pourtant pas me décider à modifier le huitième signe que je prends pour un et que Butin lit . Il en est de même du dernier signe de la ligne verticale. Aucune des photographies publiées ne donnent ces signes avec assez de clarté pour permettre une vérification. Grimme[1] a en outre publié un article séparé pour cette inscription dans *Le Muséon* mais ici aussi la photographie n'est pas assez claire. J'ai déjà signalé que les trois premiers signes de cette inscription sont les mêmes qui se trouvent au début du n° 349, et que le groupe composé de et est peut-être une allusion au signe égyptien qui se lit *àat* et aussi *ỉ:w·t* et qui sert à désigner une fonction sacerdotale. Les deux signes suivants sont probablement III et V, le premier pourrait aussi être pris pour un XXII . Le dernier signe de l'inscription verticale qui fut autrefois considéré comme des traces de martelage, est maintenant identifié avec le signe de la main. Quant à la ligne horizontale, elle est presque entièrement bien lisible.

Les signes lus par Cowley sont les suivants : אנו ש× נ דבֹּמ לאב בֹּמן III III II ×מע אמרן רב [נגבן] «This is what D-b-m set up for the father of 9 (miners?) (when) the chief of the Nagibin heard our petition». La fin de l'inscription est naturellement complétée par Cowley à cause du groupe נגבן. Sprengling prend le troisième signe pour un XXVI à branches recourbées et il lit : אנך שפן סהמלאת רב מן גמע אמר ארבע «I am the miner Sahmilat, foreman, of mineshaft n° 4». Butin, par contre donne la lecture suivante pour les signes qui composent cette inscription : אנת ש גן סכ(י)ם לאבבם לי (?) מע אמר ארבעל qu'il traduit : «Cave (sleeping-shelter) which S-K-M (S-Y-M) prepared for '-B-B-M, L-Y, (?)-M-', '-M-R (and) '-R-B-'-L».

---

[1] H. Grimme, *Die altsinaitische Felsinschrift n° 357*. *Le Muséon*, t. XLII.

Nous pouvons constater combien ces déchiffrements en sémitique sont différents l'un de l'autre, et les résultats sont par conséquent peu satisfaisants. La traduction de Butin au moins, devait être plus rassurante, vu son excellente reproduction des signes. Ceci nous confirme une fois de plus que nous ne devons que nous contenter de la lecture des signes, et que les déchiffrements sont naturellement prématurés. Ma lecture des signes comporte : I, XIX, XXVI, XXV, X, XIX, XXIV, XI, XVIII, XVII, I, III (ou XXII), V, XVIII, XIX? XX, XXXII, XVIII, XV, I, XVIII, XXIII, I ou (XIX), XXIII, III, XV, ?. Le dernier signe est probablement un XVII comme le pense Butin.

N° 15 (358). — Inscription aussi *in situ* dans la mine XIV (M) qui nous est connue par des photographies faites par la première expédition de la Harvard Expedition, par le professeur Hjelt et enfin de nouveau par la Joint Expedition. C'est pour cette raison que la lecture des signes par Butin est la plus probable. Cette inscription a une curieuse histoire quant aux publications qui en furent faites depuis 1928. Il est inutile de discuter davantage la position qu'elle occupe dans la mine, celle qui est adoptée par Butin est définitive et elle ressemble à l'inscription n° 368 lue de droite à gauche quant à la suite des signes. La meilleure photographie est celle qui est publiée par Grimme en 1929. Cowley en publie la reproduction faite en 1928 par Lake et Blake dans la *Harvard Theological Review*. Aussi dit-il à juste titre : « Any attempt at decipherment would be mere guess-work, and it is better deferred for the

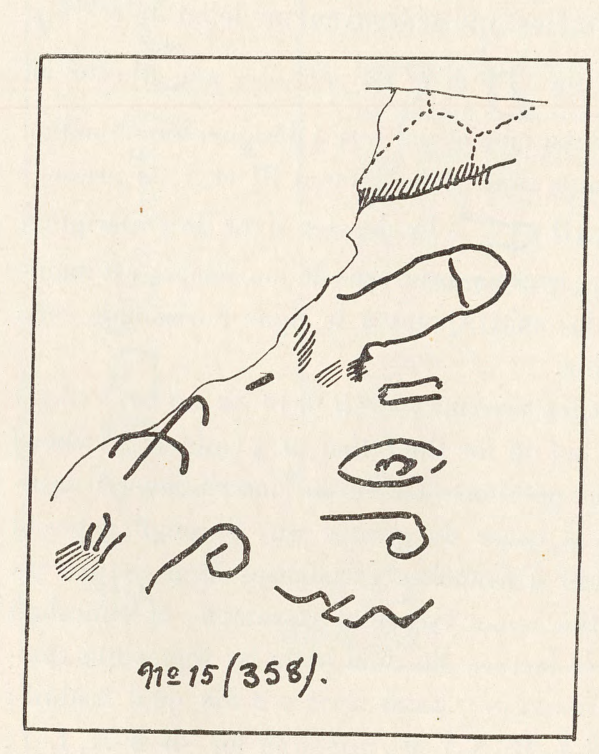


Fig. 36.

present ». Il lit, les signes suivants : III ל ** בעלם * ב ** et ajoute « which may perhaps be really : III|אנת לבעלת אחן. Sprengling tient encore à la première disposition que j'avais donnée à l'inscription, et qui est probablement erronée : « ... from Sē'ir... » ......משעיר...לה ? Butin donne les signes suivants : אם פעל מלכיל (מלכי) (מעכיל) qu'il traduit : « That which M-L-K-Y-L made ». Il ne veut pas admettre le signe n° XXII qui pourtant est très bien visible ici, et le prend pour un XXIV. Des phénomènes très curieux peuvent être constatés dans cette inscription au point de vue épigraphique.

L'avant dernier signe de la ligne de droite est ici renversé ce qui est un cas excessivement rare, il paraît dans l'inscription n° 345 une seule fois, et ici pour la seconde fois. A part cela il y aurait encore à signaler que dans la deuxième ligne il y a peut-être un n° XI aussi renversé. Butin a classé ce signe dans la catégorie n° XXI. Au-dessus de ce signe il y a un fragment de signe illisible et au-dessous un signe qui semble être n° XX une main ou sinon alors le XXI. Nous pouvons alors lire les signes de la manière suivante : I, XXII, XII, XV, XVII, XVIII, XVII, ? XI ou XXI, XX ou XXI.

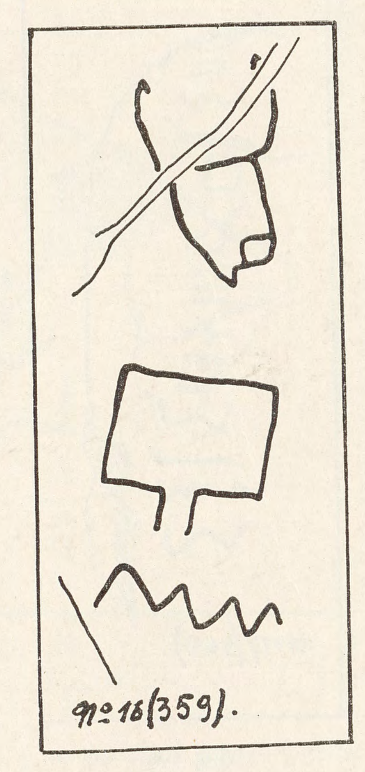


Fig. 37.

N° 16 (359). — Pierre au Musée du Caire apportée par l'expédition du professeur Hjelt. Elle porte trois signes bien lisibles dont le premier a été décomposé par Sprengling pour en tirer une lecture qu'on ne peut malheureusement pas admettre. Il complète l'inscription par un mot en se basant sur une simple hypothèse. Il lit les signes suivants : נצב מש[עיר] c'est-à-dire « ... monument-maker from S(ē'ir) ». Butin veut supposer avec Cowley l'existence d'un *lamed* initial que je n'ai pas pu retrouver sur la pierre. Il croit lire ici le même nom propre qu'il a lu sur le n° 357 אבבם. Il donne alors la traduction suivante : « (belonging) to '-B-M ». Les seuls signes visibles sont I, II, et XVIII. La tête de taureau est

ici un spécimen unique avec la narine. Le style est purement égyptien. Il n'y a d'autre part aucun indice qui puisse nous prouver que l'inscription est complète, elle est très probablement fragmentaire.

N° 17 (360). — Nous commençons ici la série des nouvelles inscriptions apportées du Sinaï par l'expédition de la Harvard et la Washington Catholic University. Grâce à la permission du Dr Butin et de la direction du Service des Antiquités j'ai pu examiner ces inscriptions qui se trouvent toutes au Musée du Caire.

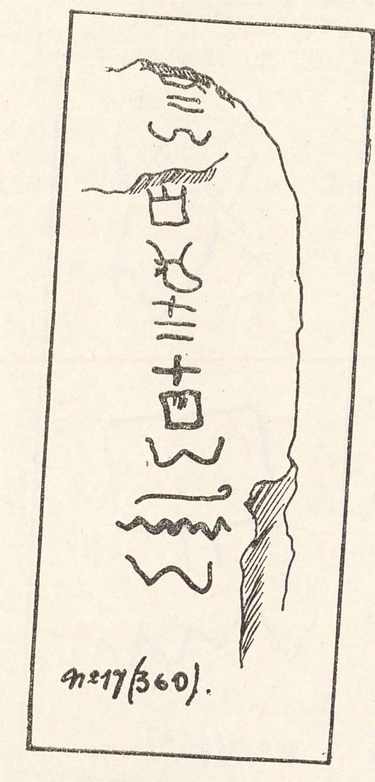


Fig. 38.

L'inscription n° 360 se trouve sur un fragment de pierre assez plate mais de dimension et de poids respectables. Elle fut trouvée, comme l'indique Butin entre Wadi Qattar et Wadi Umm Themeyim. Butin admet aussi que l'inscription est plus récente que les accidents de la surface de la pierre. Il lit l'inscription composée d'une seule ligne verticale de la manière suivante : ז שב אתזת בשן מש en la traduisant : «This (sleeping-shelter) in the camp of M-SH is occupied by '-T-Z-T». J'aurais peut-être traduit, d'après sa lecture : «This is the sleeping shelter of 'T-Z-T in the camp of M-SH». Mais comme je ne suis pas partisan du déchiffrement en sémitique, je me borne à donner la lecture des signes : XV?, XII, XXV, II, I, XXVI, XII, XXVI, III, XXV, XIX, XVIII, XXV. Ici Sprengling aurait eu de nouveau l'occasion de lire son groupe de signes בנשמש. C'est d'ailleurs grâce à ce groupe que je lis le troisième signe en commençant par la fin comme un XIX ce qui me porte à poser l'identité entre les deux formes de serpent ⌐ et ~, pour ne conserver que l'idée du reptile qui est le symbole auquel nous devons les noms *noun* et *nahaš*. Avant le premier XII, j'ai trouvé les traces d'un XV que Butin ne mentionne pas. Outre cela, la forme du II diffère un peu dans ma reproduction en ce que

trois pointes le surmontent au lieu d'une seule qui est mentionnée par Butin. La tête de taureau qui suit a une oreille à la manière du hiéroglyphe égyptien. A part cela, l'inscription n'a rien de particulier.

N° 18 (361). — Inscription sur un fragment de rocher détaché de sa position près de la mine XII (N) et apportée au Musée du Caire. Elle est com-

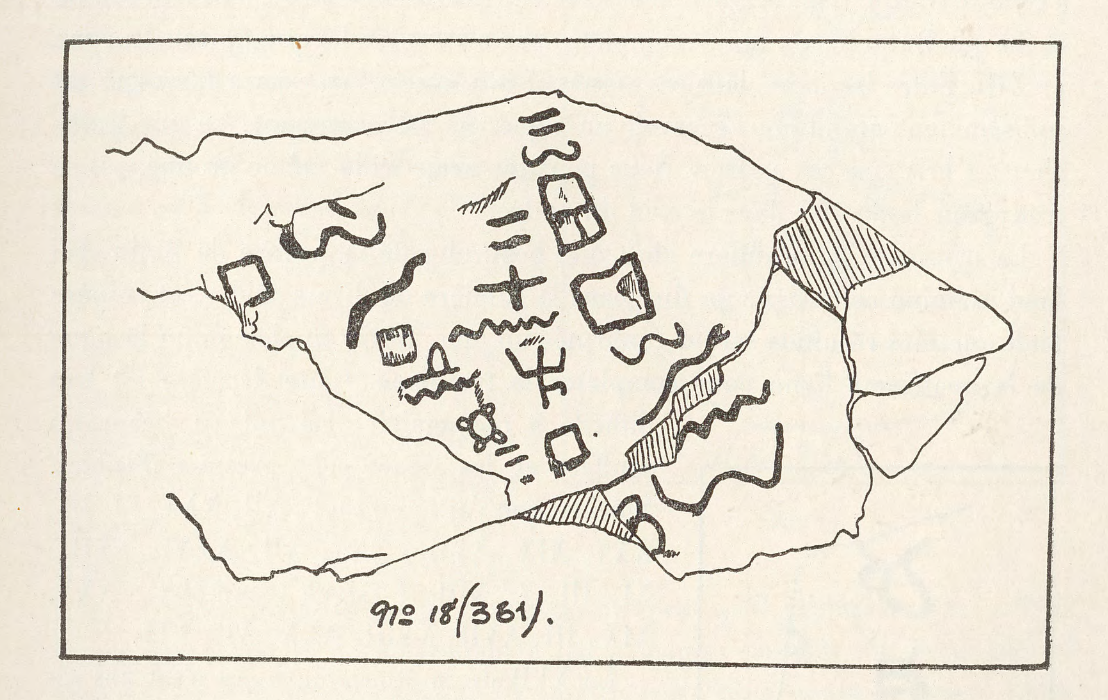


Fig. 39.

posée de quatre lignes verticales dont l'une consiste en un seul signe. Butin ne dit pas si cette ligne contenait encore d'autres signes.

Voici la suite des signes lus par Butin, sur cette inscription : ז שב בשן מש ··זת מהבעלת· שן הן (בן) מהב «In the camp of M-SH this is the place occupied by ..Z-T cherished of Baʿalet; behold (the whole) camp is cherished [of Baʿalet] (or «the one who built the camp is cherished [of Baʿalet]»). Butin est un peu contrarié par ce déchiffrement, car en effet, ATZT avait d'après le n° 360 un «sleeping shelter» toujours dans le camp de M-SH mais près de la mine XII. Il résout le problème en supposant que ATZT avait des «sleeping shelters»

un peu partout. J'admets que cette explication est peu satisfaisante, et une fois de plus nous sommes devant des groupes de signes qui se repètent mais qui ne doivent pas être déchiffrés en sémitique. Dans cette inscription nous avons encore une fois l'occasion de démontrer que la lecture בנשמש de Sprengling n'est pas fondée.

Ma lecture des signes de la première ligne de droite correspond exactement à celle de Butin. Dans la deuxième ligne elle correspond aussi, à l'exception de la fin que Butin lit (ou plutôt complète) par מהבעלת tandis que j'y vois le signe n° XIII. Entre les deux derniers signes il y a encore un espace libre qui est suffisamment grand pour recevoir un signe qui est manquant, vu que le rocher est brisé en cet endroit. Nous pouvons avoir ici le même groupe qui se trouve sur le n° 355 dans le coin du cintre.

La troisième ligne diffère chez moi beaucoup de la lecture de Butin. J'ai bien examiné cette ligne en dirigeant la lumière de divers angles, et j'espère bien que mes résultats seront confirmés un jour. Butin emploie enfin le signe de la quatrième ligne pour compléter la troisième. Cette dernière est très difficile à reconnaître, car elle a beaucoup souffert et les signes sont presque illisibles. Voici ce que j'ai lu en tout : XII, XXV, VI, III, XXV, XIX, XVIII, XXV, XII, XXVI, XVIII, XI, III, ?, XIII, ? (signe incomplet), XXV, XIX, III, XVII, XVIII, XXX, XII, ? IV.

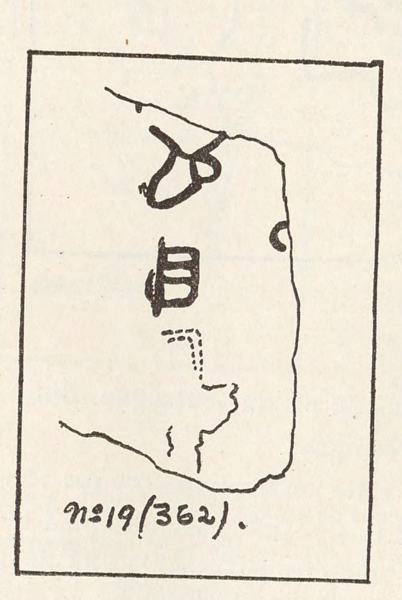


Fig. 40.

Le XVII de la troisième ligne n'est pas un *daleth* phénicien comme le pense Butin, nous avons encore un spécimen pareil de XVII dans l'inscription n° 352. Le VI de la première ligne est un nouveau signe, mais nous en rencontrons encore un pareil dans l'inscription de Midian publiée par R. F. Burton.

N° 19 (362). — Petite pierre composée de deux signes, et deux fragments de signes. Butin voit les fragments, l'un au-dessus de la tête de taureau, mais il ne parle pas de la trace qui se trouve à droite de la tête sur le bord, ce qui

prouve que la pierre est un fragment d'inscription. Le deuxième signe est pris par Butin pour un *daleth* signe dérivé du 𓈖 *wn* égyptien. Je crois que cette interprétation est possible, mais les deux traits à l'intérieur rapprochent ce signe de celui qui se trouve sur le n° 372 *a* qui est classé dans ma catégorie n° VII. Je crois qu'un signe dérivé du 𓈖 égyptien n'existe pas en protosinaïtique, il s'en trouve un dans presque toutes les écritures sémitiques archaïques. Ma lecture des signes est : I, VII et puis à droite un XVII renversé (?). Butin lit le mot אד qu'il rapproche de אִדּו de Ezra, 8.17.

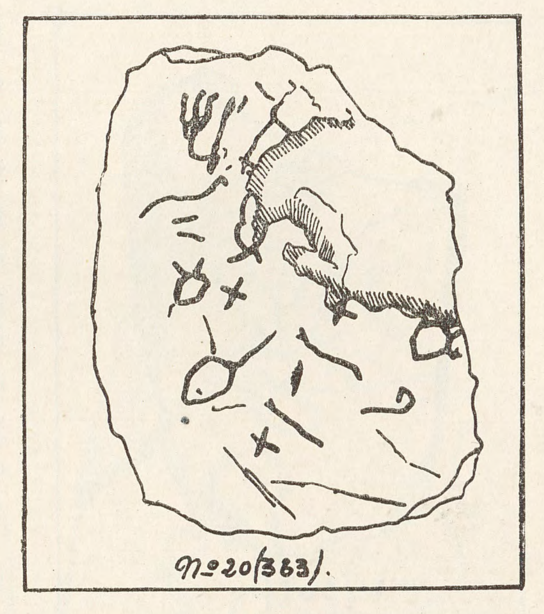


Fig. 41.

N° 20 (363). — Fragment de pierre portant une inscription composée de quatre lignes verticales que Butin a transcrit de la manière suivante : אל.. ...תן נתנא חתא ינזא qu'il traduit : « ... 'L, ... TN, NTN', HT', YNZ'. » Selon lui ce seraient des noms propres qu'il explique ainsi : « This inscription seems to me to contain a list of names possibly the occupants of that section of the camp indicating where their sleeping-quarters were ». Cette explication est un peu forcée, car rien nous indique la séparation de noms propres.

La surface de la pierre est un peu mutilée, mais cela ne nous empêche pas de reconnaître les signes. Je suis entièrement d'accord avec Butin quant à la lecture des signes à l'exception d'un ou deux signes comme on le verra par la liste suivante :

1re ligne de droite,	de haut en bas :		I, XVII.
2e	—	—	XXVI, XIX, ?, XIX, XXVI.
3e	—	—	I?, XIII, XXVI, I.
4e	—	—	XX?, XIX, XII, I.

Dans la première ligne Butin ajoute une queue au mais je crois que cette partie ne fait pas corps avec le signe hiéroglyphique. Dans la deuxième ligne il y a après le premier XIX un trait vertical que Butin appelle «a mere separation». On pourrait peut-être y voir un . Les serpents XIX de cette ligne ont une forme curieuse, ils se rapprochent du égyptien. Cette ligne est terminée par un trait que Butin prend pour un ר, mais je crois qu'il s'agit simplement d'une éraflure. En général les caractères appartenant à cette inscription sont mal dessinés, et Butin suppose que l'auteur n'avait pas assez d'expérience pour graver des inscriptions sur la pierre.

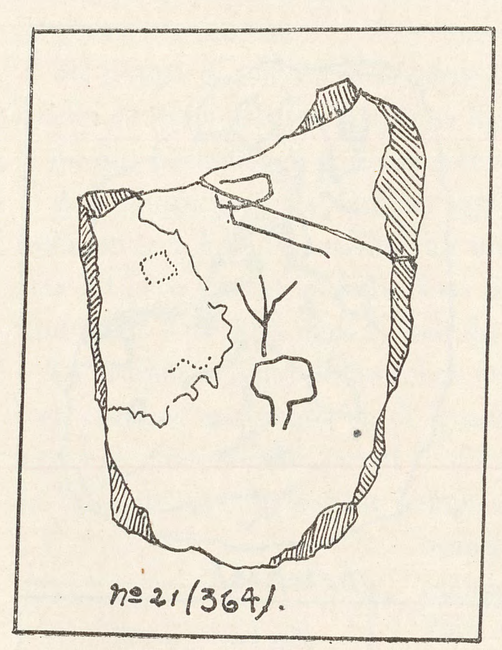


Fig. 42.

Nº 21 (364). — Ce petit fragment contient probablement quatre signes au lieu de trois, comme le pense Butin. Il y voit les trois signes suivants : לכר qu'il lit : «(belonging) to K-R». J'y vois par contre : III, XIX, XXI, II. La manière d'écrire ressemble beaucoup à celle de l'inscription nº 365 *b*. Les signes ne sont pas gravés comme d'habitude à l'aide d'un maillet et d'une pointe mais simplement à l'aide d'un instrument pointu. Le dernier signe peut représenter soit l'habitation, soit une tête, mais je crois que s'il devait représenter une tête, il serait plus arrondi, et il serait fermé par en bas, comme nous l'avons sur le nº 353.

Nº 22 (365 *a*). — Petite pierre inscrite sur ses deux faces. Comme Butin l'observe à juste titre, les deux côtés furent inscrits par des mains différentes. Il dit en outre : «This inscription was found lying free in the so-called camp of the Egyptians, and not connected with any sleeping-shelter». L'inscription traduite en sémitique se rapporte pourtant à des sleeping shelters ce qui est un peu décevant.

La face portant le nº 365 *a* contient une inscription composée de trois lignes verticales. J'y ai lu exactement les mêmes signes que Butin, à l'exception de la ligne du milieu où il voit une main *yod* dans ce signe que je prends

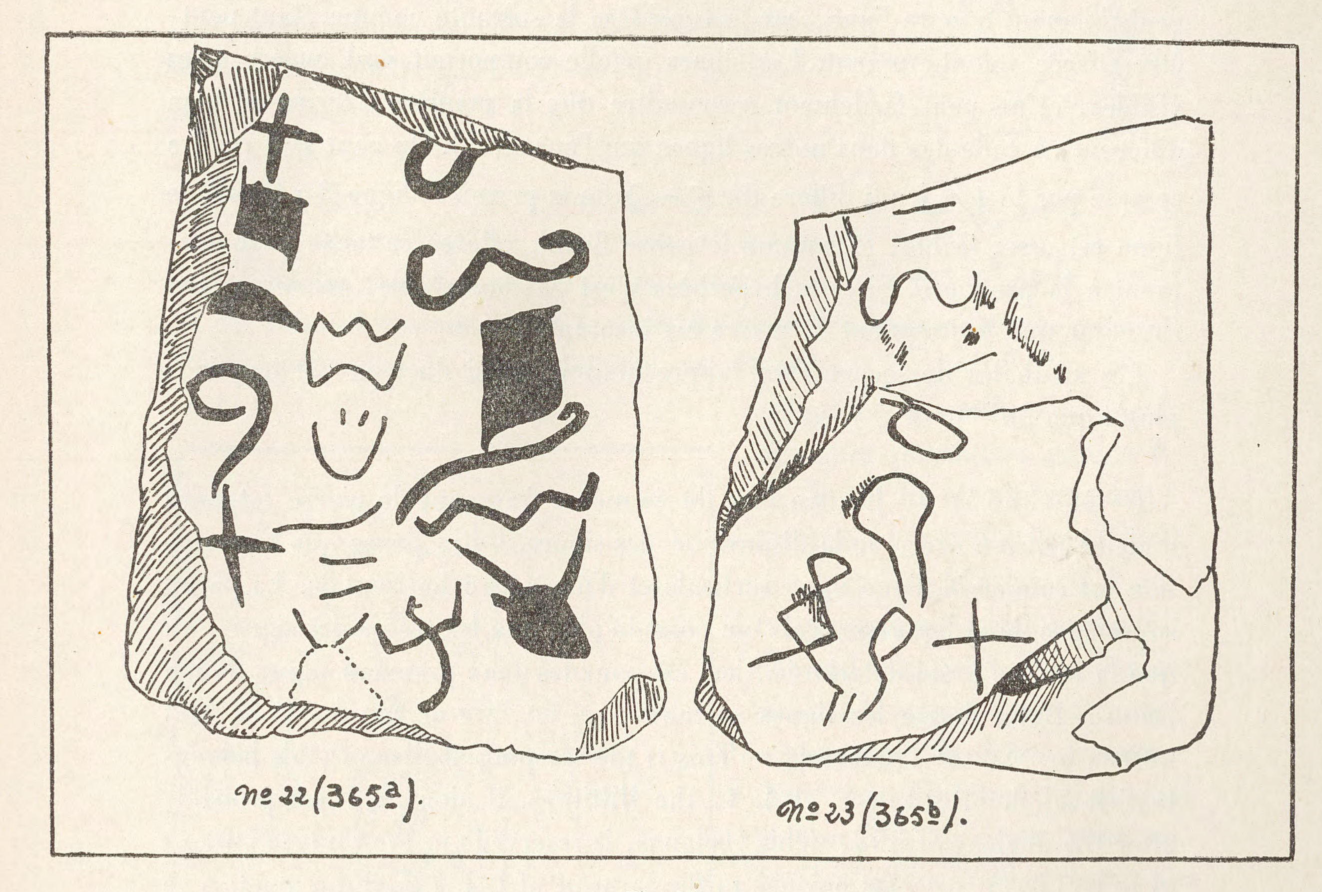


Fig. 43.

pour le symbole de l'habitation nº II. Voici la lecture des signes telle qu'elle est faite par Butin : ש שב נ(ם) מאה· תבעלת ...נזא or ש שבן מאה· תבעלת ...,נזא Traduction : «Places occupied by the beloved (fem. pl.) of Baʿalet, . . . N-Z-ʾ, or The sleeping place occupied by the beloved (fem. sing.) of Baʿalet, ..., N-Z-ʾ».

Ma lecture : première ligne de droite : XXV, XXV, III, XIX, XVIII, I, XI. Deuxième ligne : XVIII, XXV, II, XIX, XII, I. Troisième ligne : XXVI, III, XV, XVII, XXVI. Nous n'avons aucun indice qui puisse nous indiquer que

l'inscription est complète comme le prouvent les stèles. Nous ne savons pas, non plus, si un autre signe devait précéder la première ligne de droite, elle commence simplement par un fragment de [signe]. Le [signe] final appartient probablement à cette ligne, car je considère la suivante comme étant peut-être effacée volontairement. Les signes qu'elle comportait sont encore assez visibles, et on peut facilement reconnaître que la manière d'écrire est bien différente à celle des deux autres lignes qui l'encadrent. On peut s'en rendre compte par le [signe] qui diffère du [signe] de la première ligne. La troisième ligne est assez lisible, et comme le pense Butin, elle se rattache probablement à la première. Si cette hypothèse n'est pas acceptable, on devra bien supposer que le fragment de pierre est incomplet.

Les symboles de serpents se rapprochent ici aussi du type [signe] égyptien, plutôt que du [signe].

N° 23 (365 *b*). — L'autre face de ce même fragment de pierre est assez difficile à lire à cause de la disposition des signes. Butin pense que l'inscription est composée d'une ligne verticale et d'une autre horizontale. La partie supérieure de la ligne verticale ne possède plus que les traces des signes, vu que la surface a été détériorée. Ceci est pour les deux premiers signes de ma lecture. Butin donne les signes suivants : or, ארלי | חת or, ארל | חתי (ל or שב) ; ארח לתי or, ארחת לי Traduction : «This is the sleeping-shelter of (this belongs to) '-R-L, the Hittite (or '-R-L-Y, the Hittite)». Il ajoute : «Less probably after the analogy of 353, 'This (belongs, is reserved) to the caravan (troop) of L-Y (Luy?),' or 'this belongs to the caravan of L-T-Y'». Butin ajoute à ce déchiffrement : «But all this is conjectural». En effet, sa lecture n'est basée que sur des suppositions. Ma lecture comporte les signes : XII, XXV, I (pourrait aussi être un III, car les cornes du taureau ne sont pas visibles, il n'y en a que de faibles traces), II, puis la ligne horizontale de droite à gauche XXVI, XVII, XIII. Les deux petits traits qui se trouvent entre les deux derniers signes ne peuvent pas être pris pour la partie supérieure d'une main, ce sont des traces quelconques qui ne sont pas sur la ligne et n'ont même pas la grandeur des autres signes. Pour le [signe] la même remarque peut être faite comme pour le signe II du n° 364.

N° 24 (366). — Petite pierre portant deux ou trois signes. Butin les lit : מנג.. (ממג) un nom propre qui a peu d'importance. Les signes sont : XVIII, XIX ou XVIII, et X. Nous ne pouvons pas savoir si l'inscription est complète, rien nous indique qu'elle est fragmentaire. La lecture du nom propre en sémitique ne donne rien du tout.



Fig. 44.

N° 25 (367). — Nous avons sur cette pierre une des rares inscriptions complètes, et encore faut-il qu'elle ne soit pas assez lisible et qu'il n'y ait pas l'accord complet sur la lecture des signes. L'inscription est sous forme de stèle, et elle est composée d'une ligne verticale de signes qui sont au nombre de six. Butin lit cette inscription : גד ער עש et la traduit par «G-D the Erite made (this)». Il admettra que cette lecture est très peu satisfaisante. Le premier signe est le même que nous rencontrons sur la ligne de droite du n° 346 (la statuette) et que je prenais auparavant pour un XVII. L'existence de ce signe sur le 367 m'a définitivement induit à l'admettre et à le classer sous le n° IX. Il n'y a rien qui puisse nous prouver que ce signe est une variante du n° X. Le signe suivant est sans aucun doute le V ou [signe] égyptien que Butin ne tient pas à admettre. Il est pourtant assez lisible ici. Le signe suivant

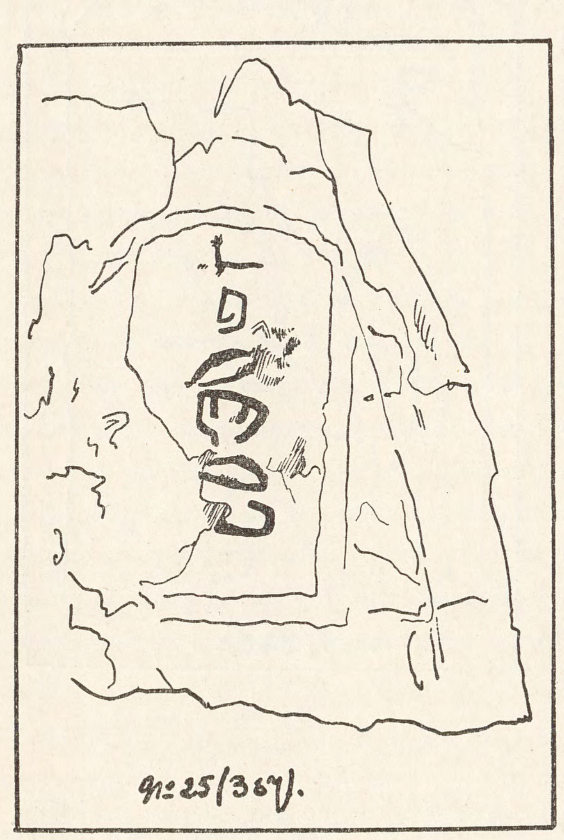


Fig. 45.

est un n° XV suivi d'un nouveau signe qui est visiblement une habitation nouveau genre. C'est pour cette raison que je l'ai classé avec le n° II. Il porte à l'intérieur deux séparations. Le signe qui suit est un n° XV et enfin le dernier signe probablement un ▭ renversé (III), représentant une variante de ⊓ et les autres symboles pour l'habitation. La lecture des signes est : IX, V, XV, II, XV, IV. En sémitique cette transcription ne donnerait absolument rien.

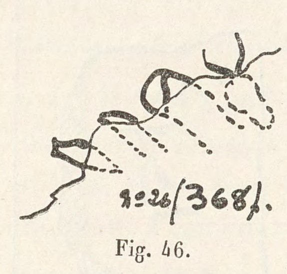


Fig. 46.

N° 26 (368). — Petite stèle sur laquelle on ne peut voir que les traces de quatre signes. La surface entière est mutilée et il est fort probable qu'elle devait contenir encore d'autres signes. Butin n'a pas identifié les signes qui pourtant se laissent assez facilement deviner d'après les traces que nous possédons sur la stèle (voir fig. 46). Ces signes sont en lisant de droite à gauche : I, XXII, XII et XV. Cette lecture est probable.

Cette inscription rappelle exactement celle du n° 358 qui débute par les mêmes quatre signes. Peut-être sommes-nous devant un groupe de signes qui forme un mot complet, mais pour le moment nous ne pouvons encore rien affirmer de positif.

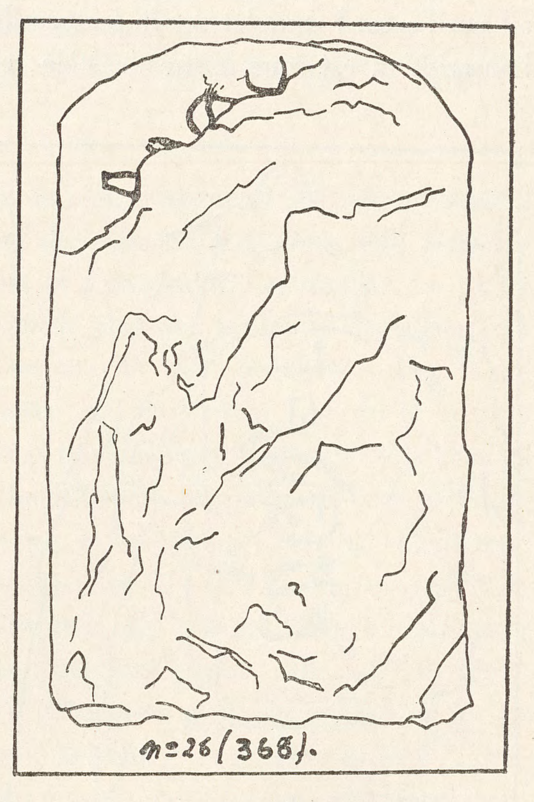


Fig. 46.

N° 27 (369). — J'ai déjà parlé longuement de cette inscription qui est entièrement égyptienne. Butin en a déchiffré la dernière partie en protosinaïtique, ce qui est peu probable. Vu que cette partie de l'inscription est très peu lisible, je n'écarte pas la

possibilité qu'elle soit rédigée en protosinaïtique. Mais il est plus probable qu'elle doit être lue en égyptien.

N° 28 (370). — Inscription composée de deux ou trois signes. Le fait essentiel qui la caractérise est la présence du hiéroglyphe d'un oiseau qui selon Butin représente un ibis à cause de son long bec. Je ne crois pas que l'on puisse envisager ces détails dans l'écriture protosinaïtique; comme pour l'habitation et le serpent, les auteurs des inscriptions ne visaient qu'à représenter un symbole unique sous la forme de plusieurs variantes, et d'ailleurs l'oiseau que représente notre inscription est loin de ressembler à l'hiéroglyphe de l'ibis. D'autre part, nous ne pouvons pas admettre qu'une valeur phonétique quelconque ait été empruntée sans aucune raison spéciale à un signe syllabique égyptien par une langue sémitique. La lecture T-B-N-W proposée par Butin pour pouvoir la rapprocher de תבני cité dans *I Rois* 16, 21 *f.*, n'est donc pas soutenue par le moindre indice.

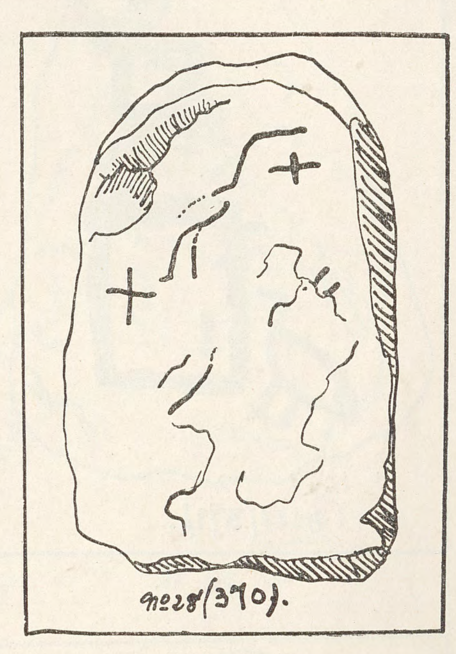


Fig. 47.

Les signes que je propose de lire dans cette inscription sont XXVI, XXXI, XXVI et je dois encore attirer l'attention sur le fait qu'une nouvelle lecture peut être obtenue en couchant l'inscription XXVI, XII, XIX, XXVI. L'avenir prouvera laquelle des deux lectures est la correcte. La forme de la stèle n'est pour rien dans la position dans laquelle l'inscription doit être lue, Butin admet aussi que c'est uniquement par hasard que cette pierre a la forme d'une stèle.

N° 29 (371). — Ici aussi Butin se base sur un emprunt phonétique fait à l'égyptien. L'inscription est composée de trois ou quatre signes, dont un représente un oiseau. Butin dit textuellement au sujet de cette inscription : « Apparently a mixture of Sinaitic and Egyptian is also to be found in this

little triangular inscription, etc.». La lecture qu'il propose est W-B-Ba nom d'un inspecteur connu au Sinaï, en ajoutant : «I give this for what it is worth...». En effet, il n'y a aucune raison pour voir un *ba* dans l'oiseau qui est si grossièrement gravé sur cette pierre. Une lecture possible est : XV, III, III, XXXI ou aussi XIII, III et XXXI. Les deux derniers sont incontestablement identifiés. La partie supérieure est trop mutilée et ne permet pas de donner une lecture très certaine. L'instrument qui a servi à graver cette inscription est d'une dimension spéciale et différente de celle des autres instruments qui ont servi aux auteurs de ces inscriptions.

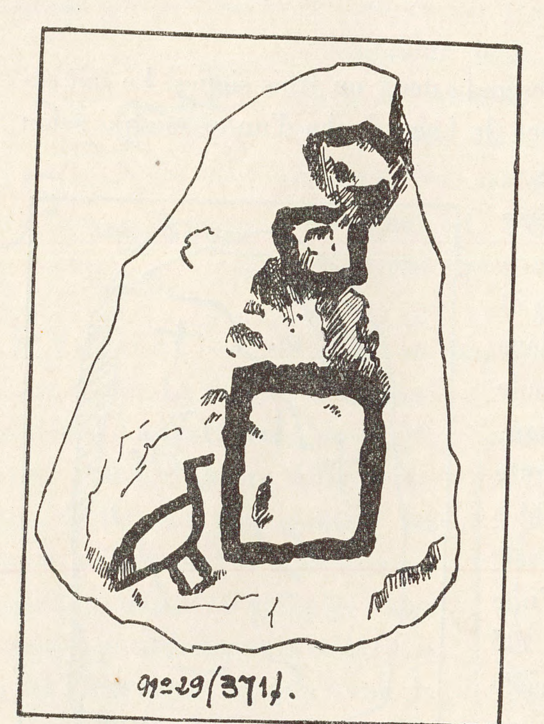


Fig. 48.

N° 30 (372) (*a*) et (*b*). — Ces deux inscriptions sont composées chacune d'un seul signe sur une pierre détachée. Butin prend ces signes pour des marques qui servent à distinguer les «sleeping-shelters». Il déclare avoir rencontré une

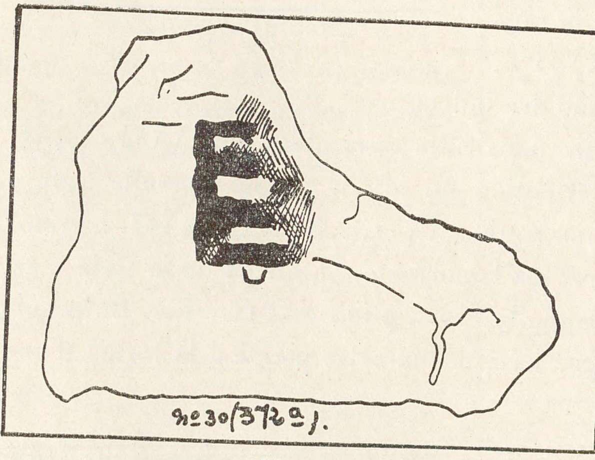


Fig. 49.



Fig. 50.

quantité de signes uniques mais qui ne ressemblent pas à des lettres. Il les appelle «signs of dots». Il voit dans le n° 372 *a* un *daleth* et dans le 372 *b* un *guimel*. Ce sont les signes VII et X de ma paléographie. Je ne crois pas qu'on

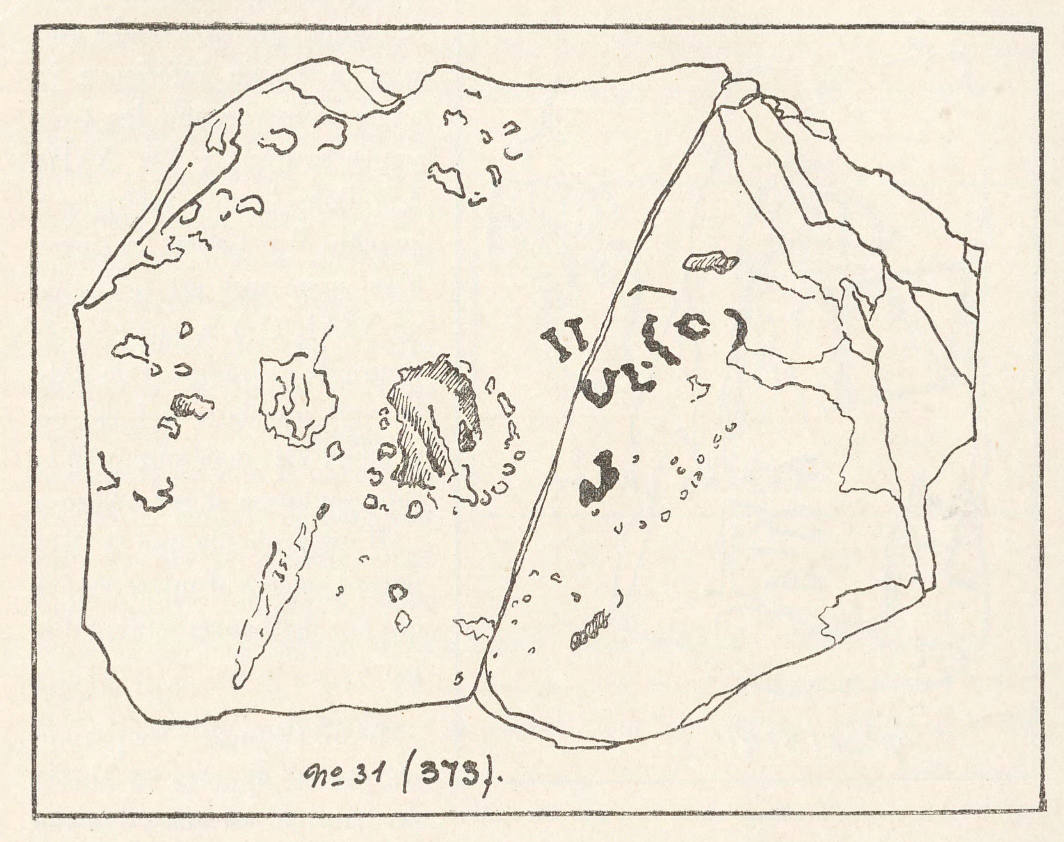


Fig. 51.

puisse rapprocher le 372 *a* du *wn* égyptien; comme dans le 362 on peut y voir le symbole d'une habitation.

Le signe du n° 372 *b* a déjà été discuté dans mon étude de l'alphabet protosinaïtique.

N° 31 (373). — Butin propose de voir dans cette inscription un cryptogramme actuel et je me rallie à son opinion qui est probablement correcte. On ne peut reconnaître dans ces signes, qui ne ressemblent que de très loin

au protosinaïtique, que des allusions aux signes suivants : XII, XXV, XVII, XV, et un XVII de sens opposé au premier.

N° 32 (374). — Butin a classé cette inscription dans les «Doubtful and special inscriptions». Il y voit seulement un *ʿayine* tandis que vers la partie inférieure je crois avoir reconnu les trois signes suivants : XV, XXIV, XV. Dans le coin inférieur à gauche, il y a aussi les traces d'un signe qui est peut-être un XXVI, et à la partie supérieure de ce fragment de stèle on voit un signe qui est un n° VI ou VII, mais sûrement la représentation d'une maison.

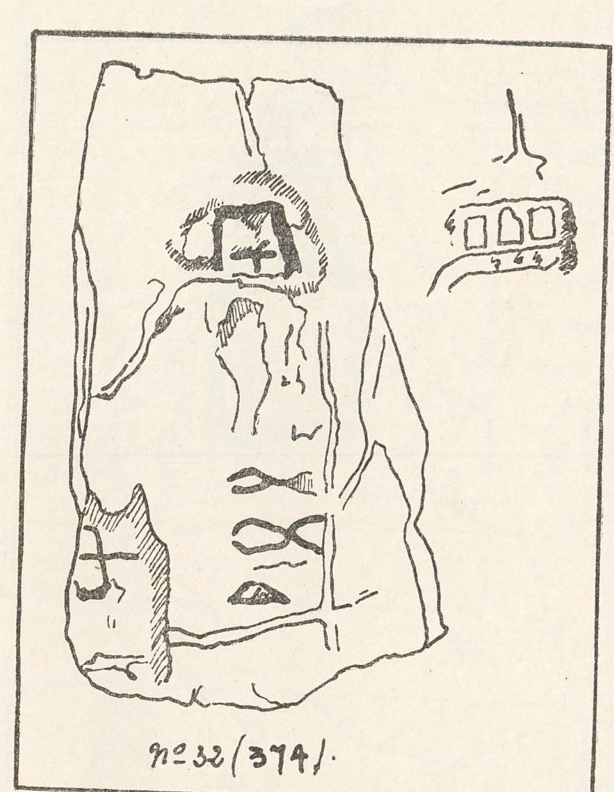


Fig. 52.

Il est probable que la stèle portait encore d'autres signes qui ont malheureusement disparu.

N° 33 (375). — Ce graffite n'a pas été apporté au Musée du Caire, il est encore *in situ* à l'entrée de la mine XIII. Ces signes sont probablement très grands, vu les dimensions données par Butin dans sa publication. Il propose pour ces signes la lecture suivante : אלי ou ילא qu'il prend pour être le nom propre de la personne qui aurait gravé cette inscription. Les deux derniers signes en commençant par la droite sont XVII et I mais le premier est sujet à être discuté. Butin voit dans ce premier signe un *yod* c'est-à-dire une main avec trois

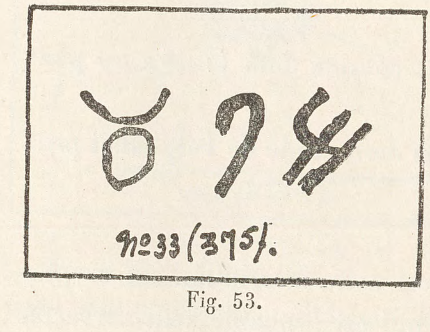


Fig. 53.

doigts, comme dans la ligne verticale du n° 357. Or, dans cette ligne c'est un *kaph* qui est représenté et je crois que le premier signe du n° 375 est plutôt à rapprocher du signe appartenant au n° 358 et qui est un XI renversé ou à la rigueur un XXI, la palme.

N° 34. — Cette inscription connue généralement sous le nom de «Tesson de Gézer, se trouve à l'American School of Oriental Research à Jérusalem. Il fut découvert par M. Douglas James et décrit une première fois par Taylor dans deux articles parus dans le *Journal of the Palestine Oriental Society*. Butin a reconnu dans cette courte inscription composée de trois signes une protosinaïtique. Il la date du Second Bronze Age. Taylor l'a considérée dans son premier article comme étant une écriture hébraïque appartenant à ce qu'il appelle Middle Period. Dans le second article il la classe au Middle Bronze Age (2000-1600 B. C.) après avoir consulté le Père Vincent, Prof. Garstang, et Dr Fisher. Ces derniers ont fait leur déclaration spontanément, mais aucun indice est donné pour prouver cet âge qui est bien mystérieux. Taylor se reprend naturellement d'avoir daté l'ostracon de 1000 ans plus tôt dans son premier article. Si les inscriptions protosinaïtiques ont été prises pour critérium dans cette affaire, je crains fort qu'on devra rabaisser cet âge et revenir vers la première époque fixée par Taylor ou aux environs de cette dernière, à moins qu'on ait des preuves décisives que je serais très curieux de connaître.

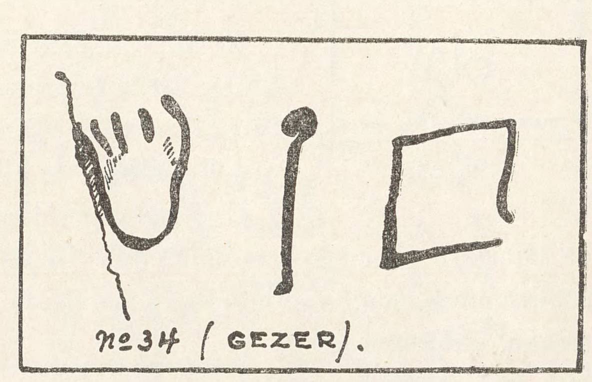


Fig. 54.

Dans tous les cas, si l'ostracon de Gézer se rattache au système protosinaïtique, il ne peut être que cet essai d'adaptation que je préconise dans ma théorie en établissant l'existence d'un facteur sémitique qui aurait connu l'écriture protosinaïtique et lui aurait emprunté la conception de l'alphabétisme et les noms des caractères.

13.

Butin voit dans cette courte inscription : בןי «son of Y.. » ou בני «sons of.. » Le premier et le dernier signe sont faciles à classer, mais celui du milieu est assez douteux. La reproduction que je donne de cette inscription est due à une collation faite sur l'originale par le Dr S. Yeivin. Je classe provisoirement le signe du milieu parmi les signes de la catégorie XIX, mais cette classification n'est pas définitive. Le problème en général du tesson de Gézer a besoin d'une solution plus satisfaisante. En attendant cette solution, je lis dans l'inscription IV, XIX, XX.

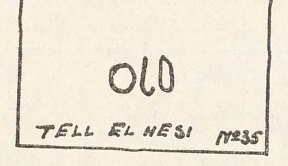


Fig. 55.

N° 35. — Bien plus important que le tesson de Gézer, est le fragment de Tell el-Hesi découvert par Bliss. Il porte une inscription composée de trois signes que Butin lit בלע. Elle est datée du XIIIe siècle avant J.-C. d'après une démonstration d'Albright, et elle est de caractère phoenico-protosinaïtique. La découverte d'une pareille écriture confirmerait mon hypothèse au sujet de la formation de l'écriture phénicienne. Les signes sont lus très correctement par Butin sur ce fragment de Tell el-Hesi.

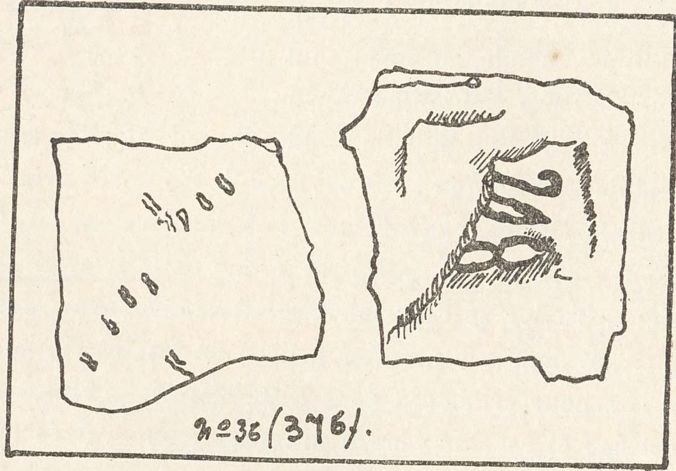


Fig. 56.

N° 36 (376). — Cette pierre apportée du Sinaï par l'expédition de 1930 a été oubliée par la publication de Butin. Sur la face polie elle ne porte aucune inscription, mais à l'envers j'ai pu reconnaître les traces de trois signes qui sont probablement XVII, XV et peut-être XIV. Les deux premiers signes sont plus faciles à reconnaître. Je ne pense pas que ces trois signes donneraient une lecture satisfaisante en sémitique.

N° 37. — J'arrive enfin au terme des inscriptions protosinaïtiques en décrivant l'inscription qui fut publiée par Burton en 1878. Des copies de cette

inscription furent envoyées à cette époque à Euting, Sprenger, Loth, Knight Watson, Socin, Noeldeke, Gildemeister, etc. Burton a encore publié plusieurs autres inscriptions, dont quelques-unes furent déjà publiées par Dr Wallin [1]. Toutes les inscriptions publiées par Burton méritent d'être étudiées séparément. Le n° 37 fut trouvé à Intaysh (Midian). Cette inscription me fait penser à l'identité entre Madiou et Madian, et en effet les régions parcourues par Burton sont riches en mines de toutes sortes. La recherche de ces mines était d'ailleurs le but de l'expédition qui fut organisée sous les ordres de S. A. le Khédive Ismaïl Ier. Voici en effet un extrait du rapport que fit Burton au Khédive à son retour de Midian :

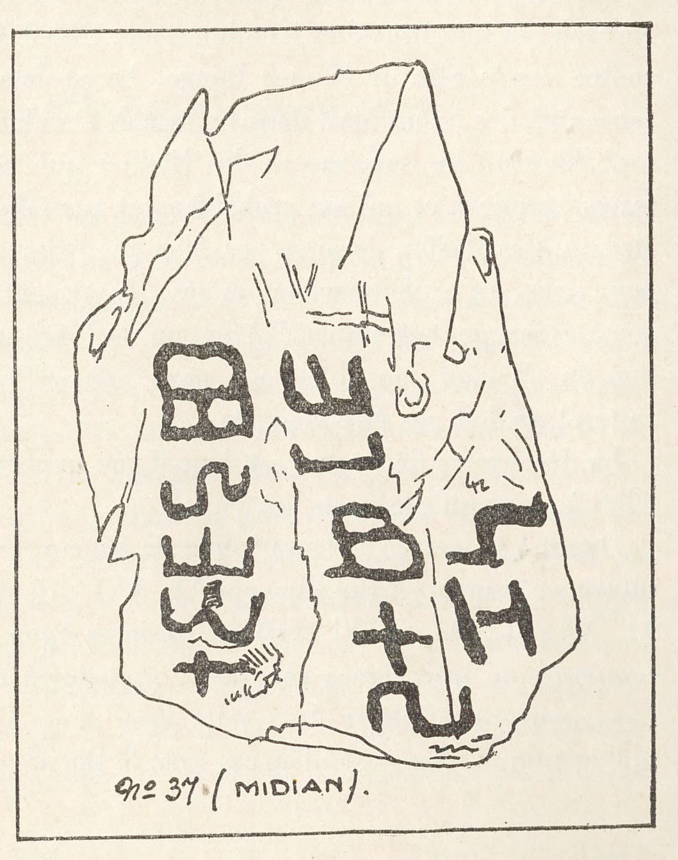


Fig. 57.

«En seize jours nous avons constaté l'existence de six grands établissements miniers : Nakhil Tayyibat Ism, Umm Amil, Makná, Wady Aynúnah, Wady Scherma, Wady Tyriam. Nous n'avons pas pu visiter le premier et le dernier. Nous avons trouvé l'or, l'argent, le zinc, la galène argentifère, l'antimoine et le soufre dans le porphyre et le granit qui composent la plus grande partie de ces montagnes;

---

[1] G. A. Wallin, *Notes taken during a journey through part of Northern Arabia. Journ. Roy. Geogr. Soc.*, vol. XX, of 1850.

dans le quartz qui forme des pitons entiers; dans les chlorites et dans la terre rouge. Personnellement nous avons constaté l'existence de métaux précieux depuis Makná jusqu'à El-Muwayléh. . . »

Burton a aussi rencontré dans ces régions des tribus appartenant aux Béni-Maʿazeh qui sont peut-être identiques aux Ouled-Maʿazeh que Chantre a rencontré sur la côte de la mer Rouge. Le professeur Enrico Cerulli a aussi rencontré des tribus Māzī dans le Somali Occidental. Toutes ces tribus sont probablement les survivances des Madiou que nous connaissons d'après les textes égyptiens et qui ont probablement aussi donné leur nom à Midian, ou Madian. Ces Madiou devaient posséder une culture supérieure qui est perdue pour nous, ils exploitaient les mines, ils savaient couler les métaux, et nous leur devons peut-être aussi l'invention de l'écriture alphabétique. La civilisation des Madiou constitue pour nous aujourd'hui un champ d'études très vaste et ne doit pas être négligée.

La découverte de Burton est donc d'une importance capitale, c'est aujourd'hui à peine qu'elle porte ses fruits.

Quant à la lecture de l'inscription de Midian, je propose d'y voir les signes suivants : première ligne à gauche VI, XXV, XI, XXV, XXVI; deuxième ligne XI, XXVIII, XIV, XXVI, VIII et troisième ligne XIX, XII. L'inscription est composée de trois lignes verticales, probablement séparées par des traits. Nous pouvons constater dans cette inscription une tendance vers l'écriture sud-sémitique, des ressemblances avec le thamoudéen.

CHAPITRE VI.

ESSAIS DE DÉCHIFFREMENT.

Ce serait bien prétentieux de ma part, si j'osais annoncer un déchiffrement des inscriptions protosinaïtiques sur la base des résultats que j'ai obtenus en examinant l'alphabet et les inscriptions. Je crois qu'on devrait écarter tout essai de traduction en sémitique basé sur l'identification des signes au moyen du principe d'acrophonie, vu les résultats peu satisfaisants qui ont été obtenus à ce jour. Je ne prétend pas que les miens soient meilleurs, bien loin de là, je donnerai à peine la lecture de quelques mots ou groupes de signes en dirigeant mes recherches dans le domaine le plus rapproché possible du méroïtique en tenant compte que la langue des inscriptions, si elle n'est pas entièrement égyptienne, elle sera au moins, fortement influencée par l'égyptien comme nous l'avons déjà constaté pour le culte, le style des monuments et l'écriture. Des emprunts phonétiques ont sûrement été faits à l'égyptien, peut-être même des expressions, et qui sait même si quelques signes syllabiques ne se sont pas glissés au milieu de cet aspect alphabétique que présente l'écriture protosinaïtique.

Groupe A. — Le groupe le plus important est celui de [signe] [signe] [signe] [signe]. Nous le rencontrons dans 1 (345 *a*), 1 (345 *b*), 2 (346 *a*), 5 (348), 8 (351), 9 (352), 10 (353), 11 (354), 22 (365 *a*) en tout neuf fois. Il est précédé cinq fois par [signe], deux fois par [signe], et une fois par [signe]. Dans le n° 9 (352) nous ne pouvons pas savoir par quel signe il était précédé, vu que la pierre est brisée en cet endroit.

Les derniers déchiffrements qui ont été faits dans le domaine des inscriptions protosinaïtiques, ont pour la plupart admis le mot בעלת dans un groupe מאהבעלת, qu'on a traduit par «aimé de Baʿalet» et qu'on a rapproché de l'égyptien «aimé de Ḥatḥor, la dame du Mfk·t». Cowley seul ne s'est pas joint

à cette interprétation ayant voulu considérer le [signe] comme un déterminatif muet ayant un sens particulier et qui nous est encore inconnu. Or faut-il que le groupe A soit lu בעלת? Si nous accordons aux trois premiers signes leur valeur phonétique égyptienne le premier ■ = ▭ = *pr* ou tout court *p*, le deuxième [signe] = [signe] = *ar* ou *r*, le troisième *ou*, nous obtenons la lecture du mot «perou» qui rappelle le titre [cartouche] ou [cartouche] que l'on a trouvé dans les pyramides de Begeraouieh [1] comme équivalent de [signe] ou [cartouche] *pr-ā* qui sert à désigner le pharaon. Il ne resterait qu'à établir l'équivalence [signe] = \\ = *i* pour avoir *prwi*. La désignation du pharaon par *pr-ā* avait sûrement un sens mystique chez les Nubiens, nous en avons la preuve dans la représentation du Noubsou de Thot dans un bas-relief du temple de Dakkeh en Nubie [2], où ce mot est écrit en égyptien dans un beau cartouche royal, surmonté par le disque solaire et deux uræus. Peut-être devons-nous voir dans cette expression le même sens donné au mot פַּרְעֹה par la *Bible* [3].

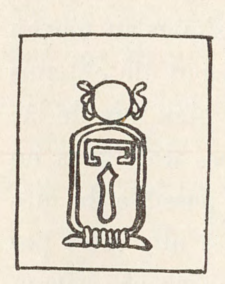


Fig. 58.

Pour la vocalisation du dernier signe, je m'en rapporte au groupe B qui se trouve sur le n° 3 (347) et probablement aussi sur le 4 (347 *a*). Ici nous avons deux fois le signe [signe] séparé par le symbole du serpent. Si nous donnons à ce dernier sa valeur phonétique égyptienne, nous obtenons le mot *i-dj-i*, mot qui ressemble assez au nom propre contenu dans l'appellation [signes] «Wêshi» O! Isis (voir Griffith, *Shablul et Karanog*, p. 23). Le signe protosinaïtique [signe] ressemble par hasard au [signe] méroïtique démotique, qui est presque toujours final dans cette écriture. Le son palatal [signe] = *dj* convient aux Nubiens qui avec le temps l'auraient transformé en un *š* palatalisé. Le nom «Isis» d'autre part

(1) R. Lepsius, *Denkmäler*, V, 52-53; H. Brugsch, *Entzifferung der Meroitischen Schriftdenkmäler*, p. 2.

(2) G. Maspero, *Bibliothèque égyptologique*, V, 1911, pl. IV, t. XXVII, p. 337, d'après une photographie de W. Golénischeff.

(3) Chez les LXX : Φαραώ; *Gen.*, XII, 15, etc., *I Rois*, III, 1, IX, 16; *II Rois*, XVII, 7; XVIII, 21.

convient aussi au monument sur lequel il se trouve, et qui pourrait représenter le buste de la déesse Ḥatḥor ou Isis.

J'adopte donc la lecture provisoire de [signe] = *i* pour compléter la lecture *prwi* du premier groupe A. Quant au signe [signe] qui précède si souvent ce groupe, il ne peut être que le mot [signe] *ntr* ou [signes] *ḥtpw* c'est-à-dire «dieu» ou «adoration», peut-être représente-t-il un prêtre, le prêtre du pharaon, un délégué du roi aux mines du Sinaï, mais je doute fort qu'il ait eu une valeur phonétique quelconque, comme le pensait justement Cowley. Cette interprétation s'oppose par conséquent à la lecture du groupe מאהבעלת.

Groupe B. — [signes] comme nous l'avons déjà vu, ce groupe se rencontre une ou deux fois en tout. Nous avons aussi parlé de sa lecture possible. Sur le n° 4 (347 *a*) il est accompagné de deux signes dont la transcription a déjà été donnée dans le groupe précédent. Si donc nous lisons la ligne du milieu (groupe B) de haut en bas, et les deux signes de droite de bas en haut comme pour faire suite à la première ligne, nous aurions *idji pw* ou vice versa *pw idji*. Sommes-nous devant la phrase égyptienne «ceci est Isis?» Ce serait trop beau, malheureusement le démonstratif féminin en égyptien est [signes] *tw* et non *pw*, peut-être le mot *pw* se rapporte-t-il au monument et non à la déesse? Nous n'en savons rien pour le moment. Mais nous devons compter avec une assez mauvaise connaissance de l'égyptien de la part des auteurs des inscriptions protosinaïtiques.

Groupe C. — Ce groupe est composé de deux signes [signes]. Nous le rencontrons sur le 8 (351), 10 (353), 17 (360), 18 (361). Si le premier signe de ce groupe avait la même valeur phonétique qu'en égyptien son prototype probable [signe] = *mr*, nous aurions *mri* ou plutôt la contrevaleur de [signes] = *mry* c'est-à-dire «aimé de». Sur le 18 (361) le mot semble s'adapter assez bien pour former une expression assez logique si nous pouvions donner aux signes suivants [signe] et [signe] leur valeur égyptienne : «*mry n* (Dét.) P(t)ḥ.» qui se traduirait par une phrase comme «aimé du dieu Ptaḥ» (ou du prêtre de Ptaḥ). Nous ne devons pas être surpris de rencontrer ici le mot Ptaḥ, nous l'avons aussi sur le n° 12 (355) sous la forme [signes] où les trois signes ne sont pas

en ligne droite, mais formant le groupe distinct comme en égyptien le nom . Sur le 12 (355) le groupe est suivi d'un redressé, et cette manière d'écrire le participe après le nom du dieu se rapproche davantage de l'habitude égyptienne. Mais naturellement les Madiou ne sont pas sensés connaître toutes les conventions protocolaires égyptiennes surtout dans l'écriture. Et nous pouvons tout aussi bien accepter la manière d'écrire du 8 (351). D'autre part nous avons encore la reproduction du dieu même sur le n° 8 (351) et il n'est que très juste de trouver une allusion à lui dans les inscriptions, ce qui ne pouvait pas se faire dans les déchiffrements sémitiques.

Groupe D. — J'admets l'existence du groupe C sous la forme décrite plus haut, au lieu de trois signes, grâce aux inscriptions n°s 17 (360) et 18 (361) qui me permettent de détacher ces deux signes du groupe D, que nous avons sur le 8 (351), 10 (353), 17 (360) 18 (361). Le manque sur le 8 (351) et 10 (353) et nous pourrions à la rigueur les reconstituer d'après les deux autres inscriptions. D'après la deuxième ligne du 6 (349) en admettant que la lecture doit se faire de droite à gauche, il y aurait lieu de séparer les trois derniers signes de notre groupe, à moins qu'un n'ait été omis dans le 6 (349) entre ▪ et . Aucune interprétation ne peut être donnée du groupe D vu qu'il contient le signe dont la valeur est encore inconnue. On pourrait en tirer des traductions variées en donnant à une valeur sibilante comme *s* ou *š*, mais ce serait encore prématuré. Rappelons à cet effet que le signe se lit en égyptien *sti*.

Groupe E. — Ce groupe se trouve sur le n° 12 (355) et probablement à la fin de la ligne du milieu du 18 (361) où le manque. Mais l'espace entre ▪ et est suffisamment grand et si la pierre était complète, nous aurions probablement eu ce signe.

Étant donné que nous avons admis pour le groupe précédent une séparation qui aurait formé le groupe , il se peut que sur le 8 (351) et

10 (353) nous devions compléter les signes manquants par et au lieu de et respectivement.

J'ai déjà parlé de = Ptah.

Autres groupes.

F. dans 6 (349), 7 (350), 8 (351).

G. dans 6 (349), 14 (357), toujours au début de l'inscription.

H. dans 15 (358), 26 (368).

I. dans 10 (353), 12 (355).

J. dans 17 (360), 18 (361), 23 (365 *b*?).

K. dans 10 (353), 9 (352), 20 (363).

L. dans 2 (346 *a* et *b*).

CONCLUSION.

Mes essais de déchiffrement paraîtront peut-être un peu rapides, et en effet nous ne pouvons encore rien dire au sujet de la vocalisation d'une langue qui nous est encore inconnue, mais dans laquelle j'ai essayé de pénétrer grâce à l'influence qu'elle a subie par son contact avec l'égyptien. Peut-être est-elle issue de l'égyptien même puisque les auteurs des inscriptions connaissaient l'écriture égyptienne, ils pratiquaient le culte des dieux égyptiens (Ptaḥ, Ḥathor, Thot). Le style de quelques monuments révèlent aussi l'influence égyptienne du début du Nouvel Empire, mais c'est tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui au sujet des inscriptions protosinaïtiques. Il nous faudra encore bien des monuments et des inscriptions pour nous permettre de fixer définitivement la langue des Maziou, et des expéditions dans l'Etbaye, dans le Sinaï et dans Midian seraient très utiles pour nous permettre de suivre les Maziou dans toutes leurs migrations.

Je soumets mon étude aux spécialistes qui se sont intéréssés à l'étude de cette langue mystérieuse, et je me déclarerai heureux si j'aurai réussi à les convaincre que les inscriptions protosinaïtiques n'appartiennent pas au domaine des langues sémitiques, et si mon étude aura contribué à diriger les recherches dans la vraie voie qui permettra d'aboutir à des résultats plus satisfaisants.

J. Leibovitch.

Le Caire, le 3 février 1934.

TABLE DES MATIÈRES.

PLANCHES HORS TEXTES.

